



BIBLIOTECA
FVNDATIVNEI
VNIVERSITARE
CAROL I.



Nº Curent 37383 Format

Nº Inventar A17545 Anul

Secția Depozit Răstul

1942

363439

L'AME ROUMAINE

DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

LE ROMANCERO ROUMAIN, XXVII et 212 pp., in-18
(A. Lemerre, Paris, 1896) 1 vol.

Inscr. A. 17.545

JULES BRUN

L'Ame
roumaine



DONATIUNEA
LECOMPTE DU NOUY

BUCAREST

—
IMPRIMERIE DE L'ETAT

1902

40058

CONTROL 1955

1956

1961

D

BIBLIOTECA CENTRALĂ UNIVERSITARĂ
„CAROL I” BUCUREȘTI
COTA 37383

PC 33 / 08

IMPRIMÉ AUX FRAIS DE L'ETAT

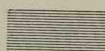
suisant décision

prise en Conseil des Ministres

le 2 février 1902



TIRAGE À 240 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS

No. 

Voir les Notes à la fin du volume. Il n'est pas fait de renvois.

BCU-Bucuresti



C40058

FUND
CAROL I



ANDRE

SONNET LIMINAIRE

A TOUS LES ROUMAINS

Un peuple est fait de morts bien plus que de vivants,
O Patrie! et ton culte, auguste, sans partage,
Transmis de siècle en siècle, est le saint héritage
Que lègueront aux jours futurs les jours présents.

Car l'épreuve d'hier et ses espoirs fervents,
Et l'effort d'aujourd'hui dont demain est le gage,
Avec les mœurs, les lois, le sol et le langage,
Forment l'âme d'un peuple, œuvre lente des ans.

Or, ton âme héroïque et tendre, ô Roumanie,
Par tes sages, par tes guerriers, par ton génie,
Par ta plaine et tes monts, s'est révélée à moi.

Elle m'a lentement montré la route à suivre ;
Et c'est pourquoi, poète au cœur vibrant de foi,
A tous tes Fils — à tous — j'ai dédié ce livre.

LE LIVRE HISTORIQUE

LES PIERRES QUI PARLENT

LA COLONNE TRAJANE

Dialogue d'avant 1821.

Tributaire des Turcs, sous tes Grecs hospodars,
Au lointain Orient d'où la lumière émane,
Homme, qui donc es-tu, — car ta langue est romane, —
Toi, proche des Hongrois et des peuples des Tzars?

— Interroge, étranger, la Ville des Césars;
Descends au vieux forum interdit au profane;
Découvre-toi devant la Colonne Trajane,
Encor debout parmi tant de restes épars.

Ma généalogie est inscrite à cet arbre;
Ton œil la suivra mieux aux spirales du marbre
Qu'au parchemin pâli d'un obscur chroniqueur.

C'est le livre éternel, le livre d'une race;
Ils sont là tous les deux, le vaincu, le vainqueur,
Mon aïeul le Romain, mon autre aïeul le Dace.

TROPAEVM TRAIANI

MARTI. VLTORI.
IMP. CAESAR. DIVI. NERVAE. F.
NERVA. TRAIANVS. AVG. GERM. DACICVS.
PONT. MAX.
(Inscription dédicatoire).

Monument de victoire et borne militaire,
Tu nous dis : Les confins de l'Empire étaient là !
Et ces vieux bas-reliefs, qu'un ciment dur scella,
Sont de l'âpre victoire un fruste commentaire.

Tes métopes parlaient, le Thrace dut se taire ;
Et depuis l'an cent neuf jusqu'aux jours d'Attila,
Le Barbare fléchit les genoux et trembla
Devant ton socle énorme, écrasant cette terre.

Car tu dressais au ciel, orgueilleux, surhumains,
La targe, la cuirasse et le casque romains,
Voués par le Sénat à l'empereur Dacique.

Et cet âge a laissé deux débris imposants ;
La Colonne Trajane est comme ta réplique, —
Et son marbre et ta pierre ont défié les ans.

LE PONT DE TRAJAN

Salut, piliers détruits battus par l'eau du fleuve,
Enlisés dans le sable et rongés par les flux !
Vestiges survivant aux jours qui ne sont plus,
Mon âme à votre aspect d'un long rêve s'abreuve.

J'évoque devant vous les siècles de l'épreuve :
Les vélites latins, les Daces chevelus,
Décébale expirant au revers d'un talus,
Et le sac de la ville, et les pleurs de la veuve.

Pont ! je te vois debout ; et je songe aux aïeux,
Au vainqueur implacable, au vaincu glorieux,
A la conquête enfin dont l'œuvre fut féconde.

Mais quand ses légions te franchirent, chemin
De Trajan, songea-t-il, lui le maître du monde,
Qu'un fier peuple naitrait des combats de demain ?

40058



SUR UNE STÈLE FUNÉRAIRE

...Saltavit, cantavit, jocis omnes oblectavit, cunctis placuit...
(Inscription daco-romaine. Musée de Bucarest)

Incline-toi, passant, ou laboureur ou pâtre !
Sache qu'aux jours anciens, fils du mime Zénon,
Je naquis à Tibur ; Régulus fut mon nom,
Et César applaudit mon début au théâtre.

Ton aïeule — qui sait ? — baisa mon front d'albâtre,
Lorsque j'offris le paon, aux fêtes de Junon.
J'avais douze ans, j'étais chez le Dace en renom,
Et je mourus, pleuré de la foule idolâtre.

„Il dansait, il chantait, habile à tous les jeux“,
Lis ! — et maître du champ, ne sois pas outrageux
A ma cendre ; mais trace une ligne inégale ;

Autour de l'humble stèle infléchis le sillon :
Laisse une touffe d'herbe au chant de la cigale,
Laisse une fleur sauvage au vol du papillon !

LA CITADELLE DE NÉAMTZ

Ruine, où des chasseurs vaillants ont combattu
A peine un contre mille, où Stéfan que j'écoute
Me parle de sa mère et du soir de déroute,
Quand son cœur se rouvrit à la mâle vertu ;

Réponds, ô Citadelle, ô nid d'aigle abattu !
Le temps impie et l'eau qui filtre goutte à goutte
Seuls ont-ils descellé tes blocs, rompu ta voûte ?
— Non, je subis un pire outrage ! — me dis-tu.

Quoi ! c'est vrai ? ton rempart à la couleur de lave
Fut pillé par le Juif, comme une vile épave ?
Il bâtit son ghetto de ces restes sacrés ? ..

O Néamtz ! — voyageur, pas même archéologue,
Je m'indigne à savoir tes piliers encastrés
Aux dérisoires murs de quelque synagogue !

LE MONASTÈRE DE POUTNA

«Quand il voulut fonder ce saint monastère, le voévode monta sur la colline, avec ses pages. Il commanda aux deux meilleurs tireurs de lancer une flèche...»
(Chronique de Stéfan le Grand)

Or, le premier tireur alla jusqu'au rocher.
Le prince dit: «Voici la place de la porte.
»A l'autre! Nous verrons jusqu'où sa flèche porte...
»Cent pas plus loin! ça n'est pas mal pour un gaucher!

»Fils, d'où le trait tomba montera le clocher.«
La fanfare d'honneur sonne, joyeuse et forte.
Puis Stéfan bande l'arc et fait de telle sorte
Qu'il gagne deux cents pas encor, le bon archer.

»Bien: j'ai marqué l'autel. Et que ce monastère
»Abrite, un jour, mes os d'habile sagittaire!«
Par trois fois, le boutshoum éclatant résonna...

Et, ses vaillantes mains jointes sur sa poitrine,
Le moldave héros dort aux murs de Poutna, —
Et le César de Vienne est duc de Bucovine!

SUR LES RUINES DE TÎRGOVISTE

D'après Carlova.

Ville morte, remparts, tours, palais, monument,
Lorsqu'un soleil plus doux vous dorait de ses flèches,
Vos murs, auxquels le Temps ouvrit de larges brèches,
Croyaient vivre à jamais, — impérissablement.

Qui ne vous admirait avec ravissement
Jadis, vous qu'aujourd'hui couvrent les feuilles sèches
Tourbillonnant au fouet des rafales revêches? . . .
Comme l'orgueil est vain, comme la gloire ment!

Tirgoviste, vers toi, des larmes aux paupières
Et rêvant du destin des hommes et des pierres,
Je viens comme au tombeau des ancêtres sacrés.

Morte, je te préfère à la cité superbe ;
Car sous l'altier amas de tes murs éventrés,
Tout un grand passé dort entre la ronce et l'herbe.

COURTÉA D'ARGESH

EPILOGUE DE LA LÉGENDE DE MAÎTRE MANOL

Carol, qui releva tes dômes et ta tour,
Guidait vers les Balkans des héros en sandales,
Tandis que sommeillait, inerte, sous tes dalles,
Celle qui vint chercher Manol par maint détour.

Oui, les siècles s'étaient écoulés tour à tour,
Depuis que les maçons, gens de mines brutales,
Avaient dans votre nuit, pierres fondamentales,
Muré ce corps de femme au délicat contour !

Mais un souffle, un écho, vient réveiller la morte.
Voilà qu'elle se lève et tend, sereine et forte,
La mamelle où ses fils boivent la liberté.

Or, les clairons roumains, aux champs de Bulgarie,
Sonnent à la victoire. . . Ils ont ressuscité
L'épouse légendaire, âme de la Patrie !

LE MONASTÈRE DE DÉALOU

Crâne jauni, salut ! salut, tête héroïque !
Je suis venu rêver sur tes os oubliés...
Oui, ce temple de pierre aux robustes piliers
Est l'abri qui convient à la noble relique.

A l'heure du couchant, sous un soleil oblique,
Sa coupole a le rude éclat des boucliers ;
Elle regarde au loin de vieux murs familiers,
La tour de Kindia, débris mélancolique.

Mais pour ce chef sacré rien qu'un piètre coffret !
Les mânes de Michel se plaignent en secret,
Et je veux dénoncer la suprême disgrâce.

Faites le culte égal à la grandeur du nom,
Roumains ! Vite au creuset, pour une auguste chässe,
Le bronze de Plevna, le métal d'un canon !

CRAÏOVA

Fille de Jean le *crai*, perle de l'Olténie,
Ton règne est aboli, n'importe ! avec fierté
Montre tes murs chenus, et dont j'aurai chanté
La gloire, que le temps n'a pas encor ternie.

Les Bassarab, la fleur des preux de Roumanie,
De la pointe du glaive ont inscrit, ô Cité,
Sur tes pierres leur nom si longtemps redouté, —
Ce grand nom que blasonne une noble harmonie.

Et tu vis leurs exploits, dignes des Amadis,
Toi, marche du pays, boulevard de jadis,
Quand ils veillaient, ainsi que veille une vigie.

A l'avant de la nef, ils guettaient le Hongrois . . .
Et ta vieille monnaie a gardé l'effigie
Des bans de Craïova, tes anciens vice-rois !

LE ROI AUX TROIS-HIÉRARQUES

Jassy, 21 octobre 1897.

Ce temple est vêtu d'or du sommet à la base,
L'abeille y volerait comme au rayon de miel ;
Et mille Bienheureux furent ravis au Ciel,
Que l'Artiste fixa sur le fond de topaze :

Solitaires, martyrs et vierges en extase,
Le Précurseur farouche et l'ange Gabriel,
Et — cohorte mystique attentive à l'autel —
Les Saints guerriers, debout près de l'iconostase.

Mais la porte de bronze, en roulant sur ses gonds,
Eveille les échos, voix rauques de dragons ;
Et, comme dans un camp à l'heure des alarmes,

Saint Georges dit : « Qui vive ? » — Et l'or de la paroi
Me montre les Guerriers qui présentent les armes,
Quand une voix répond : « Chrétien, soldat et roi ! »

L'ÉGLISE DE BOUCOUR

Bucarest.

Viens écouter l'Âïeule au pied de la colline...
Aux anciens jours, avant que naquit la cité,
— Quand le champ verdissait encore, illimité,
Quand la Dimbovitza serpentait, cristalline,

Sous les saules voilant le cours d'eau qui chemine, —
C'est ici que le vieux Boucour s'est arrêté ;
Ici, le monticule, alors inhabité,
Où le chêne ombragea sa paisible chaumine.

Son troupeau prospérait ; pour rendre grâce à Dieu,
Il voulut dédier une église en ce lieu...
La ville autour du tertre à l'aise se déploie ;

Elle hausse des tours, des dômes triomphants,
Ses temples, ses palais, la „Ville de la Joie !“
Et l'Âïeule bénit d'innombrables enfants.

BRAÏLA

L'ombre de Braïla s'allonge sur le fleuve,
Du haut de la falaise où nichent les oiseaux.
Avec son port, rempli de barques, de vaisseaux,
Des ruines d'antan surgit la ville neuve.

Quelques débris épars çà et là sont la preuve
Des massacres, des lents sièges et des assauts ;
Car pour les riverains, longtemps serfs ou vassaux,
Chaque siècle amenait épreuve sur épreuve.

Là, le Danube a vu tous les envahisseurs ;
A son courant, Tatars et Turcs, Huns précurseurs,
Parmi les morts tassés ont fait boire leurs bêtes :

Aussi, quand le soleil au ciel d'hiver descend
Sous les rouges et lourds nuages des tempêtes,
L'on dirait que les flots roulent encor du sang.

SAINT-GEORGES DE GALATZ

Hic jacuit...

Mazeppa, je te vois sur l'étalon sauvage,
Lié nu, pour venger l'offense d'un époux,
Harcelé par le fauve, écorché par les houx !..
L'Ukrainien te verse un bienfaisant breuvage,

Il te nomme son chef; mais ce galop d'orage
Emportera toujours ta vie, et d'autres loups
Te poursuivront, sanglant, — et, même ici, jaloux,
Les Russes accourent pour le suprême outrage.

Ami de Charles douze, impétueux hetman
Dont Byron a chanté l'héroïque roman,
Tu ne fus point de ceux que vivants on peut prendre !

Mais toi, Pierre le Grand, des bords de la Néva
Que ne t'es-tu levé, pour protéger la cendre
D'un des plus glorieux vaincus de Pultava !

LA TOUR COLTZA

Bucarest.

Séculaire deux fois, farouche sentinelle
Sur la ville dressant un front découronné,
Tu veillais sans répit — tel veille un frère aîné —
Sur les toits de bardeaux qu'allume une étincelle !

Même le Temps jaloux n'effaçait point de l'aile
Le nom de Charles douze à ton flanc blasonné, —
Car ceux-là, vieux Donjon, qui t'avaient maçonné,
Aussi bien qu'un mousquet maniaient la truelle.

Comme un arbre oublié dans un défrichage,
On saluait tes murs... Oui, mais l'alignement
Nous vaut une cité banale et régulière ;

Si bien qu'un grand édile, en comptant sur ses doigts
Les mémorables faits illustrant sa carrière,
Put dire : „J'ai détruit la Tour des Suédois !“

LE MAUSOLÉE DE COTROCÉNI

«Ne la réveillez pas ; elle dort !»
(Inscription au fronton de la chapelle)

Assourdissez vos pas, c'est le vœu d'une mère !
Sans rêve souriant ni caresse au réveil,
Ici l'unique enfant dort l'éternel sommeil,
Lys trop tôt moissonné, blanche rose épémère.

Toi qui vécus cinq ans, — radieuse chimère ! —
Peut-être un diadème à l'éclat sans pareil,
Au Nord, eut couronné ton jeune front vermeil,
Brillant de ces vertus que l'Histoire énumère !

Ame innocente et douce, à l'heure de l'adieu,
Ton destin fut plus grand ; tu t'envolas à Dieu
Pour devenir, là-haut, l'Ange de la Patrie ! . . .

Un peu de cendre, hélas ! ne se réveille pas ;
Mais auprès de ce marbre où repose Marie,
C'est le vœu d'une mère, assourdissez vos pas !

CASTEL-PÉLESH

Moi Charles et mon peuple,
Avons bâti, dans un commun amour et désir,
En temps de guerre, au peuple son royaume,
En temps de paix, à moi mon palais.

(ALEXANDRI)

Au pied du Caraiman assiégé par le vent,
Prince, quand tu choisis cette large clairière
Pour fonder ton castel, tu mis une barrière
Aux sources dont l'effort minait le sol mouvant.

Ainsi de ton royaume, — autre rêve vivant :
Ton glaive, pour l'asseoir, creusa jusqu'à la pierre.
Réjouis-toi ! royaume et maison forestière
Sont fermes comme roc, aux pays du Levant ! . . .

Mais, pâtre de l'Omoul ou citadin, arrête
Et parle bas ! . . . Voici la tranquille retraite
D'une reine poète et d'un glorieux roi.

L'un poursuit dans la paix une tâche féconde ;
L'autre fait palpiter en des chants pleins de foi
L'âme éternelle éparse au sein du vaste monde.

LE MAUSOLÉE DE COTROCÉNI

»Ne la réveillez pas ; elle dort !«
(Inscription au fronton de la chapelle)

Assourdissez vos pas, c'est le vœu d'une mère !
Sans rêve souriant ni caresse au réveil,
Ici l'unique enfant dort l'éternel sommeil,
Lys trop tôt moissonné, blanche rose éphémère.

Toi qui vécus cinq ans, — radieuse chimère ! —
Peut-être un diadème à l'éclat sans pareil,
Au Nord, eut couronné ton jeune front vermeil,
Brillant de ces vertus que l'Histoire énumère !

Ame innocente et douce, à l'heure de l'adieu,
Ton destin fut plus grand ; tu t'envolas à Dieu
Pour devenir, là-haut, l'Ange de la Patrie ! . . .

Un peu de cendre, hélas ! ne se réveille pas ;
Mais auprès de ce marbre où repose Marie,
C'est le vœu d'une mère, assourdissez vos pas !

CASTEL-PÉLESH

Moi Charles et mon peuple,
Avons bâti, dans un commun amour et désir,
En temps de guerre, au peuple son royaume,
En temps de paix, à moi mon palais.

(ALEXANDRI)

Au pied du Caraiman assiégé par le vent,
Prince, quand tu choisis cette large clairière
Pour fonder ton castel, tu mis une barrière
Aux sources dont l'effort minait le sol mouvant.

Ainsi de ton royaume, — autre rêve vivant :
Ton glaive, pour l'asseoir, creusa jusqu'à la pierre.
Réjouis-toi ! royaume et maison forestière
Sont fermes comme roc, aux pays du Levant !...

Mais, pâtre de l'Omoul ou citadin, arrête
Et parle bas !... Voici la tranquille retraite
D'une reine poète et d'un glorieux roi.

L'un poursuit dans la paix une tâche féconde ;
L'autre fait palpiter en des chants pleins de foi
L'âme éternelle éparse au sein du vaste monde.

LE PONT CHARLES I^{er}

«Je considère ce pont gigantesque comme la *clé d'or* d'un avenir brillant...» (Discours du roi de Roumanie, pour l'inauguration du pont sur le Danube, en 1895).

L'âme du fondateur revit dans l'héritier ;
De nouveau, la «clé d'or» ouvre la porte close.
Salut, Pont de Trajan, qu'une métamorphose
Relève, sous le nom de Pont Charles premier !

Sur l'Ister, qui deux fois subit le maître altier,
O Pont vertigineux, d'un élan grandiose
Tes piles, à cent pieds du vieux fleuve morose,
Portent sur leur granit ta dentelle d'acier !

Un soir, en plein azur, sous le rayon stellaire,
Voyant se profiler ta silhouette claire,
Aux chants du laoutar le poète a songé :

Le rêve d'un moment, dans la nuit diaphane,
Faisait surgir le pont des légendes, forgé
De rêve et de métal, que demande Iléane.

LE PORT DE CONSTANTZA

*Inde Tomis dictus locus hic: quia fertur in illo
Membra soror fratris, consecuisse sui.*

(Ovide, *Trist.* lib. III).

Métropole du Pont, celle qui t'a fondée
Sur ta grève commit un meurtre plein d'horreur ;
Et quand il bat tes murs, le flot, dans sa fureur,
Semble clamer les noms d'Absyrte et de Médée, —

Ce flot qui mesurait et dactyle et spondée,
Pour Ovide expiant une amoureuse erreur . . .
D'un lustre grand encor sous Commène empereur,
Le Bulgare et le Turc t'avaient dépossédée :

Le Roumain te le rend, nouvelle Constantza,
Tomis des anciens jours ! Blé, vin, toisons, colza,
Dans ton port aux cent nefs, empliront les carènes ;

Et les marins, venus de tous les Océans,
Croiront voir à ton front la couronne des reines,
La nuit, devant l'éclat de tes phares géants !

L'OSSUAIRE DE CONSTANTZA

Aux soldats de la division Espinasse, victimes du choléra, en Dobroudja. Campagne de Crimée.

Pour n'être point tombés en un jour de victoire,
L'arme au poing, sous l'envol frissonnant du drapeau,
Français dont une terre amie est le tombeau,
Quand même votre mort est grande et méritoire !

O loi mystérieuse à laquelle il faut croire !
Le néant vit : de l'ombre émane le flambeau ;
De la destruction germe le renouveau ;
Et votre œuvre est féconde, ô Morts dignes de gloire !

C'est grâce à vous, héros obscurs, que le Traité
De Paris, effaçant la longue iniquité,
De deux tronçons épars fit une Roumanie . . .

Braves, dormez en paix ! Au pied du monument
Où pleure la mer Noire à la plainte infinie,
Un vieux soldat roumain veille pieusement.

A TRAVERS L'HISTOIRE

DÉCÉBALE

ROI DES DACES

Haute figure, exemple entre tous salutare,
Ce guerrier roi, rempli d'héroïque fierté,
Affamé de victoire, ivre de liberté,
Décébale qui fit Rome sa tributaire !

Villes, fleuve, forêts, monts où l'aigle a son aire,
Avec une farouche opiniâtreté
Il dispute le sol des aïeux hérité
A l'effort du César et du légionnaire.

Puis, lorsque le Destin multipliant ses coups,
Les Daces écrasés doivent tendre leurs cous
Au joug, sur les débris de leurs cités en cendre,

Pour ne survivre point à son pays vaincu,
Au triomphe infamant plutôt que de descendre,
Il succombe, debout, ainsi qu'il a vécu.

LES BARBARES

L'Empire, cet Atlas, soutient avec effort
Le lourd poids du vieux monde ; et des lointains rivages,
Avec des soubresauts et des clameurs sauvages,
S'ébranlent, torche au poing, les Barbares du Nord.

Ils vont, fléaux de Dieu, sans pitié, sans remord,
Gorgés de chair sanglante, ivres de noirs breuvages,
Artisans de viols, de deuils et de ravages :
Où passe Attila, l'herbe a séché, l'arbre est mort.

Et ces hordes, les Goths, les Huns et les Gépides,
Aux rives de l'Ister roulant leurs flots rapides,
Font les champs des déserts, les villes des tombeaux.

Dès lors, l'Humanité tremblante peut te croire,
Peuple daco-romain, sur ton sol en lambeaux,
A tout jamais rayé du livre de l'histoire.

EXCELSIOR

Românul nu piere.

Mais elle survécut, la jeune race née
De la sève dacique et du bourgeon latin...
Les Carpathes, avec leur asile certain,
S'ouvrirent à ses fils, arche prédestinée :

Là, les rudes champions de la lutte obstinée,
Ainsi que des aiglons blottis jusqu'au matin,
Laissèrent l'ouragan disparaître au lointain
Et l'aurore annoncer une calme journée.

Ils savaient que des monts où rayonne l'éclair,
Prêtres, femmes, enfants, guerriers au glaive clair,
Le peuple hébreu marcha vers la Terre promise ;

Et que, laissant les pics hantés par le vautour,
Ils salueraient, conduits par un nouveau Moïse,
L'aube de la descente heureuse et du retour.

LA DESCENTE

Fondation des deux Principautés
roumaines. (1240—1290).

Quand mille ans ont coulé, pleins d'ombre et de mystères,
Les fils des fugitifs reprennent leur terroir :
Ce sont vaillantes gens, qu'anime un noble espoir,
Endurants montagnards, pieux, de mœurs austères.

Ils descendent, guidés par des chefs militaires,
— L'un vient du Fagarash, c'est Rodolphe le Noir,
L'autre au Maramouresh laisse un fruste manoir,
C'est Dragosh, — pour fonder cités et monastères.

Salut, ô Campouloung, salut, Roman, berceaux
Des grands voévodats ! Ainsi deux arbrisseaux
Grandiront, pour mêler leurs ramures de chênes.

Mais, frères, le beau jour qui doit vous réunir,
Moldaves des coteaux et Valaques des plaines,
Six siècles tarde encore, avant que de venir !

LA TERRE ROUMAINE

Avant les capitulations avec la Turquie
(Valachie, 1393—Moldavie, 1511).

Glauque ceinture, au rythme arrondi de tes flancs
Le Danube infléchit sa courbe harmonieuse ;
Et tu presses le vin de la vigne joyeuse
Qui te fait un collier de grains noirs, roux et blancs !

Il est à toi, tout l'or qu'entraînent les courants !
Tes guérets ont tissé ta robe merveilleuse,
Jeune reine, que la montagne où croît l'yeuse
Couronne d'arcs-en-ciel, de neiges, de torrents !

O liberté d'un jour ! — le suzerain sauvage
A tes poings rivera les chaînes du servage :
Allah va disputer au Christ ton sol béni.

Mais lutte pour l'honneur ! Et quand l'Islam se rue
Au suprême viol, que ton fier moshnéni
Brandisse, à défaut d'arme, un coutre de charrue !

L'EMPIRE ROUMANO-BULGARE

(XIII-e SIÈCLE)

I

JOHANNIS

Vingt ans de guerre ont fait Johannis grand et fort :
Il a chaussé la pourpre ; il est sournois, féroce,
Stratège et politique ; en choses de négoce,
Le pillage est surtout l'objet de son effort.

Nul n'a décapité tant d'hommes, sans remord ;
L'évêque devant lui baisse en tremblant la crosse :
N'a-t-il point ses Coumans à la flèche véloce !
Il est l'archange horrible et sombre de la Mort.

Andrinople est son fief ; et Baudouin de Flandre,
Au barbare vainqueur des Croisés a dû rendre
Le sceptre impérial à sa garde commis.

La puissance latine en Orient expire ;
Dans le sol byzantin pris sur ses ennemis,
Le rude Johannis a taillé son empire.

L'EMPIRE ROUMANO-BULGARE

II

BAUDOUIIN

Or, Baudouin étant à Tirnova, la femme
De Johannis s'éprit, dit-on, de l'empereur ;
Mais lui, la dédaignant, excita sa fureur :
Pour sa vengeance, elle eut la calomnie infâme.

Et Johannis, semeur d'effroi, porteur de flamme,
Fit du captif un tronc hideux, objet d'horreur.
Et jeté dans un champ fui par le laboureur,
Le martyr lentement rendit à Dieu son âme.

Et de longs jours, vautours voraces, noirs corbeaux,
Abattus sur le corps, le mirent en lambeaux ;
A chaque vol repu succédait autre troupe...

Et le crâne blanchi, cerclé d'or et de fer,
Au roumain Johannis bientôt servit de coupe ; —
Et la femme riait du rire de l'enfer.

MIRTSHA LE GRAND

MUNTÉNIE (1386—1418)

I

NICOPOLIS

La plaine et les vallons, dès l'aube, sont couverts
Par le flot des guerriers que Bajazet amène.
Mirtsha, qui voit monter cette marée humaine,
Hoche la tête et dit sa crainte d'un revers.

Les chevaliers français du duc Jean de Nevers
Le raillent : fin vêtus, chaussés à la poulaine,
Vantards, rieurs, mangeant, buvant à perdre haleine,
Ils jurent qu'ils mettront tout l'ost païen aux fers.

En vain Mirtsha veut-il que son infanterie
Absorbe du combat la première furie :
„A moi, Bourgogne ! a dit Nevers, sus au croissant !“

Les janissaires turcs consomment la défaite
Des preux de Charle, occis en des mares de sang ;
Et lui qui prévait tout, Mirtsha bat en retraite.

MIRTSHA LE GRAND

II

ROVIN

Bajazet vient : l'«Eclair» embrase la lisière
Des immenses forêts qui couvrent le pays ;
Et Mirtsha, le grand chef d'autres chefs obéis,
L'attire à l'embuscade obscure et meurtrière.

Sans ces casques d'acier dont ferme la visière,
Sans ces mailles de fer au protecteur treillis,
Les calarashs sont là, masqués par les taillis ;
Les archers, l'arc au poing, surveillent la clairière.

Les Turcs !... Des traits aigus, sifflant par tourbillons,
Dans les rangs ennemis creusent d'affreux sillons ;
Les cavaliers légers achèvent la besogne.

Et jamais ton cheval ne souillera l'autel
De Rome, ô Bajazet !... Mirtsha venge Bourgogne ;
Pour lui croit, à Rovin, un laurier immortel.

ALEXANDRE LE BON

Moldavie (1401—1431)

Le chef de la tribu que menace l'exode

Implore les genoux miséricordieux :

» Il est vrai qu'un enfant puissant parmi les dieux

» A maudit notre race, aux jours lointains d'Hérode.

» Mais rapporte l'arrêt que dicta ton synode ;

» Pitié, prince ! Innocents du crime des aïeux,

» Laisse-nous respirer l'air libre de tes cieux ! «

— » Soit ! mais que ferez-vous ? « dit le bon voévode.

» Moi, je suis forgeron «, répond un homme noir.

— » Eh bien, prends ce métal, exerce ton savoir ! ..

» Et toi, parle ! « — » A chanter, seigneur, je suis habile. «

— » Il faut le laoutar aux gestes des Roumains ...

» Femme, à ton tour ! « — » Je suis la nouvelle sibylle ... «

— » Tu ne liras que gloire aux lignes de leurs mains ! «

VLAD TZÉPESH

Munténie (1455 — 1462)

»Vingt mille prisonniers, — c'est bien ! que l'on apprête
»Une forêt de pals ! Chaque arbre de douleur
»Verra s'épanouir, ce soir, sa rouge fleur ;
»Puis le fruit mûrira pour les corbeaux en fête !

»C'est moi qui fis clouer le turban sur la tête
»Des capoudgis-bachas. Un nom met la pâleur
»Au front de Mohammed, un seul : Vlad l'Empaleur !
»Car j'osai repousser son infâme requête :

»Plus de tribut d'enfants chrétiens pour le harem !
»Ils ne renieront pas le Dieu de Bethléem ;
»J'ai vaincu !...« Sous les pals, le prince au cœur de bronze

Pousse à coups d'éperon son tremblant palefroi...
Et Vlad Tzépesh inspire, ainsi que Louis onze,
Et l'admiration, et l'horreur, et l'effroi.

STÉFAN LE GRAND

MOLDAVIE (1457 — 1504)

I

LA FORÊT DE COSMIN

A violer leur foi les Polonais sont prompts ;
Croyant surprendre au camp Stéfan sans vigilance,
Ils feignent de partir, puis de nuit, en silence,
Reviennent par les bois, ainsi que des larrons.

Mais le vieux voévode a fait scier les troncs, —
Contre l'arbre géant que vaut un fer de lance !
Il donne le signal ; la forêt se balance
Et croûle sous l'effort de mille bûcherons. . .

Les chênes ont bien fait leur sanglante besogne :
Par leur chute écrasés, les nobles de Pologne,
Ces félons, dans Cosmin trouvent tous un tombeau.

Et ce n'est là qu'un trait des luttes immortelles
Qui t'ont valu, Stéfan, le surnom le plus beau :
Celui-là qu'Alexandre obtint après Arbelles.

STÉFAN LE GRAND

II

LA CHÊNAIE ROUGE

Voici, guerriers d'hier devenus valetaille,
Près de Dragomirna, les prisonniers sanglants :
Les uns tirent les socs, d'autres sèment les glands
Qui deviendront plus tard chênes de forte taille.

Car, de nouveau, Stéfan a gagné la bataille ;
Et pour éterniser ses exploits éclatants,
Il fait planter ce bois, qu'il veut durant cent ans
Vide de bûcherons, vierge de toute entaille.

Et Turcs, Tatars, Hongrois, Polonais, demi-nus,
Sous l'inflexible fouet, tour à tour sont venus
Accroître l'épaisseur du noir hallier qui bouge.

Et c'est pourquoi, Roumains, reine de vos forêts,
Au pays d'outre-monts verdit la Forêt rouge
Qu'arrosa la sueur, dont le sang fut l'engrais.

STÉFAN LE GRAND

III

RACOVA

Lettre de Stéfan le Grand à ses alliés, les rois
de Pologne et de Hongrie. 23 janvier 1475.

Sire et bon frère, nous, seigneur de Moldova,
Vous mandons que, ce jour, nous fimes grand carnage
Des Turcs, bien qu'au début, ils eussent l'avantage
Grâce au nombre ; ce fut au lieu dit Racova.

Nous cédions ; mais, propice, un brouillard s'éleva.
A sa faveur, cachés derrière un marécage,
Nos clairons, sur leur flanc, menèrent grand tapage.
La ruse les surprit : la valeur acheva.

Ceux qui nous abordaient de face, on les écrase ;
Les autres, attirés dans les joncs et la vase,
Se rendent ; quelques-uns se sauvent au maquis.

Que le Ciel soit loué ! Nous vous envoyons, sire
Et bon frère, une part des cent drapeaux conquis,
Avec quatre pachas, pour prouver notre dire.

A JEAN HUNIADE

(1400 — 1456)

Miles Christi, soldat du Ciel et de la Foi,
Roumain de l'Ardéal, salut, Jean Huniade !
Ton sublime labeur fut une autre Iliade,
Héros meilleur qu'Hector et que l'Atride roi.

Quand l'Europe tremblait, quand le Turc sous sa loi
Courbait tout l'Orient et la plaintive Hellade,
Tu te dressas, le glaive au poing, pour la croisade ;
Et vaincu, le croissant recula devant toi.

Mais lorsque tu mourus, le destructeur d'empire,
Celui devant lequel toute puissance expire,
Mahomet deux pleura, le sanglant conquérant.

Puis il dit, le regard baissé, pensif et grave :
»C'était mon ennemi ; mais nul ne fut plus grand,
»Et je regrette en lui le loyal et le brave !«

JEAN LE TERRIBLE

Moldavie (1572—1574.)

Nuit et jour, son palais, antre d'un Polyphème,
Vibrait de longs sanglots, de pleurs, de cris plaintifs ;
Mais, terrible aux boyards, Jean fut doux aux chétifs.
L'Eglise contre lui lança son anathème :

Il osa célébrer ses noces en carême ;
Les clercs récalcitrants furent enterrés vifs.
Il souilla la victoire, en brûlant ses captifs ;
N'importe, car le Turc fuyait, éperdu, blême.

Pris, un pacha le fit tirer à deux chameaux.
„J'ai méconnu l'emploi de ces laids animaux,
Dit Jean, moi l'inventeur de supplices sans nombre !“

Il mourut. Et l'on vit, dans son cœur pantelant,
Ceux que, la veille, aurait fait détalier son ombre,
Tour à tour enfoncer leur fer, — mais en tremblant.

MICHEL LE BRAVE

MUNTÉENIE (1593—1601)

I

LA STATUE DE MICHEL LE BRAVE

À BUCAREST

La Grande Roumanie de l'an 1600.

Ces canons, à mes pieds, sont l'hommage féal
Du vainqueur des Balkans au vainqueur d'un autre âge.
Bien, fils ! j'admire en vous l'honneur et le courage ;
En luttant, vous songiez à mon noble idéal.

Mais, sur ce boulevard, un mesquin piédestal,
O Roumains, me serait plus longtemps un outrage.
Transportez-moi là-haut où l'ouragan fait rage ;
Montrez-moi Schellemburg, montrez-moi l'Ardéal !

Avant de succomber sous des mains scélérates,
Je pus dire à l'Europe : „Il n'est plus de Carpathes !“
Et j'abaissai les monts du pays Transylvain.

En face du Torzbourg, porte de mon domaine,
J'attendrais ce qu'ici mon cœur appelle en vain :
La résurrection de l'Unité roumaine.

MICHEL LE BRAVE

II

LE RETOUR DE MICHEL

Novembre 1596.

La route est sombre ; au ciel pas un astre ne luit.
L'Ottoman s'est donné partout libre carrière
De pillage . . . Et Michel, sans escorte guerrière,
Avec onze boyards, chevauche dans la nuit.

Des feux là-bas ; — le vent apporte un léger bruit :
Un gros de cinq cents Turcs campe dans la clairière.
„Pour si peu, dit Michel, retourner en arrière !
„Comptons-nous !... Douze !... Eh bien, honte à celui qui fuit !“

La charge des héros, comme un torrent de lave,
Roule . . . Et quatorze fois, le dur poignet du Brave
Dans les rangs ennemis porte le coup mortel.

Et quand sont dispersés les païens en maraude,
„La nuit est fraîche“, dit Bouzesco. Mais Michel,
En s'épongeant le front : „Moi, je la trouve chaude !“

MATHIEU BASSARAB ET BASILE LE LOUP

FIN DU SLAVONISME

Mathieu Bassarab (1633 — 1654), Valachie.

Basile le Loup (1634 — 1653), Moldavie.

Quand Mathieu Bassarab, le capitaine adroit,
Et Basile le Loup, soldat ivre de gloire,
Luttaient entre eux, que l'un ou l'autre eût la victoire,
Le sang roumain coulait pour un stérile droit.

Leur duel fratricide où la haine s'accroît,
Néfaste s'est inscrit au livre de l'histoire ;
Et vingt ans de combats au profit illusoire
Préparaient au Phanar son despotisme étroit.

Quelque chose pourtant survécut à ces crises ;
Les deux princes rivaux, grands bâtisseurs d'églises,
Sont réconciliés par la postérité :

Chacun, rendant son lustre au verbe des ancêtres,
Proscrit à jamais de sa principauté
La barbare slavon des scribes et des prêtres.

SHERBAN CANTACUZÈNE

Munténie (1679—1688.)

Les canons du Roumain, sans dommage pour Vienne,
Que bombarde Kara Mustapha, grand vizir,
Tirent à blanc. Sherban, subtil, trompe à plaisir
L'Osmanli détesté par son âme chrétienne.

Et quand la nuit est noire, aux tours de Saint-Etienne
Se glisse l'émissaire adroit qu'il sut choisir ;
Et l'assiégé connaît le plan bon à saisir
Pour que Sobieski, le libérateur, vienne.

Aussi, quand le païen vers Belgrade aura fui,
Le pape et l'empereur, pour payer cet appui,
Promettront à Sherban le trône de Byzance.

Il serait, par son nom, digne d'un tel destin ; —
Mais, fidèle au croissant, l'oriflamme de France
Refuse au labarum les murs de Constantin.

LES PHANARIOTES

(1711—1821)

I

LA CRIÉE DU TRÔNE

Venez, Grecs du Phanar ! on livre au plus offrant
Le trône de Michel ou le trône d'Etienne ;
Le prêtre, au nom de Dieu, chantera son antienne
Sur le front de l'élu, demain, en le sacrant.

Esclaves que courba le pied du Conquérant,
Enchérissez ! il n'est vil raya qui n'obtienne,
Avec de l'or, ce bail d'une terre chrétienne !...
„Trois cent mille ducats !“ a dit un concurrent.

„Moi, cent mille de plus, si l'on veut me choisir !“
Un troisième a parlé tout bas au grand-vizir :
„Cinq cent mille ducats !“ — Le trône est adjugé ;

Largesse à tous, muphtis, eunuques, patriarche !...
Et, pendant cent vingt ans, le Roumain égorgé
Vainement attendra la colombe de l'arche.

LES PHANARIOTES

CEUX-LA

Drogman au grand Divan, pirate au littoral,
Chacun devant le Turc a rampé sur la voie,
Puis redresse, insolent, son échine qui ploie :
Le Roumain va leur être un sinistre régal.

Entre eux, lequel choisir : vautour, tigre ou chacal ?
Renard astucieux qui ruse avec sa proie,
Loup prompt à la saisir, dont la mâchoire broie ?...
L'un — tel Caligula — fait boyard son cheval !

Leur histoire ?... Il faudrait Tacite ou Suétone
Pour peindre ces tyrans dont la bassesse étonne,
Vils comme des vendeurs de femmes au bazar . . .

Passez, avec le meurtre et le vol pour escorte,
Satrapes plus abjects que le pire César,
Consacrés par l'Eglise et fermiers de la Porte !

TOUDOR VLADIMIRESCO

Révolution nationale de 1821.

»Olténiens, debout pour nos libertés chères !
»Plus de pleurs résignés, plus de lâches sanglots !
»Ce sol, que le Phanar envahit de ses flots,
»Subira-t-il longtemps l'opprobre des enchères ?

»L'Archondas nous a pris notre or et nos jachères,
»Nos bras et notre honneur. A nous, les lourds impôts,
»Le piment, les six jours de tâche sans repos,
»La faim, pour engraisser des bandes étrangères !

»Peuple, réveille-toi ! réveille-toi, lion !
»Fais ton premier devoir de la rébellion :
»Le Bataillon sacré, le vrai, sera le nôtre !...«

Des traitres t'ont vendu ; mais ce n'est point en vain
Que tu périras, Toudor !— car le sang de l'apôtre
Fait toujours fermenter un généreux levain.

LES EXILÉS DE 1848

Le coq chante; au ciel noir va poindre l'aube blonde . . .
Jaillissant glorieux de l'âme des proscrits,
Ce grand mot, Liberté, sème dans les esprits
La semence qui fait la récolte féconde.

Patriotes roumains, quand vous jetiez au monde,
Bratiano, ta voix, Rosetti, tes écrits,
Vous saviez que la France écouterait vos cris,
Ouvriers du labeur où l'avenir se fonde !

Et Quinet, ce champion du droit, et Michelet,
Ce voyant devant qui l'Histoire étincelait,
Furent les avocats de votre cause juste.

Nous avons appris d'eux qu'à l'Orient, là-bas,
Des frères, des Latins, fils de la race auguste,
Nous clamaient leurs espoirs et nous tendaient leurs bras.

COUZA-VODA

1859—1866. Union des deux
Principautés danubiennes.

Salut, Couza-voda ! Ta double élection
Elargit la Patrie, et l'adroit artifice
Efface pour jamais la frontière factice ;
Le Milcov est comblé, — plus qu'une Nation !

Tu sus vouloir : par toi, cessa l'intrusion
Du moine grec, avide et pétri d'avarice ;
Et si tu préféras l'immanente Justice,
A la Légalité, Prince de l'Union,

Sois béni par les serfs arrachés à la glèbe ! —
Car tu fis Peuple ceux qui n'étaient qu'une plèbe. . .
Qu'un autre de ton règne ose être le censeur !

Moi, je veux oublier et ta gloire obscurcie
Et ta chute profonde. . . Un jour, le Précurseur
Disparut ; les Roumains appelaient un Messie.

XXVI

LE DRAPEAU DE L'UNION

Battez, tambours ! sonnez, clairons ! voici l'emblème
Que suivent tous les cœurs, que suivent tous les yeux ;
Car aux heures de deuil comme aux jours glorieux,
Il porte dans ses plis la Patrie elle-même.

Ce rêve, tout Roumain l'a fait ; parce qu'il t'aime,
Drapeau !... Ton carré bleu prit la couleur des cieux
Sous lesquels si longtemps luttèrent les aïeux
Contre le Turc féroce et le fils d'Arpad blême ;

Ta bande jaune luit comme le large champ
Munténien, doré par les feux du couchant,
Lorsque le soleil d'Août fait la moisson mûrie ;

Et la pourpre qui flotte à ta hampe, ô Drapeau,
C'est le sang des guerriers versé pour la Patrie,
La nourrice pieuse et l'auguste tombeau !

LES CHRONIQUES

RODOLPHE LE GRAND

MUNTÉNE (1493—1507)

I

LA FAUTE

Rodolphe règne, grand, pacifique, mais fier ;
De même que Numa Pompilius à Rome,
Du sang de ses sujets souverain économe,
Il a dans le fourreau laissé dormir le fer.

Il est pour le clergé le prince hors de pair ;
Après lui, le premier est un prêtre qu'on nomme
Niphon, le haut primat réformateur, un homme
Juste et dont la parole a des lueurs d'éclair.

Mais quel ferment d'orgueil, quelle étrange folie
A donc fait que Rodolphe est coupable et s'oublie
Au point d'autoriser un adultère hymen,

Et que raillant des pleurs et d'épouse et de mère,
Résistant à Niphon dressé sur son chemin,
Il oppose au devoir sa puissance éphémère ?

RODOLPHE LE GRAND

II

L'INTERDIT

Or, un dimanche, au seuil du temple, devant tous,
La crosse au poing, debout sur la première marche,
Grave comme Moïse arrêté devant l'arche,
Niphon lance la foudre aux coupables époux :

„Anathème et malheur, damnation sur vous !
„Dieu parle par ma voix ; je suis le patriarche
„Et je vous dis : L'enfer à l'insensé qui marche
„Dans le péché ; sur lui choit l'éternel courroux !

„Vivants, je vous proscriis de notre Eglise sainte ;
„Morts, soyez exilés de la pieuse enceinte
„Où sous la croix le juste attend le jugement !

„Que les flammes du ciel aveuglent vos paupières,
„Et que le sol pour vous n'ait plus un aliment,—
„Vous que dans Israël auraient broyés les pierres !“

RODOLPHE LE GRAND

III

LE CHÂTIMENT

Furieux, le voda bannit l'austère prêtre
Et décréta : „Quiconque aura la déraison
„De donner au coupable asile en sa maison,
„Sera décapité comme rebelle et traître.“

Niphon, laissant au jour sa colère paraître,
Anathématisa moissons, champs, floraison ;
Et la stérilité de toute une saison
Fit que du sol maudit nul épi ne put naître.

La famine faucha les hommes et les bœufs ;
Dans les villes, aux champs, près des fossés bourbeux,
Mouraient vieillards, enfants, et le pauvre et le riche.

Et Rodolphe, ayant vu la vengeance du Ciel
Dépeupler les cités, brûler la terre en friche,
Mourut, rempli d'angoisse et de remords cruel.

RODOLPHE LE GRAND

IV

LE VAMPIRE

Donc Rodolphe mourut. Mais — lugubre mystère ! —
Son corps fut épargné par le ver conquérant,
Et son âme devint le noir Vampire, errant
Sous la lune muette et blême, au ras de terre...

Un jour, Néagoé s'en vint au monastère
Qui reçut le défunt Bassarab, son parent,
Et fit ouvrir la tombe où Rodolphe le Grand
Depuis treize ans dormait son sommeil solitaire.

Et le cadavre intact apparut à ses yeux.
Alors évêques, clercs, moines, voda pieux,
Tous prièrent avec tant de ferveur suprême,

Qu'à leur supplique Dieu toujours juste eut égards ;
Il pardonna le crime et leva l'anathème :
Soudain, le corps se fit poussière à leurs regards.

LE PREMIER DES MOVILA

I

L'OST DE STÉFAN LE GRAND

En ordre de combat massés sous le ciel clair,
Armashs barbus, chargés d'arquebuses fantasmiques,
Et Seiménis, portant la jaquette sans basques
Pour mieux lancer la flèche étincelant dans l'air ;

Léfedjis lourds, bouclés en des mailles de fer,
Qui galopent avec le fracas des bourrasques,
Et Pandziris, dressant sur le cimier des casques
Deux ailes de vautour en plumage d'hiver :

Ils sont là tous. Voici dans la forêt des piques,
Cheveux longs et tressés, les Dorobantz épiques,
Ces fidèles soutiens du trône et de la croix.

Et le voda Stéfan, que sa garde environne,
Adjure Dieu, le bras tendu vers les Hongrois,
De maintenir intact l'éclat de sa couronne.

LE PREMIER DES MOVILA

II

LA CHEVALERIE MOLDAVE

Vivat ! c'est l'escadron splendide des boyards :
Ils montent les fougueux étalons de l'Ukraine,
La banderole claque à leur lance de frêne,
La fièvre du combat flambe dans leurs regards.

Tous coiffés d'agneau blanc, suivant les étendards,
Ils ont le dolman vert fourré de wolverenne,
Et des paillons d'argent sur leurs housses à traîne ;
Et ces fiers paladins devancent les soudards.

Chevaux, selles et freins, lances et cimenterres,
Tout l'appareil guerrier des rudes feudataires,
Aux Turcs, aux fils d'Arpad, aux Polonais fut pris.

Ils songent que la gloire et la riche dépouille
Méritent d'affronter la mort avec mépris, —
Et leur lame jamais au fourreau ne se rouille.

LE PREMIER DES MOVILA

III

LE VOÉVODE EN PÉRIL

Les Moldaves fonçant sur la bande hongroise,
On croirait voir l'assaut de la mer contre un roc ;
Kroyot armé du sabre, et Stéfan, de l'estoc,
Se heurtent, et le fil des deux lames se croise. . .

Malheur ! le flanc percé d'une flèche sournoise,
Le cheval du voda s'écroule comme un bloc ;
Stéfan mord la poussière, et le terrible choc
Abat son blanc plumail agrafé de turquoise.

„Enfants, à moi !“ La troupe accourt comme le vent ;
Et les pages d'abord font un rempart vivant
Au chef désarçonné, qui d'un bond se relève.

Les coups pleuvent, sonnant sur les targes d'airain.
„Un cheval !“ dit Stéfan, en assurant son glaive. . .
Et devant lui déjà Kroyot perd du terrain !

LE PREMIER DES MOVILA

IV

L'ASSISTANCE DU PAGE

Empressé parmi tous, Pouritsh, porte-bannière,
Offre son étalon, en serviteur féal :
„Seigneur, pour te hisser sur mon Roux sans rival,
„Que ma nuque à ton pied serve de taupinière!“

Le page s'est courbé d'une accorte manière, —
Car bref est le héros et grand est le cheval.
Stéfan se met en selle, et désignant le val
Où Kroyot a massé sa réserve dernière :

„Sus aux Hongrois ! Par Dieu qui m'assiste aujourd'hui,
„Sitôt que ces mangeurs de lard rance auront fui,
„*Taupinière* Pouritsh, je te ferai *colline* !“

Il dit, saisit la bride et chausse l'étrier,
Et bravant sabre et lance, et balle et javeline,
Dans les rangs ennemis pousse le destrier.

LE PREMIER DES MOVILA

V

KROYOT EST OCCIS

Victoire ! balayés par la valeur moldave,
Les fils d'Arpad ont fui, tumultueux bétail ;
Le pennon de Stéfan est un épouvantail
Devant lequel s'effare et cède le plus brave.

Sur les blessés et sur les morts, hideuse entrave,
Faisant bondir son Bai, dont saigne le poitrail,
Kroyot veut fuir, — stérile effort, rude travail !
Va-t-il tendre les poings aux chaînes de l'esclave ?

Pouritsh le suit ; l'enfant, comme un David nouveau,
Bande l'arc, et le dard traverse le cerveau
Du chef hongrois, qui tombe en pleine chevauchée,

Puis, approchant du corps, le décolle d'un coup
Et rapporte à Stéfan cette tête tranchée,
Modeste et sans prévoir quel en sera le coût.

LE PREMIER DES MOVILA

VI

LA CHARTE DES MOVILA

„Moi, voda du Pays moldave par la grâce
„De Dieu, salut à tous présents et à venir.
„Que *taupinière* soit *colline* à l'avenir !
„Ai-je dit ;—donc Pouritsh, pour lui-même et sa race,

„Prendra nom *Movila*. Mais encore, à la place
„Du bon coursier dont il voulut se dessaisir,
„Je prétends lui donner—tel est mon bon plaisir—
„Cinq terres au soleil, de glèbe jeune et grasse.

„Il m'a baillé le chef de Kroyot,—saluez !
„Or, mon hetman comptant au nombre des tués,
„J'accorde à *Movila* sa fille pour épouse,

„Et le fais grand-armash. Et j'ai signé : Stéfan“.
En l'an mil quatre cent quatre-vingt-six, le douze
Mars, ainsi disposa le vainqueur de Roman.

ALEXANDRE LAPOUSHNANO

MOLDAVIE (1552—1561)

I

LE TYRAN SE SOUVIENT

La flamme qui rougit les lourds landiers de fer
Allonge sur les murs comme une ombre vivante ;
Pas de cire qui brûle aux chandeliers ; il vente...
Lapoushnano, pensif et seul, songe à l'enfer.

Il revoit le festin, convives et couvert :
Le meurtre des boyards, l'hécatombe géante,
Sa femme Roxandra, qui regarde, béante,
L'amas sanglant des chefs à l'œil encore ouvert...

Et le voda féroce est mal en point : la fièvre
Corrode sa poitrine et dessèche sa lèvre.
Est-il enfin mordu par les crocs du Remords ?...

Il a peur, — le tyran redoute la géhenne ;
Et parce que Stroïtsh ni Spantshoc ne sont morts,
Il frissonne à la fois de terreur et de haine.

ALEXANDRE LAPOUSHNANO

II

FRÈRE PAÏSIE

Comme empirait le mal — châtement du destin —
Coupé par des sursauts d'atroce frénésie,
Abjurant ses péchés, meurtres, dols, hérésie,
Il manda près de lui le métropolitain.

Et devant tous, boyards, popes, moines, certain
Que toute âme a pardon, de repentir saisie,
Il endossa le froc, reçut nom Païsie. . .
Puis tous partirent, sûrs qu'il mourrait au matin.

Alors, pour obéir aux ordres d'Alexandre,
Ils furent saluer la régente Roxandre
Et proclamer Bogdan, le fils du moribond.

Mais du lit près duquel fumaient deux cierges blêmes,
Déjà le caloyer s'étant levé d'un bond,
Se traînait dans la chambre, en hurlant des blasphèmes.

ALEXANDRE LAPOUSHNANO

III

DEUX REVENANTS

La nuit même où le dur voda prenait le froc,
Deux hommes, franchissant le portail qui se dresse,
Se glissaient dans Hotin, la lourde forteresse
Dont l'eau du noir Nistrou bat l'immuable roc.

Au festin de jadis, flairant l'odeur d'estoc,
Ils avaient éventé l'embûche avec adresse;
Mais ils gardaient au cœur la sève vengeresse, —
Car l'un était Stroïtsh, et l'autre était Spantshoc.

Ils allaient tâtonnant par le corridor sombre,
Lorsque des cris affreux les guidèrent dans l'ombre.
»Il est là!« dit Spantshoc. Et l'autre dit: »Entrons!

»Bogdan doit recueillir, demain, son patrimoine...«
Et, le voile de deuil rabattu sur leurs fronts,
Entrèrent les boyards, sous la robe du moine.

ALEXANDRE LAPOUSHNANO

IV

L'ENERGUMÈNE

Au bruit fait par la porte en tournant sur ses gonds,
Hideux, l'écume aux dents, le sarcasme à la bouche,
Hagard, Lapoushnano s'était dressé, farouche . . .
»Salut, frère, par tous les saints, nos parangons!«

— »Puissent vous étouffer vampires et dragons,
»Drôles! Vous m'aviez cru sur la funèbre couche? . . .
»Je rejette la robe ignoble qui me touche;
»Hors d'ici, vils frocards, tourmenteurs sans seconds!

»Je veux mon glaive, et ma couronne, et ma pelisse!
»Celui qui m'a fait moine est mûr pour le supplice!
»Que la Vierge . . .« Il vomit un blasphème inouï . . .

Mais ils restent muets, pareils à des fantômes;
Tandis que le tyran retombe évanoui,
Les ongles incrustés dans le creux de ses paumes.

ALEXANDRE LAPOUSHNANO

V

EPOUX OU MOINE?

Lors parut Roxandra, pâle d'avoir pleuré.
Stroïtsh, s'approchant d'elle, eut un rire sauvage :
»Domna, tu vas donner au prince un tel breuvage,
»Que se hâte la mort, trop lente à notre gré!«

— »Horreur ! moi, le tuer ! moi !« — »Nous l'avons juré :
»S'il vit, Bogdan expire ; et toi, dans le servage,
»Tu finiras tes jours sur un lointain rivage ! . .
»Choisis, de l'enfant cher ou du maître exécré !«

Il tendait le poison, quand le métropolitte
Franchit le seuil. »Dis-moi, père, suis-je maudite,
»Qu'on me force à verser la mort à mon époux ? «

— »Ce n'est plus un époux, mais un moine transfuge.«
— »Soit ! j'accomplirai donc ce que vous voulez tous :
»Je suis le bras ; Stroïtsh, la tête . . . Que Dieu juge !«

ALEXANDRE LAPOUSHNANO

VI

LAPOUSHNANO A SOIF

L'homme revient à lui : »La fièvre me consume . . .
»A boire! . . N'est-il plus de gens en ma maison,
»Pour laisser le voda tomber en pamoison? «
Et Roxandre, le cœur défaillant d'amertume :

»Voici ta coupe, bois! Ainsi que de coutume,
»J'ai mélangé ton vin de sauge en floraison. . . «
Il but, cria : »Voici la meilleure oraison;
»Dans mes veines, le sang circule et se rallume!

»Femme, beaucoup plus tard tu coudras mon linceul!
»Maintenant, va quérir Bogdan! . . Qu'il vienne seul,
»Et que sortent d'ici ces moines et ce prêtre! . . «

Alors, pour ne pas voir le malheureux mourir,
Roxandre s'éloigna, disant : »J'obéis, maître;
»Tu veux . . . bénir ton fils, j'irai donc le quérir! «

ALEXANDRE LAPOUSHNANO

VII

»POUR LES QUARANTE-SEPT !... «

L'œuvre du poison touche à son terme. Alexandre,
Qui les a reconnus sous le froc mal trompeur,
Fixe sur les boyards des yeux lourds de torpeur ;
Dans tout son être il sent le froid mortel descendre.

O châtement ! mourir de la main de Roxandre !...
Plus de révolte ; aux cris succède la stupeur ;
Le jugement de Dieu se rapproche : il a peur,
Et dans sa bouche croit déjà mâcher la cendre.

Il veut en vain, tournant sa tête vers le mur,
Fuir des deux justiciers le regard sombre et dur ;
Ils ne le laissent pas contenter son envie.

»Pour les Quarant-sept !... « Les poings crispés aux draps,
Le monstre dont un meurtre a terminé la vie,
Poussant un dernier râle, expire entre leurs bras.

LA JEUNESSE DE MICHEL LE BRAVE

I

LE LIONCEAU DE L'OLT

Le Roumain, las, subit le sceptre d'Alexandre,
Jours mauvais de bassesse et de vénalité,
Tandis qu'aux bords de l'Olt ramenant l'équité,
Le jeune ban Michel voit son renom s'étendre.

Aussi le voévode, exaspéré d'entendre
Louer la sapience et l'intrépidité
De ce champion du droit et de la liberté,
L'attire au traquenard qu'il eut soin de lui tendre.

Car le despote souffre, et c'est le châtement
Dont il ne peut subir le journalier tourment,
Qu'un autre soit l'idole et l'espoir d'une race.

L'astre du Bassarab monte au septentrion...
Mais le rusé chacal, en dépisant sa trace,
A dit : Meurs, lionceau qui deviendrais lion !

LA JEUNESSE DE MICHEL LE BRAVE

II

LE PEUPLE EN ÉMOI

Lorsque le crime auquel d'abord nul n'osait croire
Fut certain ; quand on sut qu'il était en prison,
Victime de l'envie et de la trahison,
Le Bassarab promis au livre de l'histoire ;

Ce fut dans Bucarest une douleur notoire.
Fils d'un illustre père, issu de la maison
Dont trois têtes de nègre estampent le blason,
Il était l'avenir, il était la victoire.

Chacun citait de lui quelque merveilleux trait ;
Des valaques héros admirable portrait,
Le jeune homme annonçait déjà Michel le Brave.

La révolte grondait au faubourg, sur le point
D'éclater au grand jour, libre de toute entrave ;
Plus d'un sur son couteau crispait déjà le poing.

LA JEUNESSE DE MICHEL LE BRAVE

III

NE TOUCHEZ PAS À LA HACHE !

Sur le parvis, devant la foule consternée,
S'exhausse le billot. Voici venir Michel.
La garde turque, appui du despote cruel,
Presse d'un mur d'airain la victime enchaînée.

Or, le juste subit, calme, sa destinée.
Il monte à l'échafaud, les yeux levés au ciel ;
Son visage est sans peur et son âme sans fiel, —
Tandis que le bourreau tient la face inclinée...

Mais livide, saisi d'une étrange terreur,
L'homme de sang recule ; il a compris l'horreur
De frapper. La clameur du peuple l'encourage ;

Il jette au loin la hache inutile et s'en va.
Le cri »Vive Michel !« monte ; et cachant sa rage,
Alexandre fait grâce au ban de Craïova.

CONSTANTIN BRANCOVAN

MUNTÈNIE (1688 — 1714)

I

LE VOÉVODE INQUIET

Brancovan règne, aimé, craint, fort. Il a proscrit
Les mutins. Pour nombrer ses biens et ses domaines,
Vingt scribes écriraient pendant plusieurs semaines;
Et c'est lui qui frappa l'impôt du vacarit.

Le Turc, qu'il gorge d'or, le tient en haut crédit ;
Il foule le sommet des puissances humaines ;
Puis il a quatre fils et deux filles amènes,
Rameaux du chêne altier qui croit et resplendit.

Or, d'où vient que, ce soir, dans la salle où naît l'ombre,
Brancovan rôde seul, amer, inquiet, sombre,
Jetant comme un défi le cri de son orgueil ?

Dans un rêve a-t-il vu ses mânes fiers descendre
Vers le néant fatal qu'on nomme le cercueil,
Et s'écrouler les tours de ses palais en cendre ?

CONSTANTIN BRANCOVAN

II

STANCA PARLE

C'est plus terrible... Il voit sur la funèbre couche
Stanca, les yeux hagards, prédisant le destin.
Le voda tremble, en butte au frisson clandestin :
Dans son oreille tinte encor la voix farouche :

»... Malheur ! la trahison vous guette ; elle vous touche !...
»O mes frères, Radou, Stéfan et Constantin,
»Et toi, Mathieu, dont l'âme est la fleur du matin,
»Et toi, père ! — écoutez ; Dieu parle par ma bouche !

»Il vient le capoudgi-bacha, criant : — *Mazil !*
»Au chef la déchéance ; à tous, à tous l'exil,
»L'insulte et le cachot, la torture et la honte !

»Le fer, pour le supplice, est tiré du fourreau ;
»Et le sultan, qui veut notre ruine prompte,
»Vous réserve la mort que donne le bourreau !...»

CONSTANTIN BRANCOVAN

III

LE DÉPART

Bucarest, 6 avril 1714

Quand livré par l'intrigue infâme d'un parti
A la cupidité du tyran séculaire,
Le prince très chrétien, chéri du populaire,
Fut conduit à Stamboul où prêche le muphti ;

Bien qu'il connût déjà, bien qu'il eût pressenti
Le sort que lui gardait Achmet dans sa colère,
Les tranquilles regards dont sa face s'éclaire
A ses accusateurs donnaient un démenti.

Mais la foule, exhalant sa douleur et sa plainte,
Des portes du palais jusqu'aux murs de l'enceinte
Suivit le char princier, comme on suit un cercueil ;

Tandis que récitant une lente prière,
Le clergé lui faisait un cortège de deuil,
Ainsi qu'on accompagne un mort au cimetière.

CONSTANTIN BRANCOVAN

IV

LES SEPT-TOURS

Dans l'effrayant cachot aux murs sombres et vieux
Dont sept tours de granit commandent la clôture,
Brancovan et ses fils, suspects de forfaiture,
Furent jetés au gré du despote odieux.

Le père avant les fils, et les fils sous les yeux
Paternels, tour à tour subirent la torture ;
Et le plus jeune, frêle et douce créature,
Pleurait, en invoquant Jésus, maître des Cieux.

Or, la veille du jour choisi pour le supplice,
Achmet, homme de ruse et de basse malice,
Vint tenter son captif : „Tes trésors, et va-t'en !“

Mais le prince roumain, sanglant, à bout d'haleine,
A la face sournoise et pâle du sultan
Cracha tout le mépris dont son âme était pleine.

CONSTANTIN BRANCOVAN

V

L'ENFANT

Ce matin-là — matin d'été joyeux et clair, —
Sa Hautesse, dès l'heure où le soleil se lève,
Monta par les jardins qui dominent la grève
Au kiosque doré bâti devant la mer.

Là, les bras alourdis par des chaînes de fer,
Prêts pour la mort en qui la souffrance s'achève,
Les Brancovan, moisson glorieuse du glaive,
Attendaient à genoux, mais le front haut et fier.

Le sultan fit son choix, puis désigna du geste
Au bourreau nubien, nègre féroce et leste,
L'ainé des beyzadés, dont la tête roula.

Le père dit : « Seigneur, ta volonté soit faite ! »
Mais son plus jeune fils défaillit : « Par Allah !
« Grâce ! .. j'embrasserai la foi de son prophète ! »

CONSTANTIN BRANCOVAN

VI

LE PÈRE

Brancovan étouffa la plainte de Mathieu :

„Toi, mon fils, renier Jésus ! honte et folie !

„Sois digne de ta race, un père t'en supplie, —

„Un père qui te parle en un suprême adieu !..

„Pour obtenir le Ciel, souffre et meurs au milieu

„Des tiens !..“ Dernier rameau d'une souche abolie,

L'enfant tendit au fer son cou frêle qui plie,

Et confessa le Christ, son Rédempteur, son Dieu.

Et de nouveau le lourd cimenterre retombe...

L'innocent exhala son âme de colombe,

Puis le père subit le martyre à son tour.

Les corps furent jetés dans les flots, et les têtes

Sur les murs du sérail hantés par le vautour

Saignèrent jusqu'au soir devant la plèbe en fêtes.

LES PRINCESSES

DOMNA MARIA L'OLTÉANE

MÈRE DE STÉFAN LE GRAND

1476

Néamtz, l'ombre, le froid. — Près des tisons fumants,
 Derrière l'huis d'airain qui clôt la place forte,
 Veille une femme... On frappe... »Ouvrez-moi!« — Sans escorte,
 Blessé, le chef moldave a fui les Ottomans.

»Au large!« — »C'est toi, mère? Ouvre à ton fils!« — »Tu mens!
 »Non, tu n'es pas mon fils!... Le serais-tu, ma porte
 »Ne s'ouvre qu'à Stéfan vainqueur ou qu'on rapporte
 »Mort!.. Choisis donc! ces murs sont au lâche incléments...«

L'homme s'en va. C'est bien; dans la nuit qu'il reparte!
 Toi, l'Oltéane, attends,—attends, femme de Sparte,
 Qu'il te revienne avec ou sur le bouclier!...

Mais non, mère, tes pleurs seront des pleurs de joie;
 A l'aube de demain, l'Ottoman va plier:
 Pour Stéfan, dresse un arc triomphal sur la voie!

DOMNA MARIA DE MANGOP

FEMME DE STÉFAN LE GRAND

† 1477

Fille des empereurs illustres entre tous
Et des khans criméens, l'amour fut ta chimère ;
Tu luis dans le passé, comme un astre éphémère
Laisse en mourant aux cieux un reflet triste et doux.

Sur ton cœur le destin multiplia ses coups,
O femme qui n'eus point la gloire d'être mère !
Et tu traînas, sans plainte, une existence amère,
Entre la concubine et l'infidèle époux.

Fleur au parfum très pur, dès l'aurore fauchée,
Près de Stéfan le Grand tu reposes couchée,
Quand même, — sous la nef auguste de Poutna.

Et devant ce tapis où l'aiguille pieuse
A brodé ton image et tes armes, domna,
Je rêve à ta douleur noble et silencieuse.

DOMNA DESPINA

FEMME DE NÉAGOÉ-VODA

Fondation de l'église de Courtéa d'Argesh, 1517

La Princesse pieuse apporta sa cassette :

»Voici de l'or, dit-elle, et des perles d'Ophir !

»L'émeraude à l'éclat si doux, et le saphir,

»Larme d'azur, l'onix à la lueur discrète,

»Et le rubis sanglant, l'opale où se reflète

»L'arc-en-ciel, le béryl venu des mers de Tyr,

»Prenez tous ces trésors, prenez ! — et qu'à bâtir

»Le temple merveilleux Maître Manol s'apprête !«

Et domna Despina, de sa très blanche main,

Sur le tapis brodé d'arabesques d'or fin,

A répandu le flot changeant des pierreries . . .

Manol se met à l'œuvre. Et bientôt, dans le val

De l'Argesh, on verra, près des rives fleuries,

Fait de tous ces joyaux, un joyau sans égal.

DOMNA KIAJNA

RÉGENTE DE MONTÉNIE (1559)

„Calarashs, sabre au clair, sus aux traitres boyards !
„Vous aurez le butin ; moi, j'aurai la régence.
„Pour eux, point de quartier, point d'espoir d'allégeance :
„Au pal tous les captifs ! en avant, bons pillards !

„L'or sonne à leur ceinture ; archers, prenez vos dards,
„Criblez, exterminiez cette orgueilleuse engeance !
„Les femmes subiront à leur tour ma vengeance,
„Dans l'opprobre, à genoux, servantes de soudards !“

Et quand elle a parlé, la farouche princesse,
Sur le grand cheval noir que son étrier presse,
S'élance, le topouze au poing, le casque au front.

Et domna Kiajna, qui gagne des batailles,
Se rue avec les siens pour venger son affront,
Semblable à Némésis, sous sa cotte de mailles.

DOMNA NÉAGA

FEMME DE MIHNÉA L'APOSTAT

Dans la sombre forêt où nul rayon ne glisse,
S'élevait, toujours clos, morne et silencieux,
Le cloître où Néaga, loin des profanes yeux,
Mortifia son corps et but l'amer calice.

Trente ans de pénitence et trente ans de cilice
Ont-ils lavé ton crime, apostat odieux,
Epoux qui reniant le Christ pour d'autres dieux,
Mis aux pieds d'un sultan ton stupre et ta malice ?

Le harem retenait l'apostat endurci,
Alors que de Jésus implorant la merci,
La sainte redoublait ses vœux inefficaces.

Et l'on baise la dalle où, sanglants, ses genoux,
Lourds du péché d'un autre, ont imprimé leurs traces,
Tandis qu'elle pleurait : „Seigneur, pardonnez-nous !“

DOMNA STANCA

FEMME DE MICHEL LE BRAVE

1601

Sous les croix d'or, devant la princière oriflamme,
Aux champs de Schellemburg marchait ton palefroi ;
Tu priais Sabaoth, pieuse et sans effroi,
Et l'âme de Michel, Stanca, gonflait ton âme !

Mais, pleurant le forfait que ta droiture blâme,
Quand tu fis au vaincu les obsèques d'un roi,
Presentais-tu qu'après le triomphal arroi,
Des traitres frapperaient le vainqueur qu'on acclame ?

Le cloître, après ce jour tragique, t'a pu voir
Chercher dans le silence et le simple devoir
L'oubli de la grandeur et l'oubli de l'épreuve.

Et c'est dans Cozia que le destin cruel,
O noble femme, unit à tes larmes de veuve
Les pleurs qu'y répandait la mère de Michel.

DOMNA TOUDOSIA

FEMME DE BASILE LE LOUP

1634

Gaspard, ayant jeté Basile dans la geôle,

Mande sa jeune épouse et lui tient ce discours :

»Sois mienne ! au prisonnier tu porteras secours !«

— »Les filles de mon sang méprisent un tel rôle !«

— »Vois-le, mis à la chaîne avec un mauvais drôle !«

— »Moi, contre un drôle pire en Dieu seul j'ai recours !«

— »Il charriera le bois, il balaiera les cours !«

— »Son front est pur ; qu'importe un calus à l'épaule !«

— »Cède, ou je lui mettrai des fers de cent ocas !«

— »Il mourrait sous mes yeux, que je ne ferais cas,

»Prince, de ton amour plus sale que la fange ! . . . «

Ainsi Toudosia résiste au suborneur ; —

Et Dieu juste permet qu'un jour Basile échange

Son cachot pour le trône et règne avec honneur.

DOMNITZA BALASHA

Fondation de l'hôpital Brancovan, à Bucarest. 1751.

Sœur des saintes au front nimbé d'une auréole,
Au corps vêtu de bure ou de robes d'orfroi,
Que des moines naïfs peignaient sur la paroi
Des temples de l'Athos à la sombre coupole,

Elle savait le mot qui calme et qui console,
Soulageait l'infortune et dissipait l'effroi ;
Servante de Jésus, le Dieu martyr et roi,
Elle fuyait le monde et sa pompe frivole.

Son visage gardait le pâle éclat des lys ;
Elle se rappelait que son père, jadis,
Pour l'échafaud sanglant avait quitté le trône.

Fille de Brancovan, qui mourut en chrétien,
Elle voulut, semant la prière et l'aumône,
Ayant beaucoup pleuré, faire beaucoup de bien.

LES BOYARDS

BALATSHOU TÊTE-NOIRE

Comme un furieux vent couche les hautes herbes,
Vengeur du voévode insulté, Balatshou,
Celui-là qui devait périr dans le Driou,
Avec Paléologue extermina les Serbes.

En passant, ses Roumains brûlaient maisons et gerbes ;
Ils mettaient aux captifs l'entrave et le licou,
Puis des chevaux fougueux, les trainant par le cou,
Suppliaient les forts et les mâles imberbes.

Etant un Bassarab féru de sa maison,
Les trois têtes de nègre, honneur du vieux blason,
Balatshou les portait au cimier de son casque ; —

Si bien que les conteurs ont fait de ce boyard
Un monstre légendaire, espèce de tarasque
Tricéphale, un géant de l'ombre et du brouillard.

LE MIRACLE DE SAINT PROCOPE

Or, Barbo Bassarab, qui fut grand-ban, le même
Qui prit à Bistritza le froc, quand il fut vieux,
Et qui pour saint Procope eut un culte pieux,
Par miracle évita, dit-on, péril extrême.

Captif des Turcs, promis au châtement suprême,
A peine vingt printemps avaient fleuri ses yeux,
Lorsqu'en le noir cachot, loin de l'azur des cieux,
Le plongèrent ceux-là qui vivent sans baptême.

Mais le jour où le bon Roumain devait périr,
Le porte-glaive vil venu pour le férir
Ne trouva plus l'enfant, sauvé par saint Procope.

Et juste à la même heure, à Bistritza, devant
L'icone du patron de la chapelle, un pope
Vit Barbo, poings liés, priant d'un cœur fervent.

LA PRÉCAUTION DE JEAN TAUTOUL

1504

Dans la salle de marbre où le vizir l'attend,
Va pénétrer Tautoul, boyard et logophète,
Que Bogdan envoya vers le Fils du Prophète,
Avec dix bourses d'or... Tautoul est mécontent.

Pour quitter sa chaussure, il fait halte un instant,
Et grogne à son valet : »Réponds-en sur ta tête !
»Rentrer chez soi pieds nus, triste retour de fête !«
Le vizir a surpris le propos insultant :

»Quoi ! tes bottes, crains-tu, giaour, qu'on te les vole ?«
— »Précaution n'est point d'essence malévole.«
— »Ecarte désormais la crainte d'un méchef ;

»Le Maître des Croyants est l'ami de ton prince !«
— »Puisse leur amitié conserver pieds et chef,
»Sans jamais nous coûter ni bottes ni province !«

LE BAN OUDRA

Michel t'aimait, Oudra, fier compagnon du Maître,
Qui guerroyas partout et fus partout vainqueur ;
Tes exploits t'ont valu, d'après le chroniqueur,
Ce beau titre d'hetman, que n'eut aucun ancêtre.

Quand le Brave fut mort, bien loin de reconnaître
Pour chef le Movila flétri par ton grand cœur,
A sa face crachant la haine et la rancœur,
Tu le traitas ainsi qu'usurpateur et traître.

Car ton prince, vivant, exécrait l'avili
Suppôt du despotisme abject de l'Osmanli :
O Ban, ta loyauté pour salaire eut la hache !

Mais tu restas fidèle au devoir jusqu'au bout ;
Tu trépassas sans peur, ayant vécu sans tache, —
Et le bourreau frappa sa victime, debout.

L'AGA FARCACHE

CI-DEVANT POPA STOÏCA

Stoïca, dépouillant la chasuble du prêtre,
Escamotait la messe et mangeait l'orémus,
Et sa pesante hache au poing, il courait sus
Aux païens, enivré par l'odeur du salpêtre.

Ses ouailles aux champs de lauriers venaient paître,
Son temple n'étant pas le temple de Janus ;
Mais prompt, il préférait l'escalade au blocus, —
Car ce pasteur avait des allures de reître.

Or, Michel, le mandant, lui dit : «Pope, je veux
»Que dès demain tu sois relevé de tes vœux !
»Le prêtre Stoïca devient l'aga Farcache ;

»Il suivra ma trompette, au lieu du carillon !«
Et l'aga répondit, en brandissant sa hache :
»Je bénirai les Turcs avec ce goupillon !«

LE SPATAR NICOLAS MILESCO

Sorte de Cyrano moldave, ce spatar
Eut un destin burlesque et rempli d'aventure :
Rebelle, diplomate, écrivain par nature,
Il parlait le slavon, le chinois, le tatar.

Son nez, chez le voda, subit un avatar ;
Et se trouvant, dès lors, en fâcheuse posture,
Il passa chez le Russe avec désinvolture, —
Pour perdre encor sa barbe au service du tzar.

Mais quand Pierre l'eut fait ambassadeur en Chine,
D'un diamant plus gros qu'un œuf de sauvagine
Le Fils du Ciel dota ce rival de Marco.

Tel fut — et quel roman égalerait sa vie —
Le fastueux seigneur Nicolas MileSCO,
Célèbre de Pékin aux champs de Moscovie.

MIRON COSTIN

GRAND LOGOPHÈTE ET CHRONIQUEUR MOLDAVE

1633—1691

Cet homme probe et fier, honneur de son pays,
Au temps où les loyaux comptaient pour des rebelles,
Semait des vérités dangereuses mais belles.
Or l'armash vint : »Suis-moi ! je t'arrête ; obéis !

»A l'échafaud, tous les conspirateurs haïs
»Qui voudraient aux Douca livrer nos citadelles !
»Mon maître les connaît, ces boyards infidèles ;
»Voici ton nom : comme eux et plus qu'eux, tu trahis !«

— »Tout à l'heure, la mort m'enleva mon épouse ;
»Dans un même linceul, par grâce, qu'on nous couse !
»Près d'elle, dit Costin, j'ai hâte de dormir . . .«

Puis il se tait, s'enferme en sa douleur intime.
Et jamais le bourreau du voda Cantémir
Ne frappa de plus noble et plus pure victime.

NICOLAS DOUDESCO

Le bon badaud français interroge, surpris :
»Quel est cet étranger barbu, fourré de marte ?«
— Le monde attend un maître et Rome naît de Sparte ;
N'importe, Doudesco fait courir tout Paris !

Mais le boyard au cœur patriote est compris
Par le Premier Consul, et souvent Bonaparte
L'interroge, le front penché sur une carte,
Ou l'écoute, les yeux fixés sur les lambris.

Et les beautés du jour appuieront sa supplique, —
Vénus approche Mars, dieu de la République !
A ses repas fameux, servis dans le vermeil,

Où la robe à la grecque effleure l'aiguillette,
Madame Récamier trouve, pour son orteil,
Un anneau de rubis caché sous la serviette.

TOUDORAKI-VACARESCO

Les boulangers, voulant faire enchérir le pain,
Viennent au grand-vornic présenter leur requête.
„Je repousse un tel vœu, dit-il, et sans enquête ;
„Inique est ce profit, lorsque le peuple a faim.“

Mais l'un des délégués a tendu d'un air fin
La lourde bourse, prix de la faveur qu'il quête.
Vacaresco la prend et l'en frappe à la tête :
Qui l'a voulu tenter, l'a toujours fait en vain !

Il jette l'or au peuple heureux de la prébende.
„Sus aux voleurs!“ dit-il. Et l'on poursuit la bande,
En s'armant de bâtons, de pierres, de gravois. . .

Et bientôt ta gaité deviendra sans pareille,
Manant ! — car ces fraudeurs avides, tu les vois
Cloués à leur comptoir par le bout de l'oreille !

JEAN CAMPINÉANO

Au jardin de Cismedjou, vers 1855

Un vieillard rêve, assis sur un banc. Le respect
L'entoure ; devant lui chacun parle à voix basse ;
Et les jeunes garçons qui sortent de la classe
Interrompent leurs jeux bruyants, à son aspect.

Ses hautaines vertus l'avaient rendu suspect ;
Pour avoir trop aimé son pays, la disgrâce
Pesa longtemps sur lui. . . Sa mémoire ressasse
Les jours d'injuste exil et de cachot infect.

Il se souvient. . . Sa femme errait de geôle en geôle,
Pieuse, infatigable, et tout entière au rôle
Sublime d'un Blondel cherchant Cœur de Lion. . .

Et Campinéano, pur martyr d'une idée,
Songeant aux jours de lutte et de rébellion,
Laisse couler des pleurs sur sa face ridée.

LES BOUCHES D'OR

LA STATUE D'OVIDE

Constantza

Un édile barbare a donc tourné ta face
Vers la terre d'exil, ô chantre de Cypris !
Et ce bronze est captif au forum de Tomis,
Alors que près des flots l'écueil marquait sa place.

Là-bas, ton œil suivrait la fugitive trace
Des navires légers sur la mer de lapis ;
Et peut-être la nef que tu guettais jadis
Te viendrait emporter vers tes dieux et ta race.

— Ami, pourquoi guetter la voile du retour ?
Je l'aime, ce forum, où vibrent tour à tour
Les accents familiers d'une langue latine.

Va, ce n'est plus l'exil ; on ne s'est point mépris :
Sur des fils de Trajan mon front d'airain s'incline...
Tu le blâmais à tort, l'édile m'a compris.

RONSARD

Amant d'Hélène blonde au souris gracieux,
Qui vécut et chanta sous le ciel de Touraine,
Prince de poésie amoureuse et sereine,
Ronsard vous appartient du fait de ses aïeux.

D'un ban de Craïova naquit, capricieux,
L'ancêtre qui s'en vint devers champ, mont et plaine,
Offrir au roi Philippe une âme toute pleine
D'héroïque aventure et d'essors glorieux.

Ronsard là-bas fut fait du doux nom *Maracine*,
Et la ronce a fleuri la jumelle racine
Du poète, roumain avant d'être françois :

„Or, quant à mon ancêtre, il a tiré sa race
— Dit-il en jolis vers que nous lûmes moult fois —
„D'où le glacé Danube est voisin de la Thrace...“

DOSITHÉE

TRADUCTEUR DU PSALMISTE

1630—1711

Dans la cellule où filtre un rayon solitaire,
Où règnent le silence et la paix des tombeaux,
Jusqu'à l'heure où le soir allume ses flambeaux,
Le caloyer poursuit sa tâche volontaire.

Mais ses nuits ont connu l'extase et le mystère
Des nabis d'Israël nourris par les corbeaux :
Il entend de Sion les chants pieux et beaux ;
La harpe de David vibre au saint monastère ;

Le Psalmiste le berce . . . Et telle est la saveur,
Tel le charme naïf des vers qu'avec ferveur
A tracés Dosithée en lettres cyrilliques,

Qu'autour de ces vieux murs, où l'ascète acheva
Sa simple version des sublimes cantiques,
L'écho redit encor le nom de Jéhovah.

SHINCAÏ

HISTORIEN ROUMAIN DE TRANSYLVANIE

1753—1808

Déposant son sac lourd, il s'est assis, dompté
Par la fatigue et las du long pèlerinage ;
Quand passent, enjoués, à la fleur du jeune âge,
Des écoliers, le front rayonnant de clarté.

„Bonhomme, d'où viens-tu ?“ — „De la grande cité.“
— „Et quel est ce fardeau ?“ — „Le splendide héritage
„De vos aïeux.“ — „Lesquels ?“ — „Leur langue est le partage
„Qu'ils vous lèguent avec leur nom si haut vanté.

„Ce sac poudreux contient vos titres de noblesse ;
„Je les ai retrouvés là-bas, et je ne laisse
„Personne désormais nous dénier nos droits !“

Le noble pèlerin qui revenait de Rome
Portait ce manuscrit qui fit dire aux Hongrois :
„Pour son livre, le feu ; la potence pour l'homme !“

BENJAMIN

En chassant le slavon de sa principauté,
Basile avait jadis donné le bon exemple ;
Toi, tu bannis le grec de l'école et du temple,
O Benjamin, prélat de simple piété !

Car elle eut ton amour, la sereine beauté
Du langage ancestral, sonore, robuste, ample.
Ton effort a vaincu ; sors du tombeau, contemple
Ton œuvre lumineuse avec calme et fierté !

L'esprit national, survivant à l'insulte
De tant de jougs divers, tu lui rendis le culte
Des jeunes gens, — espoir sacré de l'avenir.

Et le peuple roumain, au cœur lourd d'héroïsme,
Maître de Socola, garde ton souvenir,
Grandi par tes vertus et ton patriotisme.

LAZAR

Le boyard, oubliant son histoire et sa langue,
A l'ombre du Phanar semble traîner ses pas.
Tout s'est fait grec : l'habit, jusqu'aux mets du repas,
A l'église le prêche, au divan la harangue.

En ces mous coconashs, dont la veine est exsangue,
S'il revenait, Michel ne reconnaîtrait pas
La race de ses preux aux sublimes trépas :
Le filon est tari ; plus d'or, l'obscur gangue !

Mais un homme se lève, un autre Benjamin ;
A ces métis, il fait bégayer le roumain ;
Il frappe le caillou pour allumer le phare.

Le pédagogue grec, l'oiseau de nuit, s'en va ;
La Protipendada se consulte et s'effare...
Pourquoi ? Parce qu'un maître enseigne à Saint-Sava.

JEAN VACARESCO

POÈTE DE LA RÉGÉNÉRATION

1786—1863

Oui, ton esprit fut noble et ton âme fut bonne,
Et ton *Printemps d'Amour* est une agreste fleur
Au parfum délicat, à la fraîche couleur,
Cueillie au sol natal, ainsi qu'une anémone !

Mais, poète, ton nom dans l'histoire rayonne
Pour cet appel, — aux jours de honte et de douleur, —
Qui vint restituer la vie et la chaleur
A ce peuple tombé, que la gloire abandonne :

„Si nous pouvions ravoïr, au prix de notre sang,
„Les biens de nos aïeux et notre antique rang,
„Nous, les fils de Trajan, nous secouerions nos chaînes ;

„Plus de ce vil corbeau sur le blason roumain,
„Mais l'aigle fier qui plane aux montagnes prochaines !
„Alors chacun de nous redeviendrait Romain.“

HÉLIADE RADOULESCO

LE LAMARTINE ROUMAIN DE 1848

1802—1872

Tu fus l'apôtre dont la foi sublime mène
Les foules ; et l'on vit, pour écouter ta voix,
Tout un peuple accourir des guérets et des bois,
Des cités et des bourgs, des monts et de la plaine.

„L'avenir est à toi !“ clama-tu, l'âme pleine
De cet immense espoir qui rend fort, „Peuple, sois !—
„Car tu peux, tu dois être ; et déjà j'aperçois,
„Montant à l'horizon, ta gloire, aube prochaine !..

„Rien que des frères, tous ! la pourpre et le sayon
„Devant Dieu sont égaux !.. Arrache ton bâillon,
„Redresse-toi, Roumain, brise tes fers et crie :

„Lumière et liberté !..“ Parfois, tu te trompas ;
Mais, rêveur généreux, tu crus à la Patrie,
Et tu laissas un nom qui survit au trépas.

DÉMÈTRE BOLINTINÉANO

1819—1873

Du secret des vieux jours noble dépositaire,
Familiier des Mirtsha, des Stéfan, des Michel,
Poète qui vécus en un monde irréel,
Tes amis t'avaient bien nommé «le Solitaire».

Quoi ! tomber de ce rêve au banc d'un ministère !
Pour un âcre breuvage oublier le doux miel !
Vers la fange abaisser des yeux ivres de ciel ! . .
Mais l'hymne t'oppressait, que tu ne pouvais taire :

Ton aile se rouvrit, pauvre cigale d'or ;
Et tu crus au printemps, — et tu chantaïs encor
Les roses, quand déjà la bise était venue.

Son souffle te jeta sur un lit d'hôpital ;
Et tu t'allas coucher sous une tombe nue, —
Et ton pays ingrat te doit un piédestal.

BASILE ALEXANDRI

1824—1890

Il aima, le premier, la Muse populaire
Que tiennent en mépris les sots et les méchants ;
Loin des foules, dans la solitude des champs,
Il écoutait sa voix harmonieuse et claire :

„Feuille de basilic !.. Feuille de fougère !..“
Comme un écho sonore, il répéta ses chants ; —
Doines d'autrefois, aux accents si touchants
Que n'égala jamais une Muse étrangère.

Elle lui dit encor les contes merveilleux,
Les légendes où vit la gloire des aïeux,
Haussant son humble verbe aux prouesses épiques...

Et l'œuvre du Poète est un mélange exquis
De doux refrains d'amour, de gestes héroïques,
Où vibre à tout jamais l'âme et son pays.

EMINESCO

1850—1889

Eminesco ! salut, penseur ! salut, poète
Qu'un idéal désir emporte dans les cieux !
Ton œuvre magnifique illumine les yeux,
Ainsi qu'une blancheur d'aile de gypaète.

Car la chanson lyrique est ton humble sujette ;
Car en ton verbe altier, artiste glorieux,
L'âme roumaine, l'âme auguste des aïeux
Vibre à l'universel frisson qui la complète.

Et ta place est parmi les meilleurs, les plus grands,
Si tu chantes là-haut *Lucifer*, si tu prends
En ton poing vigoureux le fouet de la satire.

Epique, élégiaque, humain, railleur, hardi,
Ton livre est un miroir profond qui nous attire,
O frère de Musset et de Léopardi !

CARMEN SYLVA

Il était une fois une douce princesse,
Qu'un grand prince ravit aux cieux brumeux du Nord,
Où, dans les noirs sapins qu'il assiège et qu'il tord,
L'autan mélancolique et froid pleure sans cesse.

Elle trouva si beau l'azur qui nous caresse,
Et si belle la terre où l'amenait le sort,
Que sa voix s'éleva, pour dire sans effort
Un poème où vibrait son cœur plein de tendresse.

Elle comprenait tout : le langage secret
Des monts et des torrents, le „chant de la forêt“ ;
Elle écoutait parler les buissons et les roses.

Et les mères disaient à leurs enfants, tout bas :
„Elle est Celle qui sait de merveilleuses choses,
„Et l'on a vu des lys éclore sous ses pas.“

LE ROI ET LE DOROBANTZ

LA REVUE DU DIX MAI

A la voix du canon, la cité se réveille ;
Comme s'ils attendaient ce jour prestigieux,
Au champ des morts, là-bas, tressaillent les aïeux ;
Tout un peuple est debout dès l'aurore vermeille.

Bucarest est la ruche où bourdonne l'abeille ;
Et quant les régiments défilent, tous les yeux
Sont humides de pleurs, — pas un froid curieux ;
Devant sa jeune armée un peuple s'émerveille.

Mais pourquoi ces drapeaux qu'anime un vent léger ?
Qu'est-ce donc, le Dix Mai ? — C'est « le prince étranger »,
Par qui ces trois couleurs furent victorieuses ;

Et c'est « l'indépendance », et c'est « la royauté » ;
Et c'est en un seul jour trois dates glorieuses,
Que fête le Roumain, avec sa liberté.

LE PREMIER OBUS

Calafat, sur le Danube, 1877.

On prélude, par un duel d'artillerie,
Aux corps à corps sanglants, aux farouches combats.
Le Turc est formidable; et Carol ne sait pas
Ce que vaut son armée, encor mal aguerrie.

Le prince est là, songeur, près d'une batterie,
Quand un lourd projectile éclate à quelques pas.
Il montre un canonnier que l'obus jeta bas,
L'uniforme poudreux et la face meurtrie.

„Qu'on le relève!“ — „Bon! je n'ai rien de cassé!“
Et le brave, à l'écart, se rajuste, — et, brossé,
Correct, reprend son rang, comme pour la parade.

C'est tout... Mais au conscrit d'hier, rectifiant
Sous le feu sa tenue, à l'humble camarade,
Sourit Carol, ce chef désormais confiant.

LE SIGNE DE LA CROIX

1877.

L'homme râlait, le fer ayant broyé sa main ;
Et sur ses yeux vitreux, sur sa morne prunelle
La ténébreuse Mort posait déjà son aile ;
La fosse l'attendait avec d'autres, demain.

Or, comme il ébauchait d'un effort surhumain
Le signe de la croix, rédemptrice éternelle,
La princesse, approchant du blessé, fraternelle,
Guida les doigts sanglants en leur pieux chemin.

Et les anges, penchés sur la funèbre couche,
Écoutaient l'oraison qui monta de sa bouche :
»Au nom du Père... et du Fils... et du Saint-Esprit...«

Pouvoir sacerdotal qu'exerçait une femme !
Quand elle dit : »Amen«, le paradis s'ouvrit ; —
Elisabeth venait de délier une âme.

GRIVITZA

11 septembre 1877

Carol lève son verre, après le grand conseil :
»Pour fêter Alexandre, il faut une victoire«,
Dit-il; puis reposant la coupe sans y boire :
»Oui, Grivitza serait un bouquet sans pareil;

»Mais des nôtres, combien ne verront le soleil
»Se coucher!« Sur son front descend une ombre noire.
»En avant!..« Les drapeaux ont un frisson de gloire,
Et la poudre ternit l'éclat du ciel vermeil...

Et lorsque vient le soir, à l'heure de la brise,
Mille Roumains, au pied de la redoute prise,
Dorment, qui n'ont pas vu le soleil se coucher.

Du moins, là-bas, le Turc pâlit sous la défaite; —
Et des lauriers sanglants qu'ils viennent de faucher,
Les vainqueurs font au tzar comme un bouquet de fête.

LE PAIN DU SOLDAT

Sous Plevna. 1877

Les deux camps ont conclu pour une heure la trêve.
Turcs, Alliés, les uns par tas, d'autres épars,
Gisent dans les fossés, au revers des remparts,
Charniers d'où quelquefois un long râle s'élève.

Allons ! il faut rentrer la récolte de sève
Humaine ; il faut sceller ces milliers d'yeux hagards
Et dérober l'affreuse hécatombe aux regards...
Partout le drapeau blanc et la croix de Genève.

Et Dorobantz, Nizams et Cosaques du Don
S'arrêtent un instant, boivent à leur bidon,
Les bras las ; et l'on cause en remuant la terre.

Et les soldats d'Osman avouant qu'ils ont faim,
Les nôtres, oubliant la haine héréditaire,
Tendent aux affamés la moitié de leur pain.

SOIR DE VICTOIRE

Plevna, 10 décembre 1877

Date insigne. Sanglant, porté sur un brancard,
Le chef des Turcs, Osman, de sa droite crispée,
Après le bon combat, a rendu son épée ;
Et le drapeau roumain flotte sur le rempart.

Carol s'est retiré sous la tente ; il est tard.
Il dort comme un enfant, ce héros d'épopée,
Car la lutte fut chaude,—ô sommeil des Pompée,
Des César, des François, des Roland, des Bayard !

Mais, en rêve, il a vu dans les nuages sombres,
Au dessus de la tente, apparaître des ombres.
Stéfan le Grand lui dit : « Neveu, tu seras roi ! »

Michel le Brave parle à son tour : « C'est bien, frère ! »
Un autre encore : « Fils, je suis content de toi ! »
— Celui-là, c'est Trajan, l'imperator, le père.

LA COURONNE D'ACIER

10 mai 1881

Pour un peuple vassal, mon nom fut : Liberté !
L'arsenal, grandiose atelier, me vit naître ;
Puis, un matin de mai, sous l'œil de Dieu, le prêtre
Me bénit, — je suis sainte et j'épands la clarté.

Jeune, j'ai devant moi le temps illimité :
Pour mes maîtres futurs, legs de mon premier maître,
J'évoquerai Carol, le fondateur, l'ancêtre,
Qui me contemple avec amour, avec fierté.

C'est qu'entre tous je suis le diadème auguste,
Bien que sur mes fleurons nul joyau ne s'incruste ;
Mais son bras me forgea dans un rude métal :

Toute d'acier, j'étais un canon turc naguère ;
Et maintenant, j'arbore à son front martial
La couronne de paix ou le casque de guerre.

LA COURONNE D'OR

10 mai 1881

Sévère sœur, si belle au front d'un roi guerrier,
Sois la gloire ! je suis, moi, la grâce sereine.
Telle que me voulut la bonne souveraine,
L'or pur m'a faite, et non le métal meurtrier.

J'eus des pleurs pour bijoux, l'amour pour ouvrier ;
Un ange me sourit, la muse est ma marraine ;
J'effleure doucement les cheveux d'une reine,
Et laisse sur sa tempe une place au laurier.

Dans le sang des héros roumains tu fus trempée,
Ton fulgurant éclair est celui d'une épée,—
L'humaine pitié luit aux rayons de mes ors.

Car, aux terribles jours où triomphaient nos armes,
La „Mère des blessés“ prodigua ces trésors :
Les mots consolateurs, les veilles et les larmes.

LE LIVRE PITTORESQUE

AU TEMPS JADIS

LES CLOCHES DU VIEUX BUCAREST

Matin de fête religieuse

Les blancs acacias parent d'un frais atour
La ville, où l'aube naît des prochaines collines.
Et des milliers de voix, graves ou cristallines,
Animent la coupole et réveillent la tour.

La gamme entière éclate et vibre tour à tour :
Saint-George a des sanglots, Coltza sonne matines ;
Et dans les mahalas, les clochettes mutines
Des coups de Sarindar scandent le lent retour.

L'espace est une table immense d'harmonie,
Où du bronze sacré la pure symphonie
Monte et s'épanouit dans l'infini des cieux...

Plus haut, toujours plus haut, sonorités sublimes !
Plus haut, plus haut toujours, unisson merveilleux
De la prière humaine escaladant les cimes !

LE STAROSTE DES GUEUX

D'après le *Podul Calicilor* de M. Ionesco-Gion

C'est au quartier des Gueux, en l'an mil cinq cent neuf.
Grand tumulte. Un ulcère et la mauvaise fièvre
Ont emporté soudain Tanase Bec-de-lièvre,
Staroste au crâne étroit et lisse comme un œuf.

Les Gueux votent. Lequel aura le bâton neuf
Garni d'argent? — Toudor, dont l'eau gonfle la plèvre?
Siméon le Goitreux? Gavril Tête-de-chèvre?...
Un chef, il faut le chef dont l'ost des Gueux est veuf!

Dans le faubourg infect la gent sombre fourmille :
Culs-de-jatte, manchots et porteurs de béquille,
L'aveugle, le muet, le lépreux, le dément.

Mais siégeant sur la borne ainsi que sur un trône,
Le staroste, tout fier de son avènement,
Distribuera demain la coutumière aumône.

LE CHASSE À L'HOMME

Bessarabie.

Fouillant leurs chevaux du plat de la courroie,
Les Tatars ont franchi le cours du Dniester,
Et tel que les grêlons charriés par l'Auster,
Autour de Kichénef rôdent, cherchant leur proie.

Maisons vides... Le vol des noirs vanneaux tournoie
Sur les marais; leurs cris plaintifs traînent dans l'air;
En chasse donc! les chiens lâchés vont par leur flair
Dépister les fuyards et dénoncer leur voie.

Est-il gibier meilleur que le gibier humain?
Le feu rendra bavard le paysan roumain:
Les femmes n'obtiendront nulle miséricorde!

Et laissant là les morts broyés par les chevaux,
Elle s'en va plus loin, l'impitoyable horde,
Vers un nouveau butin et des meurtres nouveaux.

LA SULTANE

»Le chagrin qui te ronge, enfant, pourquoi le taire ?
»Malheur à qui des miens causa ton déplaisir !
»Veux-tu sur un plat d'or le chef du grand-vizir ?
»Un mot, et — par ma barbe et par mon cimenterre ! —

»Je le pose à tes pieds !... Mais trahis le mystère
»De tes pleurs !... Vois le maître épiant ton désir !...
»Veux-tu plutôt les clefs du trésor ?... Va choisir
»Parmi tous mes bijoux !...« — »Je voudrais de la terre,

»Beaucoup de terre, prise en mon pays natal ;
»J'y sèmerais des fleurs, pour guérir de mon mal !...«
Déjà vers le Danube un navire fait voile ;

De la triste sultane on accomplit le vœu, —
On apporte la terre en mille sacs de toile.
Elle la voit : »Je meurs ; que l'on m'y couche !... adieu !«

L'IMPÔT LOURD

Sous le régime phanariote.

Nos femmes, nos petits sanglotent dans un coin ; —
Que ta souffrance est lourde, ô race réprouvée !
Ils ont faim, quand l'oiseau peut nourrir sa couvée ;
Ils ont froid, lorsque Dieu des louveteaux prend soin.

Au lucre du tshocoi, qu'importe leur besoin !
Notre maïs pourrit avant la mainlevée ;
Le maître nous prend tout : nos bras pour la corvée,
La gerbe la plus grosse et le meilleur du foin . . .

Et payer pour le bir, pour le feu, pour les treilles ;
Payer pour le bétail, payer pour les abeilles !
S'il manque un para, gare au collecteur d'impôt !

Dans nos bouges étroits le monstre nous enfume,
Et, d'un terrestre enfer exécrationnable suppôt,
Rit à nous voir cracher le sang avec l'écume !

L'ÉVÊQUE DE PROIE

D'après l'étude de M. Ionesco-Gion sur
Les Patriarches, Métropolitains et Evêques
grecs à Bucarest. (XVII^e et XVIII^e siècles).

Du pied du Golgotha — comme le Juif-errant —
Il partit, l'œil baissé, pâle, la mine austère.
Du vil pharisien ce peuple est tributaire :
Vendeur de passe-port pour le Ciel au mourant,

A la droite du Père il met le plus offrant ;
Il débite le bois de la croix sainte au stère,
Mensonge et vol ! à lui l'or, les serfs et la terre ;
Il abuse le simple et séduit l'ignorant.

Triste fils de Trajan, le Grec est ta sangsue,
Prince ou prélat ; pour lui, le Roumain peine et sue !
Tu nourris de ta chair le vautour du Phanar ;

Il te fouille du bec, il t'étreint de la griffe :
Ce n'était point assez du denier de César ;
Acquitte par surcroît le denier de Caïphe !

LE DIVAN PRINCIER

La Justice phanariote, à Bucarest.

Le tshaoush au cri rauque annonce l'audience.
Les coudes soutenus par des mamamouchis,
Le voda, tel César entre ses affranchis,
Prend sa place au Divan, d'un air de méfiance.

On dirait ses vornics hommes de sapience ;
Ils ont l'aspect menteur des sépulcres blanchis :
Graves, fourrés, barbus, tenant leurs fronts fléchis,
Mais cupides et bas, juges sans conscience.

Les Douze ont pour avis celui du potentat ;
L'iniquité revêt le grand sceau de l'Etat,
Le dol est consacré par l'arrêt subreptice.

Et, fer de Damoclès par un fil soutenu,
Réfrénant en leurs cœurs tout instinct de justice,
Sur leurs têtes reluit l'éclair d'un sabre nu.

LE BOUFFON

Sous le règne d'un Phanariote

Sans un geste d'accueil, sans dire une parole
Aux grands boyards tournés vers lui servilement,
Le prince dont l'enchère ouvrit l'avènement
Trône sur le sofa, de même qu'une idole.

A peine d'un mot bref laisse-t-il choir l'obole,
Quand son bouffon, nabot vêtu grotesquement,
Insulte les boyards avec raffinement
Ou débite propos obscène et faribole...

Effroi! — nul n'a rien vu, rien ouï ni rien su, —
Voilà qu'un mauvais rire aux lèvres, le bossu
Gourmande le despote avec une voix rude.

Mais le Grec, épiant l'humiliation
De tous, le rouge aux fronts, aux yeux l'inquiétude,
Débonnaire, a jeté sa bourse à l'histriion.

LA FOIRE DES MOSHS

I

LE CHAMP DE FOIRE

Large plaine. Un soleil de braise... Une fumée
Roule le long des champs par lourds nuages gris;
Et des hennissements, des musiques, des cris
Evoquent le tumulte énorme d'une armée.

Partout la bousculade et l'haleine enflammée
Des cuisines, l'odeur d'absinthe et d'oignons frits,
Et les fauves relents, par la sueur aigris,
De ce bétail humain tassé sous la ramée.

Entrons, — et gare aux gueux de vermine couverts!
Gare aux Tziganeaux nus, grouillant comme des vers,
Ces effrontés pillards aux grimaces baroques!

Nous sortirons volés, sourds, noirs, roués, perclus;
Mais, dans cette Babel de gens et de défroques,
Ayant vu des tableaux que nul ne verra plus.

LA FOIRE DES MOSHS

II

LA GRANDE HORA

C'est la foire des Mosh. . . Et sous l'astre qui brûle,
Roumains, Bulgares, Turcs, Serbes, Russes, Hongrois,
Juifs changeurs de ducats, moines offrant des croix,
La foule vend, marchande, achète, gesticule.

Son broc de cuivre au poing, le bragadjou circule ;
Les cinq quartiers — cuirs, pots, osier, métal et bois, —
Étalant mille objets, sollicitent les choix,
Car pour les Moshs chacun réserva son pécule . . .

Laoutars chevelus comme des Absalons,
Frénétiques, raclez cobzas et violons :
Voici que la Hora vient d'assembler les couples ;

Et les filles d'Ilfov, aux corselets soyeux
Où saille la rondeur des seins fermes et souples,
Pressent les mains des gars et leur font les doux yeux.

LA FOIRE DES MOSHS

III

LES CALOUSHARS

Attention ! voici là-bas un caloushar ;
Oui, c'est leur faux muet, qui mime une supplique
Tout entière, déjà la troupe symbolique,
Avec des sauts et des hourras, descend du char.

Guêtrés de cuir, masqués, ils sont douze, à l'instar
Des prêtres saliens, chers à la Rome antique ;
Le peuple leur accorde un pouvoir fatidique . . .
Bon ! ils forment le cercle autour du laoutar.

Les grelots ont tinté ; les bâtons, en cadence,
Frappent le sol ; leur rythme accélère la danse ;
Et tout seul, le vataf tourne au milieu du rond.

Nul derviche avec eux, certes, ne rivalise . . .
Et quand ils seront las, ce soir, ils dormiront,
Roulés dans leurs manteaux, sous un porche d'église.

LA PESTE

Peste de Caradja. Bucarest, 1813.

Sous le toit du Boyard cessent les bruits de fête ;
Cachés dans leurs réduits, les Tziganes ont peur,
Et le Maître, à l'écart, plongé dans la torpeur,
Délaisse le Divan, lui le grand-logophète.

Horrible vision ! le charnier du Prophète :
Car le signe a paru, qui n'est jamais trompeur ;
Des paysans ont vu, cloués par la stupeur,
Sur un maigre cheval, dans un vol de tempête,

Passer la Femme pâle aux longs cheveux épars,
La Peste... Et dans la cour, brûle de toutes parts
Le soufre ; et sous le porche, un baquet de vinaigre

Purifiera les mets introduits... A quoi bon !
Elle arrive, la Femme pâle, au cheval maigre :
Sous la peau du Boyard germe le noir bubon.

LE BON BRIGAND

Paloche au flanc, mousquet au poing, sur son cheval,
Fléau du collecteur d'impôts, cette vermine,
Redoutable au Tshokoi, libre et de fière mine,
Il va, le bon brigand, par mont, par plaine et val.

Doux au faible, effarant la potéra, loyal,
Il pillà le château pour doter la chaumine ;
Sa tête est mise à prix, tant mieux donc ! Il chemine,
Ce redresseur de torts au prestige royal.

Et chez le montagnard, dans les hauts chalets, trône
A la place d'honneur, attablé sous l'icone,
L'heiduque magnifique aussi grand qu'Amadis.

Qu'il cueille le baiser, de sa lèvre volage,
Avant de succomber, un jour, seul contre dix ! —
De beaux yeux vont pleurer sur lui, dans maint village.

JIANO

La Cour est au Divan : on jugera l'heiduque.
Il lutta ; puis par deuil d'amour, il s'est rendu ;
Et l'homme du Phanar va lui régler son dû.
La chaîne aux triples nœuds fait sa droite caduque.

„Implore merci, drôle, ou bien, gare à ta nuque ! “
Dit Caradja. Mais lui : „Que je sois donc pendu !
„Je ne regrette rien.“ Au prince confondu
Il marque son mépris de mâle pour l'eunuque.

„Tu pillas le Roumain ! . . “ — „J'ai rançonné le Grec,
Ton frère détesté ! “ répond-il d'un ton sec.
„C'est bien, marche au gibet que ton crime mérite ! “

Mait devant le voda soudain tombe à genoux
Sultana, la suivante aimable et favorite :
„Grâce pour lui ! qu'il vive et qu'il soit mon époux ! “

CUISINE D'HEIDUQUES

On a creusé la fosse ; au fond, un lit de braise.
Mais l'heiduque sinistre a levé son couteau, —
Frémissez ! — il l'abat... Il égorge un agneau ;
Il le farcit de riz, de raisins, le soupèse,

Le trouve gras et lourd, l'enveloppe de glaise,
Et le met cuire, avec sa laine, avec sa peau,
Feu dessous, feu dessus ; puis comble le tombeau :
Tel fut le sort des trois Hébreux dans la fournaise.

Pour arroser la chair, — ineffable détail, —
Il prépare une sauce au vin, à base d'ail ;
Et la bande s'asseoit à ce festin bizarre.

O mets délicieux ! ô mets extravagant !
Pour manger de l'agneau cuit à la palikare,
Que ne puis-je gravir le sentier du brigand !

LES TZIGANES

D'après un récit de Vaillant.

Entravés, nus, rongés par l'ulcère et les poux,
La fourche au col, meurtris par la lourde lanière,
Des spectres d'hommes noirs tirent de la rivière
Le sable miroitant semé de fins cailloux.

«Quels sont ces malheureux ? des malfaiteurs ? des fous ?
«Leurs pieds saignent, la fièvre a brûlé leur paupière ;
«Vataf, pourquoi cingler de si rude manière ?
— «Pourquoi ? ce sont nos serfs, des drôles, des filous !

«Ils vendent leurs haillons pour s'enivrer ; déchaîne
«Leurs pieds, ils s'enfuiront par la forêt prochaine ;
«Sans fourche, ils dormiraient à leur aise au soleil... »

— «Leur maître ? » — «Un Grec, prier du voisin monastère,
«Saint homme de l'Athos ; il n'a pas son pareil !... »
Le voyageur s'en va, n'ayant plus qu'à se taire.

XVII

LA BASTONNADE

Le Tzigane a commis un larcin domestique :
De sa peine l'aga sera l'exécuteur.
Il part avec un »Bon pour vingt coups au porteur«
Signé par le boyard son maître ; — instant critique !

»Ce bragadjou qui passe !.. « Et le fin politique :
»Je te vaux une bacshish, dit-il d'un ton flatteur,
»Remets à qui de droit ce billet, sans lenteur !..
»Moi, je rejoins ma belle, au coin d'une boutique. «

Un bacshish !... Notre sot court, joyeux, chez l'aga,
Lequel fait empoigner le marchand de braga,
Tandis que le Tzigane a soin de disparaître.

Et sitôt les vingt coups à la dupe octroyés,
L'épistate de garde avise ainsi le maître :
»Le porteur a reçu sur la plante des pieds. «

LES ORPAILLEURS DE L'OLT

Ayant levé les peaux de brebis, où la glaise
Et les limons de l'Olt roulèrent en aval,
Le zlatar demi-nu les fixe sur l'égal,
Et son peigne de fer va les racler à l'aise.

Au feu, les détritrus de laine ; à la fournaise,
Les paillettes, les grains de sable et de cristal :
Et le chétif lingot du précieux métal
Etincelle parmi cendres mortes et braise.

Avec l'or qu'il récolte ainsi fortuitement,
Le nomade façonne au marteau l'ornement
D'un doigt de fiancée ou d'un poignet d'épouse.

Pour vivre, le Tzigane a besoin de si peu, —
Du pain noir et de l'eau ; mais le bien qu'il jalouse,
C'est aimer et chanter, libre sous le ciel bleu !

LE MAÎTRE FOURREUR

Les besicles au nez, vieux et d'honnête mine,
Assis sur ses talons, à l'abri de l'auvent,
Maître Grégoire ajuste en un travail savant
Le lynx ou le renard, le castor ou l'hermine.

Et pelisses d'ourson, caftans de zibeline,
Sans débat les boyards achètent ce qu'il vend :
On n'a trompé, de père en fils, être vivant,
Dans sa boutique, sise au pied de la colline.

De Kief à Tzarigrad il étend son trafic ;
Et Grégoire est habile à façonner l'ishlic,
Dont six agneaux mort-nés fournissent la matière.

Mais fermant ses bahuts en bois de camphrier,
Le dimanche, avec femme, enfants, gent tout entière,
Aux murs de Cernica notre homme va prier.

LE HAN

D'après un dessin de Raffet. (*Voyage du Prince Démidoff dans les Principautés, etc.*).

Des gens de toute race et de toute patrie
Et des chars de Brashov encombrant le portail
Du vaste han, bazar et caravansérail,
Qui donne à tout venant et bon gîte et frairie.

Bas d'étage et carré, le cloître à galerie
Laisse au centre une cour poudreuse comme un mail ;
Et des barreaux de fer grillent le soupirail
Des caves, prévenant le vol et l'avarie.

Les servantes, au puits, entourent un conteur ;
Et de son geste lent de sacrificateur,
Un Grec pare l'agneau pour la broche et la braise.

Mais les héros d'Homère eurent-ils d'autre autel
Que cet âtre en plein air, pétri dans de la glaise ? . . .
O scènes du vieux han, qu'a remplacé l'hôtel !

KYRA DOUDOUCA

D'après les *Tshocoï* de Filimon.
Bucarest, 1815.

L'orteil de Doudouca joue avec la babouche ;
L'hétaïre était lasse, elle se lève tard.
Le blanc d'œuf, bien battu, décrassa son vieux fard ;
Elle en met aussitôt une nouvelle couche.

Un soupçon de carmin pour aviver sa bouche,
Du kohl au coin de l'œil pour ombrer son regard,—
C'est fait ; la Grecque attend venir le grand boyard,
Après s'être posé sous la lèvre une mouche.

A sa gorge, trois rangs de sequins d'or très lourds ;
A sa taille flexible, un spencer de velours ;
Un fez blanc, incliné sur ses cheveux d'ébène.

Et tandis qu'elle boit l'eau fraîche et le moka,
Accroupie à ses pieds, une Bohémienne
Dit la bonne aventure à Kyra Doudouca.

LES BOYARDS SOUS SCELLÉS

Le Divan reconnut les faits articulés :
Traîtres, les trois boyards. Mais le voda révoque
L'arrêt sévère et dicte une peine baroque ;
Il les veut, douze mois durant, mis sous scellés.

Au lointain monastère où vont les exilés,
Que leur linge devienne une crasseuse loque,
Que sur la peau pourrisse et s'use leur défroque !
Au col, aux mains, aux pieds, les cachets sont triplés.

Et là-bas, tels des gueux rongés par la vermine,
En cellule ils feront une piteuse mine,
Sans qu'aux soins de leur corps les trois puissent pourvoir.

Et la punition de ces boyards rappelle
Le vœu que tint jadis, de par son bon vouloir,
Sous Ostende investi, la princesse Isabelle.

LE KIEF

D'après le portrait d'un Filipesco.

Le silence est profond ; la blanche mousseline
Tamise la lumière en ses plis vaporeux.

Le Maître est un vieillard encore vigoureux :
Il a droit au caftan doublé de zibeline ;

Sa robe à brandebourgs est couleur d'aubergine ;
Il a titre de ban, il a des fils nombreux ;
Et c'est l'heure du kief, et cet homme est heureux !
Il boit le café turc dans la tasse de Chine ;

Sa large harbe exhale un parfum de santal ;
Un chapelet, formé d'olives de cristal,
S'égrène sous ses doigts lavés à l'eau de rose ;

Et la pipe au bout d'ambre, au tuyau de jasmin,
Appuyée au divan où Sa Grandeur repose,
Attend le bon plaisir du grand boyard roumain.

LA POSTE

Douze chevaux sont là, crottés, efflanqués, laids.
Tandis que deux à deux à la chaise on les lie,
Le patient y monte avec mélancolie ;
Il invoque les saints martyrs des chevalets.

Même les nécromants chevaucheurs de balais
N'ont pas bu le calice amer jusqu'à la lie :
Qu'étaient le brodequin, la barre, la poulie ! —
Il éprouvera pis jusqu'au prochain relais . . .

Et les trois postillons, fous, saisis de vertige,
Hurlant, faisant claquer le long fouet qui fustige,
Au voyageur moulu restent indifférents.

Et le char, cahoté par douze haridelles,
Franchit pentes, ravins, broussailles et torrents,
Rapide à défier le vol des hirondelles.

LA HORA A LA COUR

D'après une relation m. Idave, vers 1840.

Parmi les fracs mesquins, les plastrons empesés,
Les jupes à volants, les éventails de plume,
Détournant des valseurs un œil plein d'amertume,
Deux vieux boyards sont là, semblant dépayés.

Ceintures de Kaschmir, antérieurs croisés,
Ils n'ont point abdiqué leur antique costume ;
Et leur regret du faste oriental exhume
Les goudjoumans de loutre aux grands fonds évasés.

Soudain la domnitza, fille de Sa Hautesse,
Les a vus ; elle veut dissiper leur tristesse,
Et l'orchestre prélude à leur air favori.

Et la lente Hora, qu'on danse sous les hêtres,
Déroule ses anneaux dans le salon fleuri,
Et réchauffe le cœur ému des deux ancêtres.

LE TREMBLEMENT DE TERRE

Bucarest, décembre 1837.

Une nuit calme, un ciel plein d'étoiles ; tout dort.
Soudain le sol oscille, un sourd tonnerre roule ;
La ville est un esquif ballotté par la houle,
On dirait que le vent des abîmes la tord.

Le sinistre réveil s'achève dans la mort ;
La mesure s'effondre et l'altier palais croule...
„Au secours ! au secours !“ — Un homme fend la foule :
„J'arrive ; devant moi nulle douleur n'a tort !“

Les mains lourdes d'argent, les yeux mouillés de larmes,
Il sourit aux blessés, apaise les alarmes,
Noble envoyé de Dieu que le peuple invoqua.

Sa bouche a de ces mots grâce auxquels on espère...
Et le poète nomme Alexandre Ghika :
„Le voda sans enfants, qui s'est révélé père !“

LE MAÎTRE DU FEU

Bucarest, Pâques de 1847.

La redouté signal a paru sur la tour :
Au feu !... Chacun fêtait la Pâque et son mystère ;
Le tocsin a surpris les âmes qu'il atterre ;
Et l'allégresse meurt sans espoir de retour.

Le fléau rouge étend son aile de vautour.
Lutte vaine : la ville est un vaste cratère ;
Le vent fait rage ; échoppe, église, monastère,
Maisonnette, palais, s'embrasent tour à tour.

Bibesco vient ; poussant sa monture hardie
Droit aux flammes, il fait reculer l'incendie, —
Car la merci du Ciel le rend maître du feu ;

On le voit, ici, là, jusqu'au fond des ruelles...
Ainsi le roi des lys, par la grâce de Dieu,
Le jour du sacre, à Reims, touchait les écrouelles.

XXV

TYPE DE TSHOCOÏ

Débarqué sans un liard et sans un préjugé,
Mais humble et doucereux, cet Hellène sut plaire.
Il a vécu trente ans d'olives et d'eau claire,
Sordidement vêtu, sommairement logé.

Volant l'œuf sous la poule, il n'a rien négligé
D'abord pour la plumer, puis pour la faire taire, —
Logophète, intendant, bientôt propriétaire
Des biens du fastueux boyard, qu'il a grugé.

Il est mort plein de jours. Un hospice, une école,
Rendent son nom fameux... au pied de l'Acropole ;
Le marbre immortalise un magnifique don.

Aux Roumains, il légua la faim et la pellagre ;
Et lui, qui ressemblait au pore de Calydon,
Il fut pleuré des Grecs autant qu'un Méléagre.

CREDO ET SUPERSITION

L'ETOILE

Noël. Sous les flocons de neige, enlinceulant
Les bardeaux gris des toits et le métal des dômes,
Les arbres des jardins semblent de blancs fantômes ;
La terre est toute blanche et le ciel est tout blanc.

„Vers l'Etoile, trois Rois cheminent d'un pas lent“,
Chantent de frêles voix sur l'air grave des psaumes ;
„Les voici, chargés d'or, de parfums et de baumes...“
Le crépuscule au chœur prête un charme troublant.

C'est la procession de l'Etoile qui passe ; —
De même qu'en la nuit divine où par l'espace
Marchaient vers Bethléem les Mages pleins d'espoir,

De naïfs garçonnets vont à travers la neige...
Et portes et rideaux s'ouvrent pour laisser voir
L'Etoile, humble lanterne, et son gentil cortège.

II

LE BAPTÊME DES EAUX

Le 6 janvier, à Bucares

Un kiosque devant la rivière. Il fait froid.
La Cour, les clercs porteurs d'icônes prennent place ;
Et, pour bénir les eaux, dont on brisa la glace,
Le crucifix des mains du prêtre y tombe droit.

Demi-nus, des lurons, l'œil fixé sur l'endroit
Où le remous creusa sa fugitive trace,
Plongent soudain... Clameurs, luttes à la surface :
Il s'agit d'être fort, il s'agit d'être adroit.

Hourra ! voici paraître, étincelante et neuve,
La croix d'argent au poing du vainqueur de l'épreuve,
Tout fier de rapporter le précieux fardeau.

Et les faubouriens, tandis que l'homme émerge
Et, grelotant, reçoit le coutumier cadeau,
Pour puiser de l'eau sainte ont envahi la berge.

LE BAIN FORCÉ

Le 6 janvier, à Braïla. Autrefois.

Le Juif en son ghetto se cachait, ce jour-là,
Le bon peuple infligeant — détail qu'il ne faut taire —
Un bain hygiénique, un plongeon salubre,
A tout Hébreu surpris aux quais de Braïla.

Et sous les quolibets, en habit de gala,
Longue lévite où luit la crasse héréditaire,
Barbotait dans le fleuve, énorme baptistère,
Quelque Avram au bonnet fourré de chinchilla.

Il s'en noya, dit-on, — moi, je reste incrédule...
Assurément bien peu ; car la race pullule,
Ainsi que Jéhovah le promit à Jacob.

Sans crainte, au six janvier, vague l'Israélite,
Désormais... C'est tant mieux que le fumier de Job
Ne vienne plus, Roumains, souiller votre eau bénite !

III

LA RÉSURRECTION

A Bucarest. Minuit. Déjà, d'après le rite,
L'office solennel de Pâques fut chanté :
Des ténèbres de mort ; puis la vive clarté
Des cierges, sous la voûte où l'encensoir palpite.

Christos a înviat ! dit le métropolitte ;
La foule a répondu : „Christ est ressuscité !“
Et la voix du canon, tonnant sur la cité,
Clame du Fils de Dieu la victoire prédite.

Mais tandis que le prêtre en sa chape d'argent
Récite l'évangile, un diacre diligent
Transcrit pieusement l'éternelle parole.

Et ce texte, le roi le signe de sa main ;
Et le sceau de l'Etat, selon le protocole,
Met sa tache de pourpre au bas du parchemin.

FRÈRES DE CROIX

Devant le prêtre, à jeun, sous la blanche tunique,
Pour consentir entre eux un lien fraternel,
Deux guerriers, à genoux, invoquant l'Éternel,
Se jurèrent assistance et secrète et publique.

Après ce grand serment sur la sainte relique,
L'un et l'autre vidaient la coupe d'hydromel
Où se mêla leur sang; et ce pacte formel
Jusqu'à la mort scellait la chaîne symbolique.

Tels deux peuples ont fait l'échange de leur sang :
— Si pour vous, en Tauride, a saigné notre flanc,
Vos fils ont secouru la grande Humiliée,

Libres soldats de l'An terrible! — Et je te crois,
O Roumanie, ô sœur, à la France liée
Par l'invincible nœud de ces Frères de croix !

FRÈRES DE BAPTÊME

Nourris l'un près de l'autre et nés le même jour,
Ensemble ils ont gardé les moutons et les chèvres,
Et le même refrain s'échappait de leurs lèvres...
Elle file le chanvre à l'ombre de la cour ;

Lui, beau gars de vingt ans, est habile au labour.
Mais pourquoi l'insomnie et le frisson des fièvres ?
— C'est bon aux citadins, les pleurs, les soupirs mièvres !—
Au lieu de s'aborder, pourquoi ce long détour ?

Doux et purs tous les deux et s'aimant dès l'enfance,
Ils voudraient échanger le serment qui fiance,
Mais pour les séparer veillent les préjugés ;—

Car sur leur union pèserait l'anathème :
La même eau, dans laquelle ils furent immergés,
Les rend à jamais frère et sœur par le baptême.

LE BASILIC

A la Saint-George, avec ta lèvre, ô Louxandra,
Sème du basilic la précieuse graine ;
Et, chaque jour, dès l'aube embrumée ou sereine,
Arrose-la de l'eau que ta bouche épandra !

C'est l'usage ; et la fleur d'amour te donnera
— Tant son pouvoir est sûr, sa vertu souveraine, —
Un goût de «viens-à-moi», le charme d'une reine,
Et le pied plus léger, dimanche, à la hora.

Ecoute encore ! Il faut, le soir de Saint-Basile,
Sous l'oreiller, discret et délicat asile,
Avant de t'endormir, mettre un brin de la fleur :

Par elle, tu sauras... Quoi ! c'est fait ? — Je devine,
A voir tes yeux baissés, ton trouble, ta pâleur,
Mignonne, qu'un galant pressa ta taille fine !

NOCES PAYSANNES

Le radieux matin ! l'aube prédestinée !...
Ils sont là, se jurant un amour immortel ;
Et l'on irait bien loin chercher un couple tel :
Elle est belle, il est fort. Hyménée ! hyménée !

La bénédiction par le pope est donnée ;
Bientôt nous sourirons à voir, près de l'autel,
Comme pour égayer l'acte sacramentel,
La ronde hiératique un instant promenée.

Mais déjà les anneaux viennent à s'échanger ;
Sur le front des époux pèse d'un poids léger
La couronne de fleurs... Le printemps, quel orfèvre !

Et — symbole touchant d'union et d'amour —
Le prêtre par trois fois approche de leur lèvres
Une coupe de vin, qu'ils goûtent tour à tour.

VIII

LES PARQUES

(Ursitoare)

Chez la jeune accouchée, au village lointain,
On emmaillote un gros garçon qui vient de naître.
Le père, soucieux, regarde à la fenêtre ;
Il guette les Trois Sœurs, arbitres du Destin.

Elles viendront bientôt — notre homme en est certain —
Filer, bons ou mauvais, les jours du petit être.
Et pour fléchir le sort que nul ne peut connaître,
Sur une table, il a préparé leur festin.

Du lait, des fruits, du miel . . . Les Trois Sœurs fatidiques
Accepteront, croit-il, ces offrandes rustiques,
Comme un juge de paix une corbeille d'œufs.

L'eau du baptême n'a point effacé les marques
De sa vieille origine ; et se souvenant d'eux,
Fils des colons de Rome, il sacrifie aux Parques.

LE MAUVAIS ŒIL

D'après un *Descantec* de la Collection Fl. Marian.

Si d'une fille, honnête ou non, le mauvais œil,
Rapide, noir et lourd, tomba sur mon Hélène,
Que ses seins soient flétris; que le sang et l'haleine
L'abandonnent! — mais toi, monstre, franchis mon seuil!

Est-elle mère? alors que ses fils soient en deuil;
Que tarrisse le lait de sa mamelle pleine! . . .
Si de vous vient le mal, arbre ou fleurs de la plaine,
Fleurs, faites-vous poison; arbre, fais-toi cercueil!

Source claire et perfide où se mira ma fille,
Fais-toi la mare impure où l'insecte fourmille;
Que le trouble limon vienne souiller tes eaux!

Mais puisse mon enfant rester belle et parfaite,
Comme le clair soleil, l'azur et les oiseaux,
Ainsi que Dieu l'a faite, amen! — que Dieu l'a faite!

L'OURS GUÉRISSEUR

Ici, Maître Martin prend nom Maître Basile.
Gagne-pain du Tzigane, émérite dresseur,
Basile est rebouteux, sorcier, clown et danseur ;
Quand il paraît, soudain le mal change d'asile.

A bien d'autres travaux encore il est habile ;
Pour la goutte, il n'est point de plus adroit masseur :
Aussi toute cour s'ouvre au bon ours guérisseur,
Et les paras nombreux tombent dans la sébile.

Sa vertu raffermi les faibles nouveau-nés ;
Mères ! trois poils de l'ours, qu'on brûle sous leur nez,
Leur donnent la vigueur du fauve thérapeute . . .

Mais Basile est parti, balourd sous le carcan.
Et la foule se presse — on croirait une émeute, —
Pour voir lutter notre ours avec un mitocan.

LES PLEUREUSES

On se l'est dit, d'un bout à l'autre de la rue :
Sherban est mort, le cierge en main, chrétiennement ;
La part d'enfant est même inscrite au testament,
Pour son âme . . . Aussitôt, la foule est accourue.

Il mangea son pain blanc sans pousser la charrue,
Dur et sournois, voisin dépourvu d'agrément ; —
Mais un mouchoir est bon à prendre, assurément :
Sherban sera pleuré de façon très congrue.

Les commères, en cercle, entourent le défunt
Avec de longs sanglots, et des larmes d'emprunt,
Et des appels plaintifs, et des cris de détresse ;

Mais elles prennent soin, pour cet être peu cher,
D'arracher leurs cheveux en ménageant la tresse,
De frapper leur poitrine en ménageant la chair.

LESSIVE MACABRE

Sept ans après la sépulture.

Fouillant aux ais pourris du cercueil, la harpie
Prend, pour le récurer, un crâne aux tons crayeux,
Avec deux sombres trous qui remplacent les yeux,
Et ce rictus, du rire effroyable copie.

La femme, poursuivant cette besogne impie,
Lave les tibias et polit de son mieux
Les vertèbres moisis; elle a l'air tout joyeux
Et chantonne, devant son baquet accroupie.

Elle va disposer, bien raclé, bien propre,
Chaque débris humain dans un étroit coffret,
Qui meublera la crypte... Horrible lavandière,

C'est profanation que lessiver ces os!
Tu fais mentir l'Eglise, en forçant cette bière:
Aux Morts elle a promis un éternel repos.

L'ORGUEIL

Garder un éternel silence, fut le vœu
Que tint, sans défaillir jamais, le cénobite, —
Même lorsque le diable, au rocher qu'il habite,
Envoya des brigands tenter l'homme de Dieu.

„Ta bourse!“ ... Pas un mot... Ses pieds sont mis au feu.
De l'or, il n'en a pas : mais l'invincible ermite
Se tait ; priant de cœur Jésus-Christ qu'il imite,
De sa pauvreté sainte il refuse l'aveu.

Et les brigands, lassés, s'en vont... Dans cette grotte,
Accourra désormais toute la gent dévote,
Les plus zélés baisant avec larmes le seuil.

Un saint, — qui sait ? l'enfer a tant de maléfices !
Au geste de l'ermite, on devine l'orgueil,
Quand il montre ses pieds rongés de cicatrices.

LES SAUTERELLES

Un nuage, plus noir qu'un nuage de grêle,
Monte au Midi; les fronts sur la gerbe penchés
Se lèvent, anxieux: pour punir les péchés,
Le pire des fléaux accourt, — la sauterelle!

Allons, vite au village! Et vite la crécelle,
Le chaudron, les clameurs, le tocsin des clochers!...
Trop tard! — plus de froment à porter aux marchés;
La huche sera vide, et vide l'escarcelle!

Il crève, le nuage aussi noir que la poix;
Tout périt, les rameaux se brisent sous le poids
Des insectes maudits aux bouches faméliques.

Ils viennent du pays des sphinx et des lions;
Et leur aile a gardé les signes hébraïques
Que Moïse y traça du temps des Pharaons.

LÉGENDE DORÉE

Sous le cierge, à l'abri des vers et de la rouille,
Ils veillent tous les trois en leur châsse d'argent :
Démètre, à Bucarest, saint patron protégeant
La cité qui, pieuse, à ses pieds s'agenouille ;

Dans Jassy, loin du Juif ord dont l'approche souille,
Paraschiva, propice à la chrétienne gent ;
Et Philothée, objet d'un culte diligent,
Aux nobles murs d'Argesh, qui garde sa dépouille.

Vierge, elle florissait jadis à Tirnova ;
Epivate a nourri l'humble Paraschiva ;
Démètre eut pour berceau Bassarabof de Thrace. . .

Roumains, des étrangers usurpent vos autels ;
Mais s'il n'est point compté de saints dans votre race,
Du moins elle enfanta des héros immortels !

GÉORGIQUES ET BUCOLIQUES

LA BERGERIE

Nuit de juillet 1897, dans les hauts pâturages.

Cet abri fut doux à l'hôte étranger.
La menthe, le thym et la marjolaine
Embaumaient les monts; la sombre phalène
Près du feu mourant venait voltiger.

Quand j'interrompis mon somme léger,
Les brebis dormaient sous la lune pleine,
Et les rayons bleus caressaient leur laine;
Mais hors de l'enclos vaguait le berger.

Je le vis debout, au bord de la source,
Comme extasié devant la Grande Ourse, —
Clous de diamant, pointes de rubis . . .

Et, cette nuit-là, sous l'azur sans voiles,
La lune semblait garder les brebis,
Le pâtre semblait garder les étoiles.

LE PASTEUR D'ABEILLES

Saulaie de Proundou-Bellio.

Les ruches — des troncs creux coiffés d'un léger chaume —
S'alignent sur trois rangs, le long de la Balta,
Comme une Lilliput où jadis s'arrêta
La course du poète, un matin où l'on chôme.

Sous le saule est la hutte au toit moussu, qu'embaume
La ravenelle en fleurs qu'une brise y jeta.
Le vannier qui l'habite et toujours l'habita
Y vit seul : il est roi d'un agreste royaume . . .

J'abordai le vieillard affublé d'un sayon,
Et je dis : „Voudrais-tu me donner un rayon
„De miel doré ? “ — Laissant l'osier de ses corbeilles,

Il ouvrit une ruche ; et — quel étonnement ! —
Sur les mains du pasteur les gentilles abeilles,
Semblant les caresser, palpitaient doucement.

LE BLÉ

D'après Basile Alexandri.

Portant la donitza sur son épaule lisse,
La brune Rodica s'en vient vers les semeurs ;
Et pour l'appriivoiser, les beaux gars enjoleurs
Ouvrent de compliments une amoureuse lice :

„Rodica, fleur d'œillet... Que l'abondance emplisse
„Ta maison!... Sous tes pas, je vois germer des fleurs!..
„Que de tes doux enfants les joyeuses clameurs,
„Epouse et mère, soient pour toi charme et délice!“

Sur sa tête leurs mains répandent le blé roux ;
Mais la fillette rit et donne sans courroux
Aux jeunes gars de l'eau de sa donitza pleine.

Et puis elle repart, fière de tant de vœux,
Le long du clair sentier qui traverse la plaine,
En secouant les grains épars dans ses cheveux.

LE RETOUR DU TROUPEAU

Quittant les hauts pâtis que va blanchir la neige,
Le troupeau dans la plaine a précédé l'hiver.
Voici les forts béliers, dont les cloches de fer
Tintent par les chemins, en tête du cortège ;

Puis les mères, — chacune, attentive, protège
Son agneau qui déjà bondit et bêle clair.
Les chiens, allant, venant, par l'abois et le flair
Savent conserver l'ordre et dénoncer le piège.

Chargés des lourds bassins et des clayons légers,
Les ânes à la file escortent les bergers
Vêtus de rousse toile et sanglés de cuir fauve.

Mais un Vieux, à son cou — pareil au Bon Pasteur —
Portant une brebis qu'il veut ramener sauve,
Sous le poids de l'ouaille avance avec lenteur.

LE BOUTSHOUM

»Pour ce rauque boutshoum laisser ton chalumeau !
»Y penses-tu ? « Pavel m'a dit : »C'est que je gagne,
»Et pour un mois durant, les bois de la montagne.
»J'abattraï jusqu'au soir hêtre, sapin, ormeau ;

»Mais à nuit close, à l'heure où s'endort le hâmeau,
»Je veux que ma Lina, ma future compagne,
»Distingue dans les bruits vagues de la campagne
»Un air connu sonnait bien loin sous le rameau... «

Trompe d'écorce, cor des Carpathes, naguère
Aux temps d'invasion, de conquête et de guerre,
Tu donnais le signal des meurtriers combats ;

Mais ton souffle puissant et ta plainte gémie
Vont répéter qu'il aime et se morfond là-bas,
Le jeune bûcheron, loin de sa douce amie !

LA SOIE

En un sachet mignon, brodé comme un coussin,
Après avoir trié des œufs de vers à soie,
Hélénoutza les couve avec espoir et joie,
A la douce tiédeur palpitante du sein.

Fais vite la cueillette au mûrier frais et sain !
Fais, ma belle, ta graine est éclosé !... Déploie
Des branchages légers au mur à claire-voie ;
Car il va travailler, l'industriel essaim !...

Se filant un cocon de givre clair ou d'ambre,
Semblable au tisserand dans son étroite chambre,
Chaque ver s'est enclos mystérieusement.

Et la brune, battant des mains, émerveillée,
Songe à la chemisette en borandjic charmant
Qu'elle se taillera, l'hiver, à la Veillée.

LE MAÏS

L'immense plaine ondule et fuit vers l'horizon ;
Sous le soleil de juin qui darde sa brûlure,
Les épis, éployant leur verte chevelure,
Annoncent riche sève et saine floraison.

Et par les tièdes soirs de l'arrière-saison,
Au pas calme des bœufs tirant de l'encolure,
Lourds de gerbes, les chars viendront à lente allure
Répandre leur trésor au seuil de la maison.

Dédaigneux du froment, c'est le maïs qu'il aime,
Qu'il défend des oiseaux et du nuage blême,
Le paysan de l'Olt ou de la Prahova.

Voyez les tout petits dont frémit la narine
Et les vieux attentifs, lorsque la mère va
Doser, pour la bouillie, eau, sel, jaune farine.

LA PRUNE

Allons ! elle a mûri, la prune violette :
Sous la perche des gars, bons gauleurs de pruniers,
Les filles, les bambins emplissent les paniers ;
Tous à l'enclos, petits et grands, pour la cueillette !

Sur la face des vieux le bonheur se reflète ;
Ils sont là, dans l'oubli des soucis journaliers,
Surveillant l'alambic ; déjà, près des celliers,
Au bec du serpent in perle la gouttelette . . .

Pour te donner, Mocan, des jambes et du cœur,
Un verre serait trop ; mais la saine liqueur
Satisfait ton désir, dans l'ampoule servie.

A l'Allemand le kirsch, au Russe la voudka,
Le gin à l'Écossais, au Français l'eau-de-vie :
Déguste en paix, Roumain, ta sobre tzouïca !

LE VIN

Déjà la grive chante au vignoble voisin ;
Les coteaux sont voilés d'une légère gaze ;
Cotnar a vendangé. Sous l'orteil qui l'écrase,
Précieuse jaillit la sève du raisin.

Un jour, dans le cristal, tu seras, noble vin,
A ma lèvre nectar, à mon regard topaze ;
Mais le bon mitocan ignore ton extase,
Et l'amateur de moût t'estime luxe vain.

Que pour lui du pressoir coule, breuvage fade,
Le jus trouble des grains d'améthyste et de jade,
Sous les abris feuillus dressés aux carrefours !

Au son du violon la batouta trépigne,
Le gril fume ; et, joyeux, le peuple des faubourgs
Vide en un pot grossier le sang frais de la vigne.

LE SERPENT DU FOYER

Je salue, en quittant l'asile où je dormis,
O frère, tous les chers hôtes de ta cabane :
Ta jeune épouse, sœur charmante d'Iléane,
Ton premier-né, ton chien aux jappements amis,

La cigogne du toit, pour laquelle tu mis
La roue, appui d'un nid de broussaille et de canne,
L'hirondelle de ta muraille paysanne
Et le grillon chanteur caché sous le tamis ;

Plus encor le serpent, gardien de ta retraite,
Dont j'ai su deviner la présence discrète,
Invisible génie et Lare familier.

Qu'il veille nuit et jour sur tes biens et ta race !
Vois, je lui fais, debout au seuil hospitalier,
Une libation du lait pur de ma tasse.

LES BUFFLES

Proundou-Bellio, août 1888.

Quelques troupeaux, errant dans la Balta. Le jône,
La pousse du roseau s'offrent, grossier pacage,
A l'appétit du buffle, hôte du marécage
Plein de fièvre, où pourrit le saule au rude tronc.

Chut !... Des mugissements étranges... Qu'est-ce donc
Que ce lointain appel, douloureux et sauvage ?
Me hâtant, j'aperçois bientôt, près du rivage,
Roide et blême, un vieillard couché tout de son long.

Je m'arrête... Un cadavre est là ! L'horrible mouche
Déjà fouille ses yeux, sa narine et sa bouche, —
Noir essaim qui pullule au grand soleil d'été.

Et les bêtes, en cercle, au ciel tendant leurs mufles,
Pleurent le pâtre mort. Et j'écoute, attristé,
La lamentation funéraire des buffles.

PAPAROUDA

Sécheresse. Les champs ont soif; et l'astre en feu
Sur les épis brûlés souffle sa fauve haleine.
La prière du pope à l'icone fut vaine :
Il faut en revenir au bon vieil us du lieu.

„Toi, Tziganette, approche,— et dépêchons, par Dieu !
„Dépouille ta chemise et ta fota de laine !...“
On la revêt des fleurs, des herbes de la plaine ;
Elle part ; sur les seuils elle s'arrête un peu.

Et de chaque maison, pour adjurer l'averse,
Sort une vieille avec un broc, dont elle verse
L'eau sur l'enfant, qui rit et qui danse en chantant.

Un cadeau la réchauffe, un clair rayon l'essuie ;
Elle emporte des sous, quelque chiffon tentant...
Et le nuage monte au ciel ; voici la pluie !

SCENE A LA HORA

Devant le cabaret, la Hora se déroule ;
Et chaque belle fille, une fleur rouge au front,
Auprès d'un gars tout fier pénètre dans le rond :
La danse ondule avec un mouvement de houle.

Plus vite, laoutars ! . . . Mais une enfant se coule
Au milieu des danseurs, et ses petits pieds font
L'essai du pas . . . „Va-t'en, morveuse !“ A cet affront,
La mignonne rougit et se perd dans la foule.

Iléane aux pieds nus, un jour arrivera
Où les gars te viendront prendre dans la Hora :
Alors tu chausseras tes premières bottines ;

Un Fêt-Froumos — qui n'est encore qu'un gamin
Mal mouché — recevra tes œillades mutines . . .
O mômes d'aujourd'hui, fiancés de demain !

LA VEILLÉE AU VILLAGE

On va décortiquer le maïs et les noix.
Chambre close; le feu ronfle au poêle d'argile.
Grand'mère conte — et c'est parole d'Évangile, —
Pendant que le travail coule de tous les doigts.

„Il était une fois comme pas une fois...“
Et plus beau que Pâris, plus valeureux qu'Achille,
Parcourant l'univers sur son cheval agile,
L'immortel Fêt-Froumos déroule ses exploits.

Fils d'empereur ou né dans une humble cabane,
C'est lui, c'est toujours lui que chérit Iléane;
L'hymen vient couronner leurs amours triomphants.

Et quand la Vieille dit, de sa voix monotone :
„Ils vécurent heureux, eurent beaucoup d'enfants“,
Un gars presse une main tendre, qui s'abandonne.

LA MUSE PAYSANNE

LA FILLE DE DÉCÉBALE

LÉGENDE ROUMAINE

I

TRAJAN

Décébale a péri, sa ville est consumée,
Et le triomphateur ceindra le laurier d'or.
Mais Cupido perça le rude imperator
De ses traits plus cuisants que flèche ou que framée.

Sur les remparts croulants noircis par la fumée,
A ses yeux éblouis apparut, vierge encor
Et semblable à Bellone en ce rouge décor,
Dokia ralliant les débris d'une armée.

Et César ne dort plus, l'Amour dompte César...
Il voudrait l'emporter vers Rome, sur son char,
Celle à qui la montagne offre un dernier asile.

Il la cherche; et là-haut, bien haut dans l'air serein,
En planant, l'aigle a vu monter la longue file
Des vélites, — que guide une autre aigle d'airain.

LA FILLE DE DÉCÉBALE

II

DOKIA

Oui, la fille des rois se cache où l'aigle couve :
La houlette est son sceptre, et le sayon de peau
Sa pourpre ; et comme peuple, elle a l'humble troupeau,
Et pour festin, le fruit sauvage qu'elle trouve.

Mais, une nuit, — sans doute, un vain songe l'éprouve ? —
C'est le buccin qui sonne, et non plus le pipeau. . .
La colombe trop tard a reconnu l'appeau :
Sera-t-elle ta proie, ô dur fils de la louve ?

Non ! — car ses dieux, éléments, la changent en rocher ;
Et le Maître du monde est tel que le nocher
Dont l'écueil inconnu brisa la nef légère ;

Et les bras de Trajan pressent un roc altier,
Tandis que les agneaux de la noble bergère
Sont mués en cailloux épars sur le sentier.

MOLDA

Légende moldave.

Bien loin, depuis trois jours, Dragosh court une harde
De fauves. Rives, bois, tout est nouveau. Soudain,
Il rencontre une fée : »En poursuivant le daim,
»O Molda, j'ai foulé ta terre par mégarde ;

»Pardonne-moi !« — »Seigneur, je t'attendais. Regarde :
»Cette terre est ma dot, belle comme un jardin ;
»Prends-la ! J'ai de l'amour et non point du dédain
»Pour toi ; sache donc vaincre un monstre qui me garde !«

Alors paraît le plus farouche des taureaux ;
L'œil en feu, corne basse, il fond sur le héros...
Mais Dragosh obtiendra la radieuse fée ! —

Il assomme le bœuf géant à coups de rocs ;
Puis lui tranchant le chef, en guise de trophée,
Il met sur son écu cette tête d'aurochs.

LE PEUPLIER ET LE SAULE

Légende roumaine de la Fuite en Egypte.

Le désert. Au zénith, le soleil marque l'heure.
Et la mère soupire, et Joseph, incertain,
Tire l'âne... Il a vu deux arbres au lointain :
Là, se reposera l'Enfant Jésus qui pleure.

Mais l'un a redressé tout son feuillage ; il leurre
L'espoir des fugitifs, — mauvais riche hautain.
L'autre a la charité du bon Samaritain ;
Il penche un rideau frais sur le sol qu'il affleure.

Et Jésus l'a béni, pour qu'au jour des Rameaux
Il verdisse en nos doigts... O petits des hameaux,
Fuyez le peuplier ! il attire l'orage.

Maudit, sans cesse il tremble ainsi qu'un criminel ;
Tandis qu'au champ des morts, le pieux saule ombrage
Les Justes endormis du sommeil éternel.

LA FLEUR DU SOLEIL

Légende roumaine du Tournesol.

Sur le tapis de l'Aube où la gemme étincelle,
La blanche Fée aux Fleurs pose son rose orteil.
Est-elle seule ? — Non, tu l'aperçois, Soleil,
Et mandes sur le champ deux Etoiles vers elle !

„Le blond Soleil te veut épouser, Demoiselle...“
— „Et moi, je ne veux point du vagabond vermeil ;
„Le jour, il rôde aux cieux ; la nuit, pour le sommeil,
„Il guide sous les mers son errante nacelle...“

Or, le Soleil, étant navré d'un tel refus,
S'enflamma de colère et s'écria : „Tu fus
„Femme, sois fleur ! . . . Je veux que telle soit ta peine :

„Tout le jour, me suivront les yeux du Tournesol ;
„Et quand me couvrira l'ombre au manteau d'ébène,
„Il penchera son front languissant vers le sol !“

LE PIC DU DÉsir

Légende du Virfoul cou Dor.

Avec ses compagnons l'enfant osa gager
Que, loin de ses brebis, battu par la tempête,
Il passerait l'hiver sur la sauvage crête...
Il attend, consumé par le dor, le berger.

Mais l'oiseau du printemps, fidèle messenger,
Tarde à venir; et seuls, les aigles sur sa tête
Planent, le bec tendu pour une horrible fête.
Et sa flûte se tait, et lui reste à songer...

Un souffle tiède. Il voit monter par la ravine
Des agnelets. Son cœur bondit dans sa poitrine;
Il pousse un cri, les bras tendus vers son troupeau;

C'est trop de joie, il meurt... Et, noble et fraternelle,
La Légende roumaine élève pour tombeau
A son pâtre idéal la montagne éternelle.

L'OLT ET LE MOURESH

Légende transylvaine.

Mouresh et son frère Olt vivaient aux anciens jours.
„Ma mère, nous allons, dirent-ils, voir le monde.“
— „Soit ! mais contre le loup qui hurle et l'ours qui gronde,
„Prêtez-vous, je le veux, un fraternel secours !“

Ils jurent — vain serment — de s'entr'aider toujours.
Puis Olt vers le Midi part comme un jet de fronde ;
Mouresh tourne au Ponant sa marche vagabonde.
Et le loup mange l'un, l'autre est croqué par l'ours.

Mais Dieu, qui châtia la désobéissance,
Prend en pitié leur mère ; et sa toute-puissance
Les changeant en ruisseaux, rend la vie aux deux fils . . .

Et, depuis cet arrêt, l'Olt court à perdre haleine,
Aux monts vaincus jetant d'audacieux défis,
Tandis que le Mouresh, flâneur, va par la plaine.

LE FAUCON

D'après une *Colinda* roumaine.

Le tiercelet au poing, chevauche un damoiseau ;
Ecoutez sa chanson : »La Sainte Vierge file
»A la porte du Ciel, lorsque d'une aile agile,
»Un faucon, pour son nid, lui prend l'or du fuseau.

— » Bel ange Gabriel, cours après cet oiseau ;
»Rapporte mon fil d'or, mon fil souple et fragile !
— » *Binecuvântată !* la tâche est difficile ;
»Du fil de ta quenouille il a fait un réseau.

»Il en enveloppa son nid . . . Dans la nuit brune,
»Ce nid étincelant est devenu la lune . . .
»La Vierge voit monter un disque d'or au ciel,

»Et dit, en souriant à la lune apparue :
— »Sur mon fil, désormais veille mieux, Gabriel ! . . .
Plus de chanson, — l'oiseau va lier une grue.

LA CAVERNE DES MOUCHERONS

Légende du Banat.

Au cœur du roc battu par l'assaut des torrents,
S'ouvre, sous Golubatz, l'ancre noir et funeste
D'où l'insecte chétif, pis que gale et que peste,
S'envole au crépuscule en essaims conquérants.

Gare aux bœufs des pâtis, gare aux buffles errants !
Jusqu'à Vidin les suit le dard cruel et preste ;
Et dans l'étable en deuil que le moustique infeste,
Comme chez Augias, s'entassent les mourants.

Quand le dragon, navré par l'estoc de Saint George,
Rendit avec son sang le souffle de sa gorge,
De ce double venin naquit le moucheron.

Et l'Héraclès chrétien, dont le cheval recule,
Après avoir féri le monstre d'Achéron,
Dut rebrousser chemin devant l'animalcule.

LA FLEUR DE L'OUBLI

Doïna macédo-roumaine.

»Près d'une croix, en haut du mont, pousse une fleur.
»La chèvre qui la paît devient indifférente
»Au cytise embaumé comme à la source errante ;
»Elle fuit son chevreau folâtre et querelleur.

»Pour assoupir ta longue et cruelle douleur,
»Mère en deuil, viens goûter à la fleur odorante !
»Moi, j'en mangerais dix, j'en mangerais quarante,
»Que je n'oublierais point mon beau pâtre enjôleur !...«

Par delà le Balkan, le Danube et la plaine,
La Roumaine du Pinde ainsi chante sa peine,
Loin du pâtre chéri, depuis Aurélien.

Mais qu'importent les jours ! Le beau berger fidèle,
Sans que les siècles aient relâché ce lien,
Aux Carpathes lui garde un cœur tout rempli d'elle.

LE CHEVAL DU BOUDJAC

Bessarabie.

Convoitise du Turc et rêve du Cosak,
Coursier aux crins de flamme, à la robe d'aurore,
Dont le galop semblait la foudre qui s'essore,
Je chanterai ta gloire, étalon du Boudjac !

Cheval du calarash coiffé du haut colback,
Tes fabuleux exploits ont fait jadis éclore
La légende ; et ta place est inscrite au folklore,
Fils d'un alérion qui féconda Borak !

Nourri dans des caveaux, tu buvais à ton aise
L'eau vierge, et tu mangeais des charbons de fournaise ;
Puis les murs s'écroulaient à ton hennissement !

C'est toi, le Roux, sauveur de Corbéa l'heiduque ;
Et sous ton dur sabot, — ployé servilement,
Stéfanitza-voda, vaincu, courba la nuque.

LES VOIX DE LA FORÊT

D'après une *Doïna* du XVIII-e siècle.

L'essieu du chariot céda ; puis-je tailler,
Pour l'affermir, ta branche inutile, ô vieux chêne ?
— Taille en plein cœur, Roumain ; fais, pour rompre ta chaîne,
Un rude bousdougan ! dit l'arbre conseiller.

Et le Roumain encor : -- Permits-tu, cornouiller,
Que je me coupe un fouet dans ton rameau qui traîne ?
— Prends-le, mais le recourbe en arc ; et que ta haine
Frappe le parasite au sol qu'il vient souiller !

— O nuptial sapin, veux-tu que je t'emporte ?
Je te mettrai, paré de fil d'or, à ma porte,
Symbole d'avenir et d'amoureux espoir !

— Quoi ! tu rêves d'amour, Roumain, et d'allégresse !
Fais-moi plutôt brandon, et va jeter, ce soir,
Chez l'opresseur maudit ma flamme vengeresse !

AU LAOUTAR

CRETZOUL SHOLCAN

Homère méconnu, rhapsode mendiant,
Tu passais, les doigts gourds, vieillard traînant la botte,
Sans plus trouver, parmi les marins en ribote,
Dans les bouges du port, d'auditeur patient.

Et tu fus pris de honte, inquiet, méfiant,
Quand un Lettré te vint appeler, pauvre ilote,
A son foyer ? — toi dont le hamal braïlote
Ecartait le contact trop vil, humiliant.

Mais tu chantas : les vers coulaient de ta mémoire,
Comme l'eau de la source ; — et tu ne pouvais croire,
Plus méprisé des tiens que le prophète Amos,

Toi, né serf et mort gueux, qui ne sus jamais lire,
Que tu dictais le grand cycle de Fêt-Froumos !...
La cobza, dans tes mains, égalait une lyre.

LA DOÏNE

Que l'heiduque te chante au fond du bois dormant,
Ou le faucheur rasant l'herbe de la prairie,
Ou la bergère au creux de la sente fleurie,
Ou le pêcheur qui va sur le fleuve ramant ;

Qu'aux lèvres d'une aïeule, aux lèvres d'un amant,
Tu suspendes la douce et tendre rêverie,
C'est par toi que les fils d'une même patrie,
Des langes au linceul, exhalent leur tourment.

En toi, l'on sent pleurer toute l'âme roumaine :
Passé, présent, futur, si vaste est ton domaine,
Que tes sons imprécis volent — tel un essaim

D'abeilles d'or — du Pinde aux monts de Bucovine ;
Et le long de l'Ister, du Banat à l'Euxin,
Au murmure des eaux se mêle la Doïne.

CHOSSES VUES

LA GARDE DESCENDANTE

Juillet 1897.

Midi — Castel-Pélesh — le vaste parc désert.
Visiteur attardé, j'ai surpris par mégarde,
En regagnant l'hôtel, devant le corps de garde,
Un tableau qui m'arrête, avec l'œil grand ouvert.

Le clairon sonne; et les Chasseurs, le front couvert
Du chapeau que retrousse à gauche la cocarde,
S'alignent sur deux rangs: une élite, gaillarde
Sous la veste marron avec parement vert.

Mais un petit soldat, pas plus haut qu'une botte,
Se place, boutonné dans sa longue capote,
Les talons en équerre, à droite du sergent.

«Demi-tour!.. en avant, marche!» Et j'observe un groupe:
Les Souverains, là-bas, qui d'un air indulgent
Regardent défilier l'auguste Enfant de troupe.

LE FLOTTAGE

Roucar, août 1897.

Au bord de l'eau, la Vieille, assise sur un banc,
File sa laine, la quenouille à la ceinture ;
Ses cheveux, où le temps mit sa blanche teinture,
Se cachent sous les plis du long voile tombant ;

Une étroite fota serre son maigre flanc.
Des prés, des champs, des bois, la fileuse n'a cure...
Mais un sourire aimable et doux la transfigure ;
Vers l'onde elle a tendu soudain son bras tremblant.

Voici venir un gars, debout, l'air intrépide,
Sur un tronc de sapin qu'entraîne l'eau rapide :
La matrone a l'orgueil de la maternité.

C'est son unique fils qui vogue, adroit et libre, —
Et je vois tressaillir le sein qui l'a porté,
Quand passe le beau gars, sans perdre l'équilibre.

PAPOUSHA

(LA POUPÉE)

Sommet des Carpathes. — 2.426 m.
Août 1897.

Quel Titan nourrisson, quelle Gargantuelle,
Gigantesque jouet, te reçut en cadeau ?
Sur quel puissant genou reposa ton fardeau ?
Quels ciseaux et quels doigts taillèrent ta bavette ?

— Non, je ne m'endors point sur des bras de fillette,
A cette heure où la Nuit ferme son bleu rideau ;
La Papousha ! qui donc la mettrait au dodo ?
Et quelle main pourrait lui coudre sa layette ?

Chaque printemps fleuri me tisse un manteau vert ;
Et si mon vaste front est quelquefois couvert,
Ma capeline, c'est le nuage qui rampe.

Mon Maître, le voici !... L'Ouragan vient poser
Son grand souffle d'aïeul, rude et frais, sur ma tempe,
Et me donne au passage un robuste baiser.

LE DÉFILÉ DE LA DÎMBOVITSHORA

Retour au crépuscule.
Août 1897.

Faut-il abandonner toute espérance, au seuil
Du sombre défilé?... Son entaille béante
Evoque la Cité des Pleurs, noire et géante,
Dont le vieux Florentin chanta l'horrible deuil.

Là-bas, des puits glacés connaîtrai-je l'accueil ?
Verrai-je sous mes pas s'ouvrir la fosse ardente ?
Ai-je entendu le cri qui fit défaillir Dante ?...
Non, c'est l'eau du torrent en lutte avec l'écueil.

Aux infernales tours qui surplombent le goufre,
Aux créneaux calcinés par la poix et le soufre,
Les noirs démons, guetteurs méchants, sont endormis ;

Et seul, dans l'air obscur, le grand aigle qui plane
Regarde, comme un vain cortège de fourmis,
Tout au fond du couloir, ramper la caravane.

SOULINA

Mai 1896.

Tandis que sur mon front l'azur est tiède et clair,
Le Danube à mes pieds roule une onde livide
Et lente, vers la rive où son urne se vide ;
Il semble le miroir d'un morne ciel d'hiver.

Lui que Strauss barbouilla d'un galant outremer,
Près de ces tristes bords où languissait Ovide,
Bientôt il va mourir ; là-bas, mon œil avide
Le verra disparaître au sein du gouffre amer . . .

O gigantesque Fils de la forêt germaine,
Que mon adieu te suive au seuil de ton domaine :
Va, le néant est doux aux vieillards pleins de jours ! . . .

Mais le Fleuve résiste ; et son onde jaunie
Trace dans la mer Noire un long sillon, — toujours
Plus indistinct, ainsi qu'un râle d'agonie.

A LA COLINTINA

Bucarest.

Au flanc de la cité, tu presses ta ceinture
Lépreuse, où l'hameçon ramène un vieux chapeau ;
Et ton onde fétide, où grouille le crapeau,
De microbes de fièvre, en juillet, se sature.

Et je vois, agitant le bouillon de culture,
Les buffles s'y vautrer — fantastique troupeau —
Près du Bohémien, qui rafraîchit sa peau
De cuivre, indifférent à ta louche mixture.

Sur tes bords, où des chiens achèvent de pourrir,
Où des hommes hideux, infects, vont équarrir
Les rosses, dont le sang se caille à leurs savates,

Le Bulgare cultive, amplement arrosés,
Des légumes, — choux-fleurs, aubergines, tomates, —
Que Brillat-Savarin n'aurait point méprisés.

COIN DE FAUBOURG

Au printemps, Bucarest.

Cette rue a gardé le nom de Davila :
Savane de jardins, avec des maisonnettes
A l'auvent soutenu par quatre colonnettes,
Murs que le badigeon tout frais bariola :

Roses, blancs, jaunes, bleus. L'antique mahala
A la sonorité des vieilles épinettes, —
Coquericos vibrants, refrains de chansonnettes ;
Et les arbres ont mis leur habit de gala.

Dans le verger, tendu de cordes de lessive,
La ménagère berce un poupon, attentive
A la marmite, où cuit une mamaliga ;

Un vieux, les bras ballants, flâne devant sa porte ;
Et les cuivres polis du marchand de braga
Attirent les gamins, qui lui font une escorte.

LA POMANA

Campouloung, septembre 1896.

Dans la chambre funèbre, une femme se tord
Les bras, près du défunt rigide, — vieil ivrogne
Qui, jaloux et quinteux, la battait sans vergogne, —
Et sur un rythme lent dit les vertus du mort :

„Lui, si bon!.. lui, si doux!.. “ Elle maudit le sort ;
Et la mère intervient, quand la veuve se cogne
La tête avec les poings : „Ma fille, à la besogne!
„Notre riz n'est pas cuit ; l'oie aux choux bout trop fort ... “

Et la veuve obéit, tranquille, sans colère,
Ici couvre la flamme, autre part l'accélère ;
Faute de tisonnier, elle prend un bâton ...

Le reconnaît... sourit... le brûle sans mot dire...
Et marmotte, ayant fait cette offrande à Pluton :
„La trique au feu, le maître au diable, je respire!“

BABA ANICA

Château de Filipeshti de Tirg, été 1894.

Dans les Pays roumains, il n'est point, que je sache,
Jupanesse approchant de la vieille Anica,
Jadis belle, dit-on, comme une Rébecca,
Et qui, depuis, cumule et rides et moustache.

Elle tourne à miracle un sherbeth de pistache,
De rose, de citron, de maïs, de moka ;
Les pâtes que la grande artiste fabriqua
Ont de fines couleurs d'aquarelle ou de gouache.

Mais j'en voulus, un jour, surprendre le secret.
Un complice m'aida; je pus, d'un pas discret,
Me glisser dans un coin sombre de l'officine...

Pouah ! devant le feu vif, — sorcière de Macbeth, —
Anica, qui penchait son front sur la bassine,
Arrosait de sueur la pâte du sherbeth.

LE BATAOUSH

Parasite de l'urne, — en culotte bulgare,
Ample bonnet fourré, veste de molleton, —
Il est près de la porte, en armes, de planton,
L'œil méfiant... Votez à son gré, sinon gare!

L'électeur mal pensant décampe, — la bagarre
Lui réserve les coups d'un terrible bâton ;
Mais l'indécis aura l'appât du gueuleton,
Promenade aux flambeaux, hourras, discours, fanfare.

Le bras du Bataoush ne reste point oisif,
Sa poche fait sonner l'argent persuasif ;
Ferme dans les combats, farouche dans l'attente,

Il est à qui lui met le bacshish dans la main,
Ce pasteur du troupeau de la „masse flottante“,
Aujourd'hui pour les Blancs, pour les Rouges demain.

SUR LA BISTRITZA

Juillet 1895.

Loin des sentiers battus, de la route banale,
Ose te confier à ce fruste radeau !
Sur ton front les sapins inclinent leur rideau ;
Pour parer le récif que le remous signale,

Veille le marinier chaussé de la sandale,
La perche au poing. Contemple un magique tableau :
Des villages sous bois glissent au fil de l'eau,
Dominés par les monts d'où le torrent dévale ;

Tour à tour Chirilou, Cozoca, Broshtëni,
Les deux pics du Ciahleu, puis Calougaréni...
Il est vrai que la femme et l'onde sont perfides ;

A la Pierre au tilleul, ce naturel donjon,
Je naufrageai... Mais chut ! affronte les rapides,
Et sache, heureux touriste, éviter un plongeon !

OCNA

Août 1894.

Séjour de rêve, temple où manquerait l'autel,
 Parois de diamants, voûtes de mosaïque,
 Glaces du pôle Nord et marbres de l'Attique,
 Cette nef, qui l'habite? — un génie? un mortel?

Mais j'ai mieux regardé sous les feux des Carcel ;
 Et comme par un coup de baguette magique,
 Gemmes, palais de fée, albâtre, basilique,
 Plus rien... qu'un baigne affreux, une géole de sel!

Ici, les bords maudits de Cocyte et d'Averne :
 Des damnés, des forçats peuplent cette caverne,
 Murs que recule en vain leur pic de pionniers.

Du ciel bleu, des prés verts, chaque effort les rapproche,
 Sans qu'ils puissent jamais, avides prisonniers,
 Les atteindre à travers l'épaisseur de la roche.

LE BARAGAN

Juillet 1895.

Sans fontaine ni val, sans taillis ni hameau,
Voici le Baragan morne, immensité plane...
Toi qui, pour le franchir, vas laisser ta cabane
Et la source où la brise incline le rameau,

En sellant ton cheval, mets ta gourde au pommeau;
Prends bien garde à la piste où le gazon se fane!
A ce steppe brûlant manquent la caravane,
Le puits de l'oasis et le pied du chameau.

Va tout droit, cavalier, dédaigneux des mirages :
Ils sont menteurs, ces lacs d'azur, ces frais ombrages,
Que le diable fera surgir en ton chemin!...

Seul, le fils de Nemrod au Baragan s'attarde,
Bravant fatigue et soif en ce désert roumain,
Paradis du chasseur et pays de l'outarde.

LES LIPOVANS

(SECTE DES SCOPSI)

Bucarest. Place du Théâtre.

Fermes sous les brocards, hués par la marmaille,
Olympiques cochers au masque de Lapons,
Ils ont la face glabre, et leur voix de poupons
Anime les coursiers que leur grasse main fouaille.

Leurs émules roumains sont faits pour la canaille ;
Mais eux dans le velours se coupent des jupons :
Tel à Valladolid, tout fier de ses pompons,
Le mulet castillan agite sa sonnaille.

Sourds au pingre bourgeois, c'est à bon escient
Qu'à l'appel du boyard, ce prodigue client,
Au deuxième rond-point volent leurs bucéphales ;

Car les chevaux liés aux chars des Lipovans
Semblent issus de vous, fabuleuses cavales
Des numides haras, que fécondaient les vents !

LA FOIRE DE HALMADJOU

Crishiane..

Qu'y vend-on ? Des baisers... Voyez ! par deux, par trois,
Dans ce champ qui bourdonne ainsi qu'en Mai la ruche,
Des femmes vont offrant leurs lèvres et leur cruche
Aux gars, endimanchés et fiers comme des rois.

Cette foire, lecteur, n'est point ce que tu crois ;
Non, le diable n'y vient dresser aucune embûche !
Tout au plus si le coq de village trébuche,
Sur l'ultime rasade alors qu'il fait la croix.

Une obole a payé l'innocente caresse
Que la mère a permise ; et la saine allégresse
Anime ce trafic, loin des maris jaloux.

Femmes aux colliers d'ambre, aux bracelets de cuivre,
De la foire prochaine, où je prends rendez-vous,
Puissé-je revenir le plus fier, le plus ivre !

LES NOMADES

Campement de Tziganes, Octobre
1899, la nuit, près de Piteshti.

Ils croiraient étouffer à la chaleur du poêle ;
Le toit le plus léger leur deviendrait prison.
Qu'importe le nuage ou la rude saison !
Pirates de la plaine, ils campent sous la toile.

Leur vigie est un chien ; leur fanal, une étoile ;
Leur soute est un bissac ; leur cadre, le gazon ;
Et la perche d'un puits étend sur l'horizon
L'antenne de la nef dont leur tente est la voile.

Le sommeil les a pris, épuisés et rompus, —
La maraude des champs les avait mal repus . . .
Ils appareilleront vers d'inconnus rivages,

A l'aube de demain, libres sans-feu-ni-lieu,
Comme pour aborder l'archipel des nuages
Qui monte à l'Orient, là-bas, dans le ciel bleu.

LE MARCHÉ AUX FILLES

Transylvanie..

Le soir, en écoutant légende ou doïna,
Tu brodas de floutours ta robe d'épousée ;
Et ce matin, dès l'heure où tombe la rosée,
Tu pars en chariot vers le mont Gaïna.

Dans le coffre qu'un art rustique enlumina,
Tu portes ton trousseau de paysanne aisée,
Pour quêter un mari, des autres jalouée, —
Tes yeux ne sont-ils pas les plus beaux, Héléna !

On arrive ; voici le marché. Maintes filles
Près de leur coffre ouvert sont là, toutes gentilles ;
La ceinture des gars résonne allègrement . . .

Oh ! l'un d'eux — et non point le moindre, sur mon âme ! —
Vient d'obtenir de toi prompt acquiescement :
Puisque vous échangez promesses et naframe.

LE PÊCHEUR DE LA DOBROUDJA

Mai 1896.

Près du toit façonné de roseaux et d'argile,
 Sur la rive où des pieux retiennent l'hameçon,
 Il amorce l'appât qui tente le poisson,
 Sans exposer au large une barque fragile.

Son premier-né, qui l'aide, imprime un pied agile
 Sur le sable ; sa femme allaite un nourrisson ;
 Dans la hutte où la bise apporte le frisson,
 Est l'icone en tilleul près du vieil évangile...

En approchant, je vis sur la natte de joncs
 Fluer du ventre ouvert de deux grands esturgeons
 Le visqueux caviar à la couleur d'ardoise.

Puis j'écoutai, — car mon oreille distingua,
 Dans le refrain du Vieux Croyant qui s'apprivoise,
 Un écho triste et doux des bords de la Volga.

MARCHE NUPTIALE

Bucarest, 24 janvier 1893.

Il semble qu'Obéron, sous bois sonnait du cor
Magique, ait fait surgir ces bœufs aux robes blanches ;
Ils promènent des chars, que couronnent les branches
Du sapin nuptial, symbole et gai décor.

Près des époux, voici, libres du voile encor,
Les épouses aux yeux de jais ou de pervenches ;
Les étroites fotas moulent leurs sveltes hanches,
Dans leurs brunes toisons scintille le fil d'or.

Par les stradas et par les quais couverts de neige,
Défile lentement le pastoral cortège ;
Il entre dans la salle où le festin l'attend.

Et là, — comme il se passe en un conte de fée, —
Chaque couple reçoit dot et bijou tentant
De mains de la Marraine, Elfe de lys coiffée !

LE TRÉSOR DE PÉTROSSA

Musée de Bucarest.

Ce dépôt, l'Istritza le recélaït encor,
— Anneau, disque, collier, fibules et patère, —
Alors qu'un paysan vint fouiller cette terre.
Son marteau détacha les fins émaux de l'or ;

Avide du métal, dédaigneux du décor,
De sa hache il fendit le galbe du cratère ;
Mais la femme du rustre oubliant de se taire,
Au creuset fut soustraite une part du trésor.

Et les signes gravés, en dépit des lacunes,
Livrèrent aux savants le secret de leurs runes ;
Tracés dans l'or, on vit les dieux du Walhalla.

Et c'est Athanaric, roi d'un peuple gothique,
Qui, fuyant éperdu l'approche d'Attila,
Confia ce trésor à la terre dacique.

IMPRESSIONS

LE TRAÎNEAU

Craïova, janvier 1899.

Il neige... Les flocons volent au ciel d'hiver,
 Et tout a revêtu les blancheurs de l'hermine :
 Les forêts, les pâtis, l'église et la chaumine ;
 L'implacable blancheur s'étend comme une mer.

Il neige... Le foyer est bon, l'asile est cher ;
 Le gel tisse aux carreaux sa fragile étamine,
 Et dans l'espace blanc l'astre pâle chemine, —
 Tel un rêve effacé, si radieux hier...

Il neige, il neige encor... Sur l'argent de la plaine,
 Au galop des chevaux lancés à perdre haleine
 Glisse une voyageuse en son traîneau léger.

Sa lèvre en fleur pour un sourire s'est déclose,
 Et les flocons pressés que je vois voltiger
 Semblent des papillons amoureux d'une rose.

LA PLUIE D'OR

Octobre 1893. Dans la forêt de bouleaux de Stouzení.

C'est un Eldorado, là forêt toute jaune !
 A voir tant de ducats aux branches, Aladin,
 Trop jaloux, briserait sa lampe avec dédain :
 Chaque bouleau me tend une royale aumône.

Plus riche qu'un Midas, qu'un Sar de Babylone,
 Je méprise ces gueux, Crésus et Saladin.
 A moi tout ce pactole, à moi cet or !... Soudain,
 Qu'ai-je entendu ? — la voix ironique d'un Faune :

»A toi, rêveur, à toi la feuille au poids léger,
 »Et qui ne tinte pas, et que fait voltiger
 »La folle brise ! Emplis ta poche et ta bougette !«

Je rêvais. Adieu donc, chimérique trésor !...
 Aussi, pourquoi tenter le gousset du Poète,
 Vous qui n'avez point cours, ô vaines pièces d'or !

LE MARRONNIER FLEURI

Fin d'octobre 1898. Bucarest.

L'épais brouillard retient le soleil prisonnier ;
Les feuillages roussis tombent en avalanche,
Le vent souffle. En suivant la foule du dimanche,
Je songe avec tristesse à cet Avril dernier.

Mais, sur le boulevard, il est un marronnier
Dont s'ouvrent les bourgeons où pointe une fleur blanche ;
Paradoxe d'automne ! au bout de chaque branche,
Demain verra renaître un bouquet printanier.

Et comprenant le sens caché de ce symbole,
J'entends comme une voix douce qui me console :
„Tu redoutes, ami, l'approche des hivers ;

„Mais va, ne pleure plus ta jeunesse flétrie ;
„Ton cœur peut refleurir, comme ces rameaux verts
„Où la sève a monté, que tu croyais tarie !“

LE MAUVAIS FAUCHEUR

Monastère de Néamtz, juillet 1898.

Tout autour de l'église, une herbe drue et verte,
Où dorment jeunes, vieux, amis, parents, rivaux.
Un moine octogénaire y promène la faux,
Obstiné sur sa tâche en cette cour déserte.

Sa force d'autrefois, en pleure-t-il la perte ?
Songe-t-il aux élans des lointains nouveaux,
Tandis que sa main tremble et qu'il attaque à faux
La touffe qui résiste au bras bientôt inerte ?

Il s'y prend par deux fois, redouble son effort ;
Il a vaincu. . . Vieillard, tu rappelles la Mort,
Qui fauche, comme toi, dans le champ de la Vie.

Son rythme est incertain ; mieux le vaudrait brutal :
Pourquoi nous réjouir, lorsque le fer dévie,
Si nous sommes blessés avant le coup fatal ?

IHOÏL LE PÉCHEUR

Monastère de Néamtz, juillet 1898.

Comme je visitais le pieux monastère,
Que me gête l'affreux voisinage des fous,
— Cris, chants, fauves odeurs, cabanons et verrous, —
On me conduisit près d'un moine centenaire.

Il semblait un vautour expirant dans son aire :
Barbe et cheveux de neige, énormes sourcils roux,
Tremblement convulsif agitant ses genoux,
Petit, chétif, ridé, la peau couleur de terre.

A peine il entendait, ses yeux ne voyaient plus ;
Et c'était une loque humaine, un corps perclus,
Emacé, tordu comme un vieux cep de vigne.

„Votre âge?“ — Il souleva ses globes sans lueur :
„Cent sept ans ; et depuis quatre-vingts, moine indigne.“
— „Et votre nom?“ — „Mon nom, Ihoïl le pécheur.“

PÈRE ZACHARIE

Monastère d'Agapia, juillet 1898.

Les deux époux, fuyant les sentiers du démon,
Achèvent sous la bure une innocente vie.
La femme se fit nonne; et l'homme l'a suivie,
Il s'est fait moine, — tels Baucis et Philémon.

Comment les séparer! Autant que Salomon
Fut sage le prélat qui leur passa l'envie
D'un même toit; et tous les deux, l'âme ravie,
Chantent même orémus, suivent même sermon.

Humbles sont leurs désirs, humble est leur patrimoine. . .
Or, l'ami qui m'avait mené chez le vieux moine
Cligna de l'œil et dit, plaisamment ricaner :

„Ils font chambre commune...“ Et grave, le bon père :
„Chambre à deux lits, Monsieur, en tout bien tout honneur!“
Et chastement rougit son front d'octogénaire.

LA „MISE AU TOMBEAU“

Monastère de Sécoul, juillet 1898.

Cette „Mise au tombeau“, qu'un labeur nostalgique,
Sur fond d'argent, broda de perles et d'or fin,
Cette évocation du martyr divin,
Eternise en Sécoul un souvenir tragique.

L'épouse ayant trahi le devoir domestique,
Le prince son époux, plus vil qu'un aigrefin,
Chercha longtemps, trouva cette vengeance enfin,
De cloîtrer la coupable au cachot monastique.

Et j'ai vu la cellule, à l'angle d'une tour,
Où la triste recluse expia son amour,
Où pleura son péché la morne pécheresse.

Son aiguille créa ce chef-d'œuvre si beau,
Symbole douloureux de la longue détresse
De celle qu'un époux mit vivante au tombeau.

NOCTURNE

Monastère d'Agapia, juillet 1898.

La paix semble y régner,—mais une paix factice :
 Ma pensée y surprend de lointaines douleurs,—
 Douleurs d'amour ? qui sait !— et la trace des pleurs
 A terni le regard de la triste novice.

La mort semble y régner ;—mais sous le dur cilice,
 La vie a sa revanche ; et les bois et les fleurs
 Ont de troublants conseils ; et les chastes pâleurs
 S'animent de ton fard, ô Nature complice !

Et moi, qui vins chercher le silence et la paix,
 Je ne les trouve pas sous les arbres épais.
 Non ! ce n'est point la mort qui passe dans mon rêve.

Rêve trompeur !.. Je crois, au réel échappant,
 Jeune et beau, m'éveiller au sourire d'une Eve,
 Dans un Eden béni,—paradis sans serpent.

LA GARDEUSE DE CYGNES

Château de Filipeshti de Tirg, été de 1894.

Apostol, qui se chauffe au soleil, tout perclus,
Sourit à Maritza ; le vieux lui fait des signes
D'amitié,—mais en vain. Elle a pris des airs dignes ;
La mignonne me sait à l'abri du talus.

Le lac a moins d'azur que ses yeux ingénus ;
Elle a dix ans à peine ; elle garde les cygnes,
Très fière d'exercer des fonctions insignes,
Une baguette au poing, jupe courte, pieds nus.

Dans un sac de maïs son étroite main puise...
Les oiseaux sont repus ; bien vite au lac !... Assise
Sur la rive, elle flaire un brin de réséda.

Je vois voguer sur l'onde une blanche flottille ;
Mais un beau cygne reste auprès de sa Léda,
Becquetant les cheveux de la petite fille.

LE CERF-VOLANT

Bucarest, juillet 1899.

En été. Cismedjou. Le couchant se colore
Des derniers feux du jour. Et mon œil nonchalant
Regarde évoluer au zénith, calme et lent,
Un beau zméou, pourvu de son bourdon sonore.

A ce jouet, le nom d'un monstre du folklore !...
Et je songe au pourquoi, bien assis, somnolent...
J'ai dormi ; je m'éveille... Où donc le cerf-volant ?
Sous la voûte d'azur mon œil le cherche encore.

Mais je me crus soudain l'hôte du paradis,
— Sans doute poursuivant un rêve ? — et je me dis
Qu'aux petits enfants morts Dieu donnait une fête ;

Car, sous le fil ténu que promène Uriel,
Je vis étinceler au dessus de ma tête,
Cerf-volant radieux, la Grande-Ourse en plein ciel.

A LA DÎMBOVITZA

Roucar, août 1897..

Clair ruisseau, frais ruisseau, que j'aime et dont j'écoute,
 Sans m'en lasser jamais, le chant insoucieux,
 D'abord entre les rocs tu vas, capricieux,
 Sous les arbres penchant sur toi leur sombre voûte ;

Puis la mousse verdit ta berge et la veloute,
 La libellule y prend son essor gracieux,
 Et ton onde rapide a le reflet des cieux,
 Alors que les sapins s'écartent de ta route !

Mais pourquoi te hâter vers le déclin fatal ?
 Il va devenir l'eau fangeuse, ton cristal,
 L'eau noire charriant les lèpres d'une ville !

Telle la vie : elle est limpide aux premiers jours ;
 Elle se précipite, — et devient trouble et vile,
 Et toujours plus souillée, en poursuivant son cours.

LA FONTAINE JORDAKÉ

Roucar, août 1897.

Avant de regagner, alerte, sa maison,
Il dressa cette stèle au flanc de la colline, —
Un ex-voto naïf, qu'il vouait à l'Ondine
Dont l'urne lui versa la prompte guérison.

Il arrondit ce banc de pierre et de gazon,
Où je m'assieds, à l'heure où le soleil décline,
Pour entendre chanter l'oiseau de la ravine,
En respirant les fleurs de l'arrière-saison.

Jordaké fut celui qui capta cette source ;
Et j'y bus à ma soif, passant las de la course,
Une eau d'oubli, semblable à l'onde du Léthé.

Une dernière fois, quand le couchant s'enflamme,
Je viens te saluer, Fontaine de santé,
Toi qui guéris les maux du corps, les maux de l'âme.

LE DOR

Pour le Roumain, le Dor est la tristesse accrue
Par l'exil loin du toit chéri, du sol natal ;
Et c'est la nostalgie incurable, — ce Mal
Qui loin des siens tuait l'helvétique recrue.

Le laboureur connaît le Dor de sa charrue,
Comme le cavalier, le Dor de son cheval, —
Le pâtre, des brebis qu'il mena par le val, —
Le pêcheur, de sa nef, — le bourgeois, de sa rue.

Peines d'amour, espoirs trompés, rêves défunts,
Murmurent ce doux mot, qu'impègnent des parfums
D'anémone automnale et de pâle ancolie.

Etranger, je comprends cette syllabe d'or,
Vibrante de désir et de mélancolie, —
Loin du Pays roumain, moi qui souffris du Dor.

ANCIEN CIMETIÈRE

Dans un village d'Olténie, août 1899.

Un enclos embaumé plein de merles siffleurs,
Où quatre vieux sapins dressent leur haute cime.
Là, des morts oubliés l'humble foule anonyme
Repose doucement sous l'herbe aux mille fleurs.

Avant d'être effacé par les ans niveleurs,
Chaque tertre reçut le tribut légitime :
Un peu d'encens qui fume, un peu de pain azyme,
Et la libation du vin pur et des pleurs...

Si je meurs parmi vous, frères, que sur ma tombe
Le sapin toujours vert où gémit la colombe
Vienne me rappeler encor vos monts amis !

Peut-être une Oltéane accomplira le rite
Pour celui qui chanta l'Ame de son pays, —
Et je serai payé par delà mon mérite.

SONNET FINAL

LES ARMES DE LA ROUMANIE

Pour supports, deux lions. Devise : *Sans Dieu, rien.*
Au premier, champ d'azur ; d'une serre crispée
Etreignant le topouze et de l'autre l'épée,
L'aigle d'or, croix au bec, — quartier munténien.

Sur gueules, au deuxième, un chef de bœuf ancien,
L'aurochs du vieux Dragosh ; telle Cassiopée,
Une étoile au dessus des deux cornes frappée :
Ce farouche quartier, Moldavie, est le tien !

Au troisième, joyau de l'écrin héraldique,
Le lion d'or, issant d'une couronne antique,
Est d'Olténie, avec son étoile d'argent.

Courbés au quatrième, affrontés, la nageoire
Haute, deux dauphins d'or, de la vague émergeant,
Sont de la Dobroudja, que borde la mer Noire.

NOTES

NOTES

LE LIVRE HISTORIQUE

LES PIERRES QUI PARLENT

LA COLONNE TRAJANE.

Avant la révolution nationale de 1821, il était permis d'ignorer qui est le Roumain. Combien d'Occidentaux ne l'ont appris que beaucoup plus tard !

TROPAEVM TRAIANI.

Ce monument (30 m. de hauteur sur 30 m. de diamètre), élevé à Adam-Klissi en Dobroudja, sur les confins de l'Empire, après les victoires de Trajan sur les Daces, est certainement l'œuvre la plus grandiose du commencement du II-e siècle, hors de l'Italie. M. Tocilescu, qui y fit des fouilles de 1882 à 1890, l'a complètement dégagé.

LE PONT DE TRAJAN.

Construit de l'an 102 à l'an 104 de notre ère, entre Cladova et Turn-Séverin, par Apollodore de Damas.

LA CITADELLE DE NÉAMTZ.

Cette forteresse, construite au XIII-e siècle, ne cessa d'être le théâtre de luttes sanglantes entre les Moldaves et leurs ennemis, Turcs, Tatars ou Polonais. A l'abri de ses remparts, en 1688, dix-huit chasseurs des montagnes tinrent en échec, durant trois jours, l'armée entière de Sobieski.

En ce qui concerne l'épisode célèbre de la vie de Stéfan le Grand, voir le sonnet *Domna Maria l'Oltéane* (Les Princesses).

LE MONASTÈRE DE POUTNA.

Boutshoum, trompe d'écorce, instrument militaire des anciens Roumains.

SUR LES RUINES DE TIRGOVISTE.

C'est seulement en 1688 que Bucarest, jusqu'alors résidence d'hiver des voévodes, remplaça Tirgoviste comme capitale de la Munténie (Valachie).

COURTÉA D'ARGESH.

Ce précieux monument a été construit par Néagoé-voda, de 1511 à 1520. La restauration de l'église, voulue par le roi Charles et confiée à M. Leconte du Noüy, ne s'est point interrompue même pendant la durée de la grande guerre pour l'indépendance de la Patrie (Inscription commémorative).

D'après une belle légende, l'architecte Manol, obéissant à un vœu, aurait muré vivante sa jeune femme dans les fondements de l'édifice, pour en assurer la solidité.

LE MONASTÈRE DE DÉALOU.

Ce monastère est situé près de Tirgoviste, sur une colline d'où l'on aperçoit les ruines de l'ancien palais des voévodes, dont une seule tour (Kindia) est restée debout. On conserve, dans l'église de Déalou, la tête de Michel le Brave, recueillie par le boyard Bouzesco, après l'assassinat du héros en Transylvanie (1601).

CRAÏOVA.

Ancienne capitale du banat d'Olténie. M. Hasdeu attribue la fondation de cette ville à Jean, *crai* des Coumans (XII^e siècle).

Les anciens bans de Craïova, qui appartenaient à la famille des Bassarab, avaient le droit de battre monnaie.

LE ROI AUX TROIS-HIÉRARQUES.

Ce bel édifice a été construit, en 1639, par Basile le Loup; on l'a récemment restauré.

Ce sonnet a été inspiré par une visite faite à cette église par le roi Charles, le 21 octobre 1897.

L'ÉGLISE DE BOUCOUR.

Bucarest signifie étymologiquement *Ville de la Joie*.

BRAÏLA.

Boulevard des Turcs de 1544 à 1828, Braïla était leur place la plus forte sur le Danube. Au temps des grandes luttes, elle fut plusieurs fois prise par les Roumains et reprise par les Turcs; alternativement, la population chrétienne ou la population musulmane était passée au fil de l'épée. En 1828, les Russes s'emparèrent définitivement de Braïla et la rendirent à la Valachie.

Examinée de près, la haute falaise sur laquelle est bâtie la ville présente l'aspect d'une immense écumoire, tant sont nombreux les trous forés dans la masse friable de l'alluvion par des myriades d'oiseaux qui y ont élu domicile.

SAINT-GEORGES DE GALATZ.

Dans cette église reposa Mazeppa, mort en Moldavie (1709) des suites d'une blessure qu'il reçut, dans les rangs suédois, à Pultava. Les Russes violèrent sa tombe, en 1828.

LA TOUR COLTZA.

Bâtie, à Bucarest, par les soldats de Charles XII, internés dans cette ville après Pultava; démolie en 1888. Ce donjon était devenu la «tour du feu», où les pompiers faisaient le guet.

LE MAUSOLÉE DE COTROCÉNI.

Sépulture de la princesse Marie, fille unique du roi Charles et de la reine Elisabeth, morte à l'âge de cinq ans.

CASTEL-PÉLESH.

Castel-Pélesh se dresse un peu à l'écart de Sinaïa, exactement à mille mètres au-dessus du niveau de la mer, au cœur des Carpathes roumaines, dans la partie la plus accidentée de la vallée de la Prahova. Cette magnifique résidence royale (style Renaissance allemande) porte le nom d'un torrent qui arrose le parc. La première pierre fut posée le 10 (22) août 1875 ; en la frappant trois fois du marteau, Charles I-er prononça ces paroles: «Que ce castel s'élève et devienne le berceau de notre dynastie !»

LE PONT CHARLES I-er.

Dans *Le Soleil et la Lune*, célèbre ballade populaire, Iléane demande à son fiancé, comme gage d'amour, «un pont d'acier, un pont de rêve». (Voir le *Romancero roumain*).

LE PORT DE CONSTANTZA.

Μητρόπολ. Πόντου Πόπεως,—ainsi est désignée sur les médailles impériales, Tomis, qui plus tard reçut le nom de la sœur de Constantin, Constantia. Mécène, la fondatrice légendaire de la ville, y dépêça son frère Absyrte. Là, Ovide mourut en exil. Riche et grande cité jusqu'au XIII-e siècle, Constanza fut ruinée par les Bulgares, puis par les Turcs. La Roumanie, à qui le traité de Berlin l'a rétrocédée, en fait actuellement un port de premier ordre.

L'OSSUAIRE DE CONSTANTZA.

Elevé par la Société du Souvenir français.

A TRAVERS L'HISTOIRE

LES BARBARES.

Conquise par Trajan, la Dacie était devenue l'une des provinces les plus florissantes de l'Empire. Cette ère de prospérité dura jusqu'à l'an 270, quand Aurélien, cédant à la poussée des Goths, transporta les légions et une partie des habitants sur la rive droite du Danube. Toutefois l'émigration ne fut que partielle.

Un grand nombre de Daco-romains se réfugièrent dans les Carpathes, en abandonnant la plaine aux envahisseurs barbares. Groupés en Transylvanie, ils laissèrent passer Gépides, Huns, Lombards, Avars, Bulgares et Hongrois, et si quelques-uns prirent part à l'existence de l'empire roumano-bulgare, la grande masse de la nation attendit derrière son rempart de montagnes l'heure propice à la restauration nationale.

LA DESCENTE.

Rodolphe le Noir et Dragosh sont à demi légendaires. M. Hasdeu place bien avant le XIII-e siècle la fondation des deux principautés.

LA TERRE ROUMAINE.

La race roumaine peuple non seulement le royaume de Roumanie dans ses limites actuelles, mais encore le Banat de Tèmesvar, la Transylvanie, la Bucovine et la Bessarabie, sur la rive gauche du Danube, outre une partie de la Macédoine, sur la rive droite du fleuve.

L'EMPIRE ROUMANO-BULGARE.

I. JOHANNIS.

« Ce Johannis était un Blaque (Valaque) qui avait guerroyé vingt ans contre les Byzantins et avait tant conquis de terre sur eux, qu'il s'était fait un puissant roi... Sur le champ de bataille d'Andrinople, les nôtres (les Croisés maîtres de Constantinople) furent déconfits par les Blaques et les Bogres (Bulgares) et demeura l'empereur Baudouin qui ne voulut fuir et fut pris vif... Et cette aventure advint en l'an de l'Incarnation 1205 » (Ville-Hardouin).

II. BAUDOUIN.

« Baudouin inspira à l'épouse de Johannis une passion à laquelle il ne répondit que par le dédain. Celle-ci, pour se venger, le dénonça à son mari comme ayant voulu la séduire. Johannis, furieux, fit couper bras et jambes à son prisonnier ; et ainsi mutilé, le malheureux fut exposé au milieu d'un champ, où les oiseaux de proie le dévorèrent. » (Chronique de Nicitas).

Le trait du crâne converti en coupe est emprunté à un autre chroniqueur byzantin.

L'origine roumaine, et non slave, de Johannis est attestée par une lettre du pape Innocent III.

MIRTSCHA LE GRAND.

I. NICOPOLIS.

Le roi de France, Charles VI, avait envoyé un contingent de six mille chevaliers, commandés par Jean de Nevers, duc de Bourgogne. Il n'en revint pas dix de cette folle chevauchée de Nicopolis, entreprise malgré les instances de Mirtsha-voda. (Voir Froissard).

II. ROVIN.

Bajazet, dit « l'Eclair », avait juré de faire manger l'avoine à son cheval sur l'autel de Saint-Pierre de Rome. A Rovin, le vieux voévode roumain, le premier organisateur en Europe d'une armée permanente, rustique d'aspect mais bien disciplinée, sauva la chrétienté atterrée par le désastre de Nicopolis.

ALEXANDRE LE BON.

Ce prince accueillit les Tziganes en Moldavie, malgré l'intolérance du clergé, qui les croyait « condamnés à errer par le monde, pour expier le péché de leurs ancêtres, inhospitaliers envers la Sainte Famille, pendant la fuite en Egypte. »

VLAD TZÉPESH.

Mohammed : Mahomet II.

STÉFAN LE GRAND.

I. LA FORÊT DE COSMIN.

Stéfan le Grand lutta contre les Polonais, les Hongrois et les Turcs ; son long règne fut une magnifique épopée. « J'ai été trente-six fois à la bataille,

disait-il en mourant, et je n'ai été vaincu que deux fois.» Mais peu confiant en l'avenir, il conseilla lui-même à son fils de conclure une alliance avec la Porte.

II. LA CHÈNAIE ROUGE.

Dragomirna, en Bucovine, province arrachée à la Moldavie en 1777.

III. RACOVA.

Rovin étant plutôt une embuscade, c'est à Racova que les Turcs furent pour la première fois défaits par les Roumains en bataille rangée. L'armée chrétienne, opposée à 120.000 infidèles, ne comptait pas 50.000 hommes, dont 40.000 Moldaves et de faibles contingents hongrois et polonais.

JEAN LE TERRIBLE.

Le peuple l'adorait. A la bataille où il fut pris, ses fantassins paysans ne voulaient pas le laisser sortir de leurs rangs, redoutant pour lui la trahison des boyards. Il ne les écouta pas et préféra charger les Turcs à la tête de ses cavaliers nobles, lesquels passèrent à l'ennemi pour le livrer.

A JEAN HUNIADE.

Ce héros († 1456) était d'origine roumaine, bien qu'au service de la Hongrie. Son père se nommait Voicou, son grand-père Sherban, deux noms éminemment roumains. En tant que Danesco, il appartenait à la famille des Bassarab.

MICHEL LE BRAVE.

I. LA STATUE DE MICHEL LE BRAVE.

Un instant, les Roumains purent croire à la reconstitution de l'ancienne Dacie. Le règne de Michel le Brave est le plus brillant de leur histoire. Il chasse les Turcs de la rive gauche du Danube; il fait la conquête de la Transylvanie et réunit la Moldavie à la Munténie. Mais son triomphe est éphémère; il meurt assassiné, à l'instigation du général allemand Basta.

II. LE RETOUR DE MICHEL.

D'après un chroniqueur, à son retour en Munténie, après la levée du siège de Nicopolis, Michel le Brave trouva le pays infesté de bandes de Turcs mardaudeurs. «Il n'avait avec lui que quelques fidèles, dont le fameux Préda Bouzesco, le reste de son armée étant à plusieurs heures de marche, quand un prisonnier lui donna avis que dans la forêt voisine campait un corps de cinq cents janissaires. Le voévode les surprit à la faveur de la nuit et les mit en déroute, après en avoir tué quatorze de sa main. Puis il alla se reposer à Tirgoviste».

MATHIEU BASSARAB ET BASILE LE LOUP.

Grands bâtisseurs d'églises. Mathieu Bassarab construisit Sarindar, à Bucarest, et Basile le Loup, les Trois-Hiérarques, à Jassy.

SHERBAN CANTACUZÈNE.

La mort prématurée de Sherban suffirait à expliquer la non réussite de son plan, favorisé par le pape et par l'empereur; mais la politique de Louis XIV, constant adversaire de la maison d'Autriche et favorable aux Turcs, l'eut fait échouer dans tous les cas.

LES PHANARIOTES.

I. LA CRIÉE DU TRÔNE.

Les derniers voévodes indigènes, Cantémir et Brancovan, ayant fait alliance avec la Russie, la Porte décida que désormais le gouvernement des deux principautés serait confié à des Grecs du Phanar. C'est une longue époque de deuil, pendant laquelle les populations sont pressurées par des exacteurs éhontés.

Tous les Phanariotes n'ont pas été des tyrans cupides et cruels ; mais ce n'est pas dans un sonnet que l'on peut séparer de l'ivraie quelques grains de froment.

TOUDOR VLADIMIRESCO.

Le pays protesta contre le pouvoir odieux du Phanar par la révolution de 1821, parallèle mais contraire à la révolution hellénique, et dont le héros fut Toudor Vladimiresco. Ce mouvement national eut pour résultat le rétablissement des princes indigènes.

Le piment. Voir la note du sonnet *l'Impôt lourd* (Au temps jadis).

Le Bataillon sacré. Par opposition au « bataillon sacré » recruté par Ypsilanti parmi les Grecs établis dans les principautés.

COUZA-VODA.

La double élection du colonel moldave Alexandre-Jean Couza, d'abord à Jassy, puis à Bucarest, fut un biais, le traité de Paris n'ayant pas admis l'union des principautés. En 1862 seulement, ce prince réussit à former un seul ministère et à fonder les deux Chambres en une assemblée nationale unique.

Après la sécularisation des biens de main-morte, Couza recourut à un coup d'Etat, tant pour émanciper les paysans que pour modifier la loi électorale. Ce nouveau régime eut une durée éphémère, et la retraite du « prince de l'Union » se produisit dans des circonstances pénibles à rappeler.

LES CHRONIQUES

RODOLPHE LE GRAND.

I. LA FAUTE.

Rodolphe autorisa l'union de sa sœur Capléa avec un boyard moldave déjà marié et à qui le divorce avait été refusé.

Niphon fut le grand réformateur de l'Eglise valaque.

LE PREMIER DES MOVILA.

VI. LA CHARTE DES MOVILA.

En roumain, *movila* signifie *colline*. Cent ans après cet épisode, un Movila montait sur le trône de Moldavie.

ALEXANDRE LAPOUSHNANO.

I. LE TYRAN SE SOUVIENT.

« Ayant feint de se réconcilier avec les boyards, Lapoushnano les invita à sa table. Seuls, deux jeunes gens, Spantshoc et Strôitsh, se méfièrent et ne vinrent pas. A la fin du festin, le voda fit égorger tous ses hôtes et disposa au milieu de la table une pyramide de *quarante-sept* têtes coupées ; puis appelant sa femme Roxandra, il lui montra en riant cet affreux spectacle. La vertueuse princesse poussa un cri d'horreur et s'évanouit. Quant à Spantshoc et à

Stroïtsh, ayant réussi à passer la frontière, ils attendirent à l'étranger l'heure, lente à venir, de la vengeance». (Négruzzi).

LA JEUNESSE DE MICHEL LE BRAVE.

II. LE PEUPLE EN EMOI.

La maison dont trois têtes de nègre estampent le blason : les Bassarab.

CONSTANTIN BRANCOVAN.

II. STANCA PARLE.

En turc, *mazil* signifie *déchéance*. Le capoudgi-basha prononçait ce mot, en jetant un voile noir sur les épaules du prince déposé.

LES PRINCESSES

DOMNA MARIA DE MANGOP.

Stéfan le Grand épousa en troisièmes nocés Maria de Mangop, fille du khan de Crimée et descendante des Comnène. L'année même de son mariage, cette princesse fut délaissée pour Voïkitza, fille de Rodolphe le Beau de Munténie; répudiée, Maria mourut de chagrin à la fleur de l'âge.

Un superbe tapis à l'aiguille couvre son tombeau, au monastère de Poutna; on y voit brodées l'image de la défunte et les armes des Comnène.

DOMNA KIAJNA.

«A Boïéni, domna Kiajna, veuve du sanguinaire Mirtsha-voda, surnommé le Pâtre, défit les boyards révoltés, qui voulaient lui enlever la régence». (Chronique anonyme).

Topouze, masse d'armes en argent, insigne de commandement.

DOMNA NÉAGA.

Mihnéa II, dit l'Apostat, prince de Munténie (1477-1491), doubla les impôts pour satisfaire l'avidité des Turcs. Néanmoins il fût déposé et mandé à Stamboul. Craignant pour sa vie, il fit courir le bruit que Mahomet lui était apparu en songe et lui avait ordonné d'embrasser l'islamisme. Le sultan le nomma pacha d'Alep.

DOMNA STANCA.

«Lorsque les assassins d'André Bathory apportèrent la tête de ce malheureux prince à Michel le Brave, domna Stanca fondit en larmes, et, à la question de son époux, pourquoi elle pleurait, elle répondit : — Ce qui lui est arrivé à lui, peut aussi bien t'arriver à toi et à ceux-ci ! (en montrant ses enfants). Elle fit chercher le corps et l'enterra avec pompe». (Carmen Sylva).

LES BOYARDS

BALATSHOU TÊTE-NOIRE.

Géant tricéphale, c'est ainsi que le représente une ballade serbe, citée par M. Hasdeu.

Balatshou — ancêtre des Balatshano, ces «fous de vaillance», — était l'un des grands boyards d'un prince roumain du XIII-e siècle, qui avait donné sa

filles en mariage au roi de Serbie, lequel la répudia. Pour venger cet affront, le père offensé aida l'empereur Andronic Paléologue dans sa lutte contre la Serbie, où Balatshou porta le fer et la flamme. Au retour de sa campagne victorieuse, ce boyard se noya accidentellement dans le Driou.

LE MIRACLE DE SAINT PROCOPE.

Le monastère de Bistritza fut fondé, vers 1494, par le ban Barbo Bassarab. Jusqu'alors, il n'y avait là qu'une modeste chapelle consacrée à saint Procope, dont on vénère encore l'image miraculeuse.

LA PRÉCAUTION DE JEAN TAUTOUL.

Puisse leur amitié, etc. Par le fait de la Turquie, la Moldavie devait perdre la Bucovine et la Bessarabie.

Le boyard Tautoul, qui entra en pourparlers avec la Porte de si originale façon, convint d'un tribut annuel de 4.000 pièces d'or, 40 juments et 24 faucons, en échange de quoi Soliman promettait de respecter la religion et les lois de la principauté. Le sultan donna en présent à l'ambassadeur les dix bourses que celui-ci lui avait apportées de la part de Bogdan-voda, fils de Stéfan le Grand.

LE BAN OUDRA.

Le ban Oudra, de la famille des Baléano, l'un des plus illustres capitaines de Michel le Brave, est le seul auquel les chroniqueurs aient donné le titre d'hetman, qui n'existait pas en Munténie. Entre autres victoires, il battit les Turcs à Nicopolis (1598). Quand le grand voévode eut conquis la Moldavie sur Jérémie Movila, ce fut Oudra qu'il chargea de l'administrer.

Après l'assassinat de Michel, Oudra, surpris par un autre Movila, Siméon, qui s'était fait donner la couronne à force de bassesses et de présents aux Turcs, refusa de le reconnaître et périt décapité.

L'AGA FARCACHE.

«Papa Stoïca, de Farcashani, quittait sa robe, après la liturgie, s'armait d'une hache et allait combattre les païens, à la tête de ses ouailles... Michel le Brave eut raison de croire que ce prêtre, qu'il fit relever de ses vœux, servirait mieux son pays par le sabre que par la prière.» (Balcesco).

Dans les pays roumains, la boyarie étant attachée à la fonction, ce ci-devant pope devenu aga, c'est-à-dire général d'infanterie, se trouve à sa place dans cette série.

LE SPATAR NICOLAS MILESCO.

Emule de Marco Polo, Nicolas MileSCO, boyard moldave, naquit en 1625. Il trahit Stéfanitza-voda, qui lui fit couper le nez. Puis il passa au service de la Russie, et lorsque Pierre le Grand imposa à ses sujets l'obligation de couper leur barbe, «le tzar rasa de sa main celle de son familier MileSCO».

Les contemporains ont gardé le souvenir de sa fameuse ambassade en Chine. «L'empereur Céleste lui donna en présent un vase plein de pierres précieuses et un diamant gros comme un œuf de sarcelle».

MIRON COSTIN.

Miron Costin périt victime d'une infâme calomnie. Au moment de son arrestation, que suivit aussitôt son supplice, l'illustre logophète veillait au pied du lit de mort de sa femme. Selon son vœu suprême, on les inhuma dans un même tombeau.

NICOLAS DOUDESCO.

«Envoyé par les boyards à Paris, pour plaider la cause roumaine, DouDESCO sut captiver l'attention de Bonaparte. Généreux et fastueux, il reçut souvent à sa table le Premier Consul et les généraux de la République. M-me Récamier ne s'y est pas assise une seule fois sans trouver sous sa serviette un diamant ou un rubis.» (Ion Ghica).

TOUDORAKI VACARESCO.

Cette illustre famille a aussi donné des poètes à la Roumanie. Voir *Jean Vacaresco* (Les Bouches d'or).

JEAN CAMPINÉANO.

«Un homme restait des heures entières à Cismedjou, assis sur un banc, la tête penchée sur sa poitrine. Chacun le saluait, les vieillards le montraient aux enfants... C'était le grand patriote Campinéano, cette protestation vivante contre les persécutions et les oppressions.» (Ion Ghica).

LES BOUCHES D'OR

RONCARD.

Cette pièce est écrite dans la langue du XVI-e siècle et selon la phonétique du «Pindare françois».

Maracine signifie *ronce*, en roumain.

DOSITHÉE.

Moine à Pobrata, puis métropolitte de Moldavie.

SHINCAÏ.

Liber igni, auctor patibulo. Cette sentence resta inexécutée en ce qui concerne la vie de Shincăi. Quant à son précieux ouvrage, *l'Histoire universelle des Roumains*, une copie en fut sauvée. Ce livre, édité longtemps après la mort de l'auteur, rendit aux Roumains la conscience de leur origine.

BENJAMIN.

«Le métropolitte Benjamin (Véniamin, 1804) transforma en séminaire de patriotisme le couvent de Socola, à Jassy, et y fonda une école roumaine, où la jeunesse moldave put venir réapprendre sa langue, qu'elle avait oubliée.» (Vaillant).

LAZAR.

Avec l'école de Saint-Sava, Lazar fut en Valachie, presque à la même époque, l'émule de Benjamin. Bucarest lui a élevé une statue.

JEAN VACARESCO.

Plus de ce vil corbeau . . . Pendant l'époque phanariote, le corbeau avait été substitué à l'aigle dans les armes de la Valachie.

BASILE ALEXANDRI.

Feuille de basilic ! . . . Les chants populaires roumains commencent par une invocation à une plante, dont le choix est en rapport avec le sujet.

EMINESCO.

Lucifer est un admirable poème comparable à *l'Eloa* de Vigny.

LE ROI ET LE DOROBANTZ

LA REVUE DU DIX MAI.

10 Mai 1866, avènement du prince étranger, selon le vœu séculaire des Roumains; 10 mai 1877, proclamation de l'indépendance; 10 mai 1881, proclamation de la royauté.

LE PREMIER OBUS.

Voir les *Notes sur la Vie du Roi Charles de Roumanie*.

LE SIGNE DE LA CROIX.

S. M. la reine de Roumanie a daigné narrer cet épisode de sa vie d'ambulancière à l'auteur de *l'Âme roumaine*.

GRIVITZA.

La redoute de Grivitza, formidable ouvrage couvrant Plevna, fut enlevée par les Roumains, le 11 septembre 1877, jour de la fête du tzar Alexandre II. Les paroles du prince Charles, quand il but à la santé de son auguste allié, après le grand conseil de guerre qui précéda l'assaut, sont rapportées par M. Ganéa dans son *Vasile Graunte*.

LE LIVRE PITTORESQUE

AU TEMPS JADIS

LE STAROSTE DES GUEUX.

Le voda allouait à chaque gueux, par l'intermédiaire du staroste, un secours quotidien équivalant à dix centimes de notre monnaie. Le staroste devait, entre autres attributions, châtier les simulateurs qui avivaient leurs plaies en les râclant.

LA CHASSE À L'HOMME.

Les Roumains de Bessarabie, les plus exposés aux invasions des Tatars, se cachaient dans les marais, à l'approche de ces monstres, qui leur brûlaient

les pieds pour apprendre où était leur argent. Mais les Tatars dressaient des vanneaux à signaler la présence des paysans dans ces refuges; puis intervenaient les chiens pour les en déloger.

LA SULTANE.

«Une jeune Roumaine, enlevée par les Turcs et vendue à la validé, qui l'avait offerte au sultan, ne faisait que pleurer son pays natal. Elle demanda, pour y planter un jardin, de la terre de sa patrie. Puis, quand on la lui eut apportée, elle exprima le désir d'y être enterrée, et mourut.» (Bolintinéano).

L'IMPÔT LOURD.

Notre maïs pourrit avant la mainlevée. Le paysan ne pouvait enlever sa récolte qu'après le prélèvement, souvent différé, de la dime.

Outre le *bir*, cette lourde capitation, le corvéable était assujéti aux taxes les plus diverses, par exemple l'impôt sur les feux (foyers). Les agents de perception, le plus souvent des Grecs flétris du nom de *tshocoï*, soumettaient le retardataire à une étouffante fumigation de piments.

LE DIVAN PRINCIER.

Le sabre nu, suspendu au plafond de la salle du divan, symbolisait la toute-puissance, le caractère définitif des arrêts qui y étaient rendus. Cet aréopage était composé de douze boyards de première classe. Le prince prenait leur avis à titre consultatif, mais prononçait en arbitre souverain.

LA FOIRE DES MOSHS.

I. LE CHAMP DE FOIRE.

La foire des Moshs, bien déchue de son importance et de son pittoresque, se tient aux portes de Bucarest, chaque année au mois de mai. Il est de tradition que le souverain la visite, un jeudi déterminé.

II. LA GRANDE HORA.

Hora, sorte de ronde lente, danse nationale.

Bragadjou, marchand ambulante de bière de millet.

Cobza, mandoline très pansue, à huit cordes.

III. LES CALOUSHARS.

On sait que les prêtres saliens, au nombre de douze, eurent l'initiative de l'enlèvement des Sabines. La danse des caloushars aurait été instituée en commémoration de cet événement, qui donna des aïeules aux vétérans de Trajan, et dès lors à leurs descendants sur la terre dacique. Les caloushars subissaient trois ans d'épreuves; leurs statuts étaient mystérieux. «Pendant le temps de leurs danses, dit Cantémir, ils ne dorment, la nuit, que sous le péristyle des églises».

LE BON BRIGAND.

Potéra, sorte de maréchaussée, de gendarmerie.

JIANO.

Jiano était le fils d'un petit boyard olténien. Un amour contrarié et la haine de l'oppression phanariote lui firent prendre la campagne, qu'il tint pendant sept ans, terrible aux tshocoï, bienfaisant aux humbles. Puis la mort de celle

qu'il avait aimée lui inspira le dégoût de la vie. Il se livra, et les débats de son procès attirèrent toute la Cour. Mais son attitude hautaine et ses injures contre les Grecs blessèrent au vif le prince phanariote Caradja, qui le condamna à la pendaison. L'épouse du voda laissa échapper cette exclamation : « Quel dommage ! » Alors Soultana, une des filles d'honneur de la princesse, usant d'un droit consacré par la tradition, sauva la tête de l'heiduque, en déclarant qu'elle voulait l'épouser. Jiano y consentit.

LA BASTONNADE.

L'aga, ou chef de la police de Bucarest, faisait donner par ses épistates la bastonnade sur la plante des pieds aux tziganes esclaves punis par les boyards.

LE MAÎTRE FOURREUR.

L'*isblic*, énorme coiffure ronde, était fait de peaux d'agneaux dont la mère avait été égorgée quelque temps avant la mise bas.

Ce sonnet décrit la vie simple et probe des chefs de métier d'autrefois, dont le plus grand plaisir était d'aller passer le dimanche dans un des monastères qui avoisinent Bucarest.

« Les fourrures les plus belles et les plus coûteuses de la Russie se travaillaient chez nous ; la corporation des pelletiers de Bucarest avait la fourniture du sérail du sultan ». (Ion Ghica).

LES BOYARDS SOUS SCELLÉS.

« Avant l'époque du Règlement organique, les princes faisaient apposer leur sceau sur les vêtements des boyards coupables, aux poignets, aux chevilles, au cou, de telle sorte qu'ils ne pouvaient se déshabiller jusqu'à l'expiration de leur peine. » (Bolintinéano).

L'auteur cite l'exemple de Talangiou et de deux autres boyards, qui ayant calomnieusement dénoncé aux Turcs Grégoire-voda Ghica, furent ainsi châtiés.

LA POSTE.

En aucun lieu du monde, on ne voyage avec tant de rapidité et moins de commodité ». (Relation de 1837).

LE TREMBLEMENT DE TERRE.

Le dernier vers est emprunté à *l'Hymne à la Charité* d'Héliade Radulesco. Alexandre Ghica (1834—1842) était resté célibataire.

LE MAÎTRE DU FEU.

Le redoulé signal . . . On hissait sur la tour Coltza une grosse botte de foin, dans laquelle était fixée une perche horizontale, dont la direction indiquait le lieu du sinistre. C'est sous le règne du prince Bibesco que le terrible incendie du jour de Pâques 1847, allumé par la bourre d'un pistolet tiré en signe de réjouissance, détruisit tout le quartier marchand de Bucarest.

Le peuple attribuait à ses voévodes le pouvoir surnaturel d'arrêter les progrès du feu.

CREDO ET SUPERSTITION

LA RÉSURRECTION.

Christos a inuiat! Le Christ est ressuscité!

Le jour de Pâques, les chrétiens de L'Eglise d'Orient s'abordent par ces paroles, qui tiennent lieu de la salutation habituelle.

FRÈRES DE CROIX.

Sorte de fraternité mystique et héroïque, qui n'était pas nécessairement conclue entre gens de guerre, puisqu'un prince roumain eut un simple moine comme frère de croix.

FRÈRES DE BAPTÊME.

«Le paysan roumain croit que deux enfants qui ont été baptisés dans la même eau, deviennent frères par la vertu du sacrement. Dès lors, s'ils sont garçon et fille, le mariage leur sera interdit, ainsi qu'à leurs descendants jusqu'à la septième génération». (Fl. Marian).

LE BASILIC.

Le basilic, semé et arrosé avec la bouche, comme il est dit, et placé sous l'oreiller de la jeune fille, lui fait voir en rêve son fiancé futur.

NOCES PAYSANNES.

La ronde biératique, dite ronde d'Isaïe, à laquelle prennent part l'officiant, les époux et les parrains nuptiaux.

LE MAUVAIS ŒIL.

Les Roumains croient que tout enfant, surtout s'il est beau, frais et potelé, se trouve exposé au mauvais œil (*deochiu*), que non seulement des êtres humains, mais des objets inanimés ont la propriété de jeter. En se regardant dans une source ou dans un miroir, un enfant peut même devenir victime de son propre mauvais œil. Préventivement, on doit cracher trois fois sur l'enfant que quelqu'un de suspect regarde fixement. S'il vient à dépérir par suite du *deochiu*, il faut recourir aux formules de *descantec*, pour rompre le charme funeste.

L'OURS GUÉRISSEUR.

Mitocan, faubourien.

LES PLEUREUSES.

Le cierge en main... Il est essentiel que le mourant tienne un cierge à la main, en rendant le dernier soupir, «pour que son âme, au lieu d'errer dans les ténèbres, parte accompagnée de lumière sur la route de l'éternité».

La part d'enfant. Les Roumains pieux disposaient souvent d'une «part d'enfant» en faveur d'œuvres pies, «pour leur âme».

Un mouchoir est bon à prendre... Les pleureuses participaient à la distribution générale de mouchoirs donnés à tous ceux qui concouraient à la cérémonie. Ces coutumes n'ont pas entièrement disparu.

Semblables aux *præfixæ* de la Rome antique, les pleureuses accomplissaient un rite funèbre,— «fontaines publiques de larmes banales, où chacun pouvait puiser sa libation de douleur», comme dit Paul de Saint-Victor.

L'ORGUEIL.

Au siècle dernier, l'ermite en question, moine de Tismana, s'était établi dans une grotte voisine du monastère. Il conserva jusqu'à la mort son mutisme volontaire.

Au geste de l'ermite, on devine l'orgueil... C'est la réflexion d'un évêque, qui était allé visiter le saint homme.

LES SAUTERELLES.

Leur aile a gardé les signes hébraïques... Les Roumains croient qu'on peut lire sur les ailes de ces insectes—dont les nervures semblent, en effet, former des lettres hébraïques—l'ordre de dévastation de l'Égypte, qui leur fut donné par Moïse.

LÉGENDE DORÉE.

La cité qui, pieuse, à ses pieds s'agenouille... Les reliques de saint Démètre sont conservées dans l'église de la Métropole, sise sur une colline qui domine toute la capitale.

Les patrons de Bucarest, de Jassy et de Courtéa d'Argesh furent des slaves du Sud. Les recueils hagiographiques orthodoxes n'enregistrent le nom d'aucun Roumain.

GÉORGIQUES ET BUCOLIQUES

LA BERGERIE.

Par exception, ce sonnet a été écrit en vers décasyllabiques à césure médiane.

LE PASTEUR D'ABEILLES.

Balta. On désigne sous ce nom les lacs longeant la rive roumaine du Danube et communiquant avec le fleuve.

LE BLÉ.

Donitza, broc de bois muni d'une anse.

LA SOIE.

Borandjic, toile de soie écruë, tissée à la campagne sur des métiers primitifs tout en bois.

LE MAÏS.

La *mamaliga*, bouillie de maïs, est la base de la nourriture du paysan roumain. Les recrues ont peine à s'habituer à l'excellent pain de la caserne.

LA PRUNE.

Mocan, pâte de la montagne.

Tzouïca, eau-de-vie de prunes à faible titre alcoolique, fabriquée par les bouilleurs de cru roumains.

LE VIN.

Cotnar, grand cru moldave, produit un célèbre vin muscat.
La *batouta*, danse populaire.

LE SERPENT DU FOYER.

Iléane est l'héroïne des contes populaires. (Voir les recueils : *Sept Contes roumains* et *La Veillée*, par Jules Brun.-Firmin-Didot, Paris).

Ce sonnet se rapporte à une superstition toujours vivante. Il en est de même du suivant, *Paparouda*.

SCÈNE À LA HORA.

Fêt-Froumos est le héros des contes populaires.

LA VEILLÉE AU VILLAGE.

Il était une fois comme pas une fois... formule initiale des contes roumains.

LA MUSE PAYSANNE

MOLDA.

La descente en Moldavie, au XIII-e siècle, des Roumains de Transylvanie, sous la conduite de Dragosh, a donné naissance à cette légende. Elle symbolise l'union de l'homme et de la terre et explique la tête d'aurochs (*urus bos*) qui figure dans les armes de la Moldavie.

LE PEUPLIER ET LE SAULE.

Au jour des Rameaux, etc. Dans les pays roumains, les rameaux de saule sont seuls en usage à l'occasion des Pâques fleuries.

LE PIC DU DÉSIR.

Dor, voir le sonnet portant ce titre.

Le *Virfoul cou dor* (Pic du Désir) est un sommet des Carpathes dominant Sinaïa.

L'OLT ET LE MOURESH.

Voisines, les sources de ces deux rivières sont situées en Transylvanie, sur le versant occidental des Carpathes ; mais tandis que, trouble et rapide, l'Olt, affluent du Danube, pénètre bientôt, par la gorge de la Tour-Rouge, sur le territoire roumain, le Mouresh poursuit en Transylvanie son cours lent et paisible, et va se jeter dans la Theiss, en Hongrie.

LE FAUCON.

Binecuvântată, bénie entre toutes les femmes, formule de la Salutation angélique, en roumain.

La chasse à l'oiseau a été en honneur dans les principautés. Même à la guerre, Stéfan le Grand ne se séparait jamais de son faucon favori.

LA FLEUR DE L'OUBLI.

La retraite des légions de la Dacie trajane, sous Aurélien, en l'an 270, sépara les Daco-Romains en deux groupes, au nord et au sud du Danube, les-

quels perdirent tout contact au VI-e siècle, par suite de l'invasion des Bulgares, mais sans jamais oublier leur commune origine.

LE CHEVAL DU BOUDJAC.

Le Roux, sauveur de Corbéa l'heiduque... Voir la pièce «Corbéa» dans le *Romancero roumain*.

Un proverbe turc dit : «Rien ne surpasse en beauté un jeune homme persan monté sur un cheval moldave». Croisés de sang arabe, ces nobles animaux, dont la race a dégénéré, paissaient en liberté les immenses pâturages du Boudjac, alors province moldave, où on les prenait au lazzo pour les dompter. La Hongrie et la Pologne se les disputaient ; les Turcs avaient stipulé, dans le tribut payé par la Moldavie, quarante juments du Boudjac.

L'imagination populaire voyait en eux des chevaux magiques, grandis dans des caves secrètes, nourris de braise et abreuvés d'eau vierge (*neinceputa*).

LES VOIX DE LA FORÊT.

Malgré des anachronismes, tels que l'arc et la massue, cette *doïna* semble se rapporter à l'époque phanariote.

Le *bousdougan*, pesante massue, est l'arme légendaire du Roumain. Dans les contes, Fêt-Froumos lance son bousdougan à une journée de marche.

«Les chênes des Carpathes, comme autrefois ceux de Dodone, prenaient une voix pour rappeler au Roumain son asservissement». (J. Craciunescu).

AU LAOUTAR CRETZOUL CHOLCAN.

Voir le *Recueil de Poésies populaires* de G. Dém. Théodoresco et, du même auteur, la conférence intitulée *Pétréa Cretzoul Cholcan* (Recueil des Conférences de l'Athénée roumain).

CHOSSES VUES

LA GARDE DESCENDANTE.

L'auguste Enfant de troupe... Le jeune prince Carol, fils du prince Ferdinand et de la princesse Marie, héritiers du Trône de Roumanie.

LE FLOTTAGE.

Fota, pièce d'étoffe que les femmes de Roucar se serrent autour des hanches en guise de jupe, par dessus la longue chemise tombant jusqu'à la cheville.

A LA COLINTINA.

Les maraichers établis autour de Bucarest sont presque tous des Bulgares.

COIN DE FAUBOURG.

Mabala, faubourg. *Mamaliga*, bouillie de maïs. *Braga*, bière de millet, boisson populaire.

LA POMANA.

Pomana (du latin *pro manibus*), repas funèbre dont l'oie aux choux et le pilaf de riz constituent les éléments traditionnels.

BABA ANICA.

Dans son acception moderne, *jupanesse* signifie ménagère, après avoir signifié femme noble.

LE BATAOUSH.

Bataoush, gourdinier. Ce type tend à disparaître; du moins il se modernise quant à la tenue.

LE BARAGAN.

Aujourd'hui, le Baragan est traversé par la ligne de chemin de fer Bucarest-Cernavoda.

LES LIPOVANS.

Au deuxième rond-point... Le deuxième rond-point de la Chaussée Kiséleff forme le terminus de la promenade en voiture dans ce Bois de Boulogne de Bucarest.

LA FOIRE DE HALMADJOU.

Après le baiser traditionnel, chaque femme offre une gorgée d'eau-de-vie de prunes au jeune homme, de qui elle reçoit aussitôt une petite pièce de monnaie. Seules les femmes mariées, à l'exception des veuves, viennent à la foire de Halmadjou, sans les maris, mais sous la sauvegarde des mères et belles-mères.

La *Foire aux baisers* a lieu le jour de la Saint-Théodore. «Celui qui est peu ou pas embrassé, dit M. Hasdeu, passe pour un homme de rien».

LE MARCHÉ AUX FILLES.

Floutours, paillettes dorées.

La ceinture des gars résonne allègrement... Les garçons à marier apportent aussi leur dot, en espèces, dans leur ceinture.

Naframe. On désigne sous ce nom les mouchoirs brodés dont l'échange scelle les accordailles.

Le plus important des Marchés aux filles se tient au pied du mont Gaïna, le jour de la Saint-Pierre.

LE PÊCHEUR DE LA DODROUDJA.

Un certain nombre de Vieux Croyants, persécutés en Russie, sont venus s'adonner à la pêche en Dobroudja. Ils ne vénèrent que des icônes en bois de tilleul et n'admettent que l'antique version slave des Écritures.

Les esturgeons se prennent avec de forts hameçons, suspendus à des rangées de pieux enfoncés le long de la côte. Ces poissons, qui atteignent parfois une longueur de cinq mètres, sont surtout précieux pour leur œufs, dont on fait le caviar.

MARCHE NUPTIALE.

En l'honneur du mariage de LL. AA. RR. le prince héritier de Roumanie et la princesse Marie de Grande-Bretagne et d'Irlande, trente-deux couples de paysans — un pour chaque district du royaume — furent unis, à Bucarest; ils

eurent pour parrain et marraine nuptiaux, selon le rite orthodoxe, les augustes nouveaux époux. (Voir les *Trente-deux Mariages roumains*, par Jules Brun. Paris, Lemerre).

LE TRÉSOR DE PÉTROSSA.

Athanaric... fuyant l'approche d'Attila... Les Goths, qui s'étaient établis en Dacie, durent céder la place aux Huns. (IV-e siècle de notre ère).

Au moment de sa découverte (1837), le trésor d'Athanaric se composait de vingt-deux pièces intactes, toutes en or pur, quelques-unes ornées d'émaux et de gemmes. Bien que brisées à coups de hache, les douze qui purent être retrouvées présentent encore le plus vif intérêt, — surtout le cratère, où sont figurés les dieux de l'Olympe scandinave, et l'anneau, où est gravée en lettres runiques une inscription votive à Odin (Wotan).

IMPRESSIONS

LA « MISE AU TOMBEAU ».

Son aiguille créa ce chef-d'œuvre... Cette broderie a figuré avec honneur à l'Exposition universelle de 1867.

LE CERF-VOLANT.

Le mot roumain *zmeou* signifie à la fois cerf-volant et dragon.

A LA DÎMBOVITZA.

Canalisée, défigurée, cette rivière arrose Bucarest.

LE DOR.

Dor, du latin *dolor*.



TABLE

SONNET LIMINAIRE

A tous les Roumains	7
-------------------------------	---

LE LIVRE HISTORIQUE

LES PIERRES QUI PARLENT

	<u>Pag.</u>
La Colonne Trajane	15
Tropaevm Traiani	16
Le Pont de Trajan	17
Sur une Stèle funéraire	18
La Citadelle de Néamtz	19
Le Monastère de Poutna	20
Sur les Ruines de Tirgoviste	21
Courtéa d'Argesh	22
Le Monastère de Déalou	23
Craïova	24
Le Roi aux Trois-Hiérarques	25
L'Eglise de Boucour	26
Braïla	27
Saint-Georges de Galatz	28
La Tour Coltza	29
Le Mausolée de Cotrocéni	30
Castel-Pélesh	31
Le Pont Charles 1-er	32
Le Port de Constantza	33
L'Ossuaire de Constantza	34

A TRAVERS L'HISTOIRE

Décébale	37
Les Barbares	38
Excelsior	39
La Descente	40
La Terre roumaine	41

L'EMPIRE ROUMANO-BULGARE

I. <i>Johannis</i>	42
II. <i>Baudouin</i>	43

MIRTSHA LE GRAND

	<u>Pag.</u>
I. <i>Nicopolis</i>	44
II. <i>Rovin</i>	45
Alexandre le Bon	46
Vlad Tzépesh	47

STÉFAN LE GRAND

I. <i>La Forêt de Cosmin</i>	48
II. <i>La Chênaie rouge</i>	49
III. <i>Racova</i>	50
A Jean Huniade	51
Jean le Terrible	52

MICHEL LE BRAVE

I. <i>La Statue de Michel le Brave</i>	53
II. <i>Le Retour de Michel</i>	54
Mathieu Bassarab et Basile le Loup	55
Sherban Cantacuzène	56

LES PHANARIOTES

I. <i>La Crieé du Trône</i>	57
II. <i>Ceux-là</i>	58
Toudor Vladimiresco	59
Les Exilés de 1848	60
Couza-Voda	61
Le Drapeau de l'Union	62

LES CHRONIQUES

RODOLPHE LE GRAND

	<u>Pag.</u>
I. <i>La Faute</i>	65
II. <i>L'Interdit</i>	66
III. <i>Le Châtiment</i>	67
IV. <i>Le Vampire</i>	68

LE PREMIER DES MOVILA

I. <i>L'Ost de Stéfan le Grand</i>	69
II. <i>La Chevalerie moldave</i>	70
III. <i>Le Voévode en péril</i>	71
IV. <i>L'Assistance du Page</i>	72
V. <i>Kroyot est occis</i>	73
VI. <i>La Charte des Movila</i>	74

ALEXANDRE LAPOUSHNANO

I. <i>Le Tyran se souvient</i>	75
II. <i>Frère Païsie</i>	76
III. <i>Deux Revenants</i>	77
IV. <i>L'Energumène</i>	78
V. <i>Epoux ou Moine ?</i>	79
VI. <i>Lapoushnano a soif</i>	80
VII. <i>«Pour les Quarante-sept !»</i>	81

LA JEUNESSE DE MICHEL LE BRAVE

I. <i>Le Lionceau de l'Olt</i>	82
II. <i>Le Peuple en émoi</i>	83
III. <i>Ne touchez pas à la hache !</i>	84

CONSTANTIN BRANCOVAN

I. <i>Le Voévode inquiet</i>	85
II. <i>Stanca parle</i>	86
III. <i>Le Départ</i>	87
IV. <i>Les Sept-Tours</i>	88
V. <i>L'Enfant</i>	89
VI. <i>Le Père</i>	90

LES PRINCESSES

Domna Maria l'Oltéane	93
Domna Maria de Mangop	94

Pag.

Domna Despina	95
Domna Kiajna	96
Domna Néaga	97
Domna Stanca	98
Domna Toudosia	99
Domnita Balasha	100

LES BOYARDS

Balatshou Tête-Noire	103
Le Miracle de Saint Procope	104
La Précaution de Jean Tautoul	105
Le Ban Oudra	106
L'Aga Farcache	107
Le Spatar Nicolas Milesco	108
Miron Costin	109
Nicolas Doudesco	110
Toudoraki Vacaresco	111
Jean Campinéano	112

LES BOUCHES D'OR

La Statue d'Ovide	115
Ronsard	116
Dosithée	117
Shincaï	118
Benjamin	119
Lazar	120
Jean Vacaresco	121
Héliade Radoulesco	122
Démètre Bolintinéano	123
Basile Alexandri	124
Eminesco	125
Carmen Sylva	126

LE ROI ET LE DOROBANTZ

La Revue du Dix Mai	129
Le Premier Obus	130
Le Signe de la croix	131
Grivitza	132
Le Pain du soldat	133
Soir de victoire	134
La Couronne d'acier	135
La Couronne d'or	136

LE LIVRE PITTORESQUE

AU TEMPS JADIS

	<u>Pag.</u>
Les Cloches du Vieux Bucarest	141
Le Staroste des Gueux	142
La Chasse à l'homme	143
La Sultane	144

Pag.

L'Impôt lourd	145
L'Evêque de proie	146
Le Divan princier	147
Le Bouffon	148

LA FOIRE DES MOSHS	Pag.
I. <i>Le Champ de foire</i>	149
II. <i>La Grande Hora</i>	150
III. <i>Les Caloushars</i>	151

La Peste	152
Le Bon Brigand	153
Jiano	154
Cuisine d'Heiduques	155
Les Tziganes	156
La Bastonnade	157
Les Orpailleurs de l'Olt	158
Le Maître Fourreur	159
Le Han	160
Kyra Doudouca	161
Les Boyards sous scellés	162
Le Kief	163
La Poste	164
La Hora à la Cour	165
Le Tremblement de terre	166
Le Maître du feu	167
Type de Tshocoi	168

CREDÉ ET SUPERSTITION

L'Etoile	171
Le Baptême des eaux	172
Le Bain forcé	173
La Résurrection	174
Frères de croix	175
Frères de baptême	176
Le Basilic	177
Noces paysannes	178
Les Parques	179
Le Mauvais Œil	180
L'Ours guérisseur	181
Les Pleureuses	182
Lessive macabre	183
L'Orgueil	184
Les Sauterelles	185
Légende dorée	186

GÉORGIQUES ET BUCOLIQUES

La Bergerie	189
Le Pasteur d'abeilles	190
Le Blé	191
Le Retour du troupeau	192
Le Boutshoum	193
La Soie	194
Le Mais	195
La Prune	196
Le Vin	197
Le Serpent du foyer	198
Les Buffles	199
Paparounda	200
Scène à la Hora	201
La Veillée au village	202

NOTES	263
-----------------	-----

LA MUSE PAYSANNE

LA FILLE DE DÉCÉBALE.

	Pag.
I. <i>Trajan</i>	205
II. <i>Dokia</i>	206
Molda	207
Le Peuplier et le Saule	208
La Fleur du Soleil	209
Le Pic du Désir	210
L'Olt et le Mouresh	211
Le Faucon	212
La Caverne des mouchérons	213
La Fleur de Poubli	214
Le Cheval du Boudjac	215
Les Voix de la Forêt	216
Au Laoutar Cretzoul Sholcan	217
La Doïne	218

CHOSSES VUES

La Garde descendante	221
Le Flottage	222
Papousha	223
Le Défilé de la Dimbovitshora	224
Soulina	225
A la Colintina	226
Coin de faubourg	227
La Pomana	228
Baba Anica	229
Le Bataoush	230
Sur la Bistritza	231
Ocna	232
Le Baragan	233
Les Lipovans	234
La Foire de Halmadjou	235
Les Nomades	236
Le Marché aux filles	237
Le Pêcheur de la Dobroudja	238
Marche nuptiale	239
Le Trésor de Pétrossa	240

IMPRESSIONS

Le Traineau	243
La Pluie d'or	244
Le Marronnier fleuri	245
Le Mauvais Faucheur	246
Ihoïl le Pêcheur	247
Père Zacharie	248
La «Mise au Tombeau»	249
Nocturne	250
La Gardeuse de cygnes	251
Le Cerf-volant	252
A la Dimbovitza	253
La Fontaine Iordaké	254
Le Dor	255
Ancien Cimetière	256

SONNET FINAL

Les Armes de la Roumanie	259
------------------------------------	-----



